
U d'/ of Ottawa
39003000162049

RÉPONSES.

Ce petit ouvrage se vend broché au prix fixe de
35 centimes.

On accorde un nombre considérable *et progressif* d'exemplaires gratuits aux personnes qui, dans un but de propagande chrétienne, en demandent à la fois 10, 50 et 100.

Vu la modicité du prix, on ne peut accorder ni escompte, ni emballage ou port gratuit.

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie, R. GARANCIÈRE, 5.

RÉPONSES

COURTES ET FAMILIÈRES

aux

OBJECTIONS LES PLUS RÉPANDUES

CONTRE LA RELIGION

PAR L'ABBÉ DE SÉGUR

Ancien aumônier de la prison militaire de Paris.

Ouvrage approuvé par Monseigneur l'Archevêque de Paris.

VINGT-SIXIÈME ÉDITION.



SUB TUUM PRÆSIDIUM.

PARIS

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

1852.

QUEBEC,

BOSSANGE, MOREL ET Cie.

PRÉFACE.

Voici un petit livre que j'ai fait tout exprès pour vous, mon cher lecteur. Il vous déplaira peut-être à la première vue ; permettez-moi néanmoins de vous l'offrir ; car c'est un signe certain que vous en avez très-particulièrement besoin.

Un bon livre, dit-on, est un ami.

J'espère, en ce moment, quoi que vous en pensiez, vous présenter un de ces amis-là.

Recevez-le comme on reçoit ses amis, avec bienveillance et le cœur ouvert. Je vous l'offre de même.

Quoiqu'il parle de choses un peu sérieuses, j'ai tout lieu de croire qu'il ne vous ennuiera pas. Je le lui ai bien recommandé, et il m'a promis de ne point *prêcher,* mais simplement de *causer.* — Après avoir lu le dernier chapitre, vous me direz s'il a tenu parole.

Vous remarquerez, sans doute, que les préjugés auxquels j'oppose une réponse sont de trois espèces. Les uns viennent *de l'impiété,* ce sont les pires; j'ai commencé par eux: les autres viennent *de l'ignorance;* les autres, enfin, *de la lâcheté.*

J'espère que la plupart de ces objections vous sont étrangères et que jamais vous ne vous les êtes proposées sérieusement.

Je les ai notées néanmoins, comme un

préservatif pour l'avenir. C'est le contre-poison que par précaution je vous donne d'avance.

Je demande au bon Dieu que ces simples causeries vous fassent du bien, qu'elles gagnent votre cœur.

Connaissant par une douce expérience que le vrai bonheur consiste à connaître, à aimer, à servir Dieu, je n'ai point de plus ardent désir que de voir mon bonheur si pur, si solide, devenir aussi le vôtre...

L'intention est bonne; c'est déjà quelque chose, surtout par le temps qui court. Le livre l'est-il aussi? Je le désire, quoique je connaisse mon peu d'habileté.

Vous trouverez, sans doute, bien des questions traitées trop brièvement ; mais j'ai craint de vous fatiguer, mon cher lecteur, et j'ai mieux aimé être incomplet que de vous

endormir. Malheur au livre sur lequel on dort!...

Je vous engage, quant à celui-ci, à n'en pas trop lire à la fois, mais aussi *à le lire tout entier, d'un bout à l'autre*. Lisez avec réflexion, en pesant avec soin les raisons que je vous présente. *Je vous demande surtout de chercher de bonne foi la vérité,* de ne pas la repousser si elle se présente à votre esprit. Quand le cœur est droit et sincère, le jour se fait bien vite.

RÉPONSES

COURTES ET FAMILIÈRES

aux

OBJECTIONS LES PLUS RÉPANDUES

CONTRE LA RELIGION.

I

Qu'ai-je à faire de la Religion? Je n'en ai pas, et cela ne m'empêche pas de me bien porter.

RÉPONSE. Aussi ne viens-je pas vous la donner comme un moyen de grandir ou de vous bien porter.

Mais, de bonne foi, ne sommes-nous donc en ce monde que pour cela? et n'avons-nous point une destinée plus haute que nos bœufs, nos chiens et nos chats?... Tous les peuples, dans tous les temps, dans tous les lieux, ont toujours été convaincus du contraire, et il me paraît difficile que vous ayez raison contre tout le monde.

C'est de cette destinée, qui est la vôtre, la mienne, celle de tous nos semblables, que s'occupe la Religion. Rien ne peut nous toucher de plus près, vous et moi;

rien ne peut mériter davantage l'attention d'un homme raisonnable.

Suivant, en effet, que la Religion est trouvée véritable ou fausse, tout change dans la direction pratique de notre vie, dans nos idées, dans nos sentiments les plus intimes, les plus importants.

Or, non-seulement, *il se peut* que la Religion soit vraie, mais il y a de bien graves préjugés en sa faveur, dans les immenses bienfaits de civilisation qu'elle a répandus sur la terre, et dans le respect que lui ont accordé une foule d'hommes éminents par leurs vertus et leur génie, tels que Bossuet, Fénelon, saint Louis, Bayard, Duguesclin, Turenne, le grand Condé, Napoléon, saint Vincent-de-Paul, saint François-Xavier, saint François-de-Sales, et tant d'autres.

Laissez-moi donc discuter avec vous la cause de la Religion.

Croyez-moi ; vous ne la repoussez que parce que vous ne la connaissez pas.... Telle que vous vous la représentez, je conçois sans peine qu'elle vous répugne. Mais vous la représentez-vous telle qu'elle est réellement ? Là est toute la question. — Hélas ! que de préjugés, que d'étranges erreurs règnent sur son compte !

Il ne me sera pas difficile, mon cher lecteur, dans ces simples causeries, de vous montrer que ces préjugés sont injustes ; que la Religion n'est pas ce qu'on veut bien dire ; que non-seulement elle n'est pas ab-

surde, mais qu'elle est souverainement raisonnable, belle, harmonieuse, et qu'elle repose sur les preuves les plus solides.

Je viens vous montrer qu'elle est faite pour vous et que vous êtes fait pour elle!...

Si, comme moi, vous la voyiez, chaque jour, cette Religion bénie, sécher les larmes du pauvre, changer les cœurs les plus vicieux, arrêter le mal, réparer les injustices, apaiser les haines, répandre partout la résignation, la vérité, la paix, l'espérance, la joie dans les âmes..., vous changeriez sans doute de langage et je n'aurais pas besoin de vous presser!

Mais malheureusement cette preuve *pratique* et *expérimentale* de la Religion doit se sentir plutôt que se dire. C'est l'expérience, non la parole, qui en fait comprendre la force invincible.

Permettez-moi néanmoins, avant de commencer nos petits et très-grands entretiens, de choisir, entre mille traits touchants qui se présentent à mon esprit, un fait, tout récent, et dont je puis vous garantir l'absolue vérité, puisque j'en ai été le témoin et presque l'acteur. Il parlera, ce me semble, en faveur de ma thèse, plus haut que tous les discours.

Il y a quatre ans, un pauvre sergent, condamné à mort, attendait dans la prison militaire de Paris l'exécution de la fatale sentence.

Son crime était bien grave. Il avait tué, avec préméditation, son lieutenant, pour se venger d'une punition dont celui-ci l'avait menacé.

Aumônier de cette prison, je vis le sergent *Herbuel*, et lui apportai les secours de la Religion. Repentant déjà de son crime, il les reçut sans difficulté. Dès le deuxième ou troisième jour après sa sentence, il s'approcha des Sacrements, et, à partir de ce moment, cet homme parut tout changé.

« Maintenant, me répétait-il, maintenant, je suis heureux. Je suis prêt : que le bon Dieu fasse de moi ce qu'il voudra. Je suis dans une paix profonde ; je ne regrette la vie que pour pouvoir faire pénitence. » Il se confessait et communiait environ tous les huit jours.

Après deux mois de prison, le 1er novembre (1), on lui notifia l'exécution de sa sentence. Il l'entendit avec le calme d'un chrétien. J'étais auprès de lui. Son corps était ébranlé par une sorte de tremblement convulsif ; mais l'âme dominait cette émotion violente, et il gardait la paix du cœur. « La volonté de Dieu soit faite, dit-il au commandant. J'avoue que je ne m'y attendais plus, après un aussi long retard !... »

Je restai seul avec lui. Je reçus une dernière fois l'aveu de ses fautes ; puis, je lui apportai le saint Viatique.

Il pria toute la nuit, causant de temps à autre tranquillement avec les deux gendarmes qui le veillaient.

La triste voiture qui devait nous conduire à Vin-

(1) De l'année 1848.

cennes arriva vers six heures. Herbuel embrassa le concierge de la prison et le commandant ; nul ne pouvait retenir ses larmes. Je montai avec lui dans la voiture cellulaire.

Il était paisible, gai même, pendant le trajet. « Vous ne sauriez croire, monsieur l'aumônier, me disait-il, quelle excellente journée j'ai passée hier ! Comme j'étais heureux ! C'était un pressentiment permis par la bonne Providence. Je savais que c'était la Toussaint ; j'ai prié tout le temps... Le soir j'étais tout content..... *et maintenant je le suis bien encore. Rien ne peut exprimer quelle paix j'ai goûtée cette nuit : c'était une joie dont on ne peut se faire une idée.* » — Et il allait à la mort ! !...

« La mort, ajoutait-il, n'est plus rien pour moi. — Je sais où je vais ; je vais là-haut, chez mon Père ; je vais *chez nous*... Dans quelques moments j'y serai. — Je suis un grand pécheur, le plus grand de tous les pécheurs. Je me mets au plus bas ; j'ai offensé Dieu ; j'ai péché... mais Dieu est bon, et j'ai une confiance immense en lui. »

Et lisant une prière qui lui rappelait la communion : « Mon Dieu est là, » murmurait-il tout bas ; et il était plein de joie.

« Oh ! que je crois fermement, disait-il encore, toutes les vérités de l'Église ! *Oh ! que je suis dans un grand calme !.....* ET QUEL BEAU JOUR ! — Je vais bientôt être avec Dieu ! » Et, se tournant vers moi avec un sourire : « Mon père, je vais vous

attendre; je viendrai vous faire entrer à mon tour, ou bien je n'y pourrai rien. » — Puis, rentrant en lui-même: « Je ne suis rien, Dieu seul est tout. Tout ce que j'ai de bon est à lui, vient de lui seul..... Je ne mérite rien; je suis un grand pécheur! »

Il me montrait son *Manuel du chrétien:* « Les soldats devraient toujours avoir ce petit livre-là, et ne le jamais quitter. Si je l'avais lu toute ma vie, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait, et ne serais pas où je suis... »

Nous étions arrivés depuis quelque temps dans la plaine de Vincennes. Le moment de l'exécution approchait. Je présentai au pauvre condamné le crucifix; il le prit avec transport, et, le regardant avec une tendresse inexprimable, il dit doucement et à plusieurs reprises: « Mon Sauveur! mon Sauveur! Oui, le voilà bien! mort pour moi! Et moi aussi je vais mourir avec vous! » — Et il baisait la sainte image.

Tout était prêt. On descendit. Herbuel demanda qu'on lui laissât commander son feu; on le lui accorda. « J'AI EU LE COURAGE DU CRIME, dit-il, IL FAUT QUE J'AIE CELUI DE L'EXPIATION! »

Il reçut à genoux une dernière bénédiction. Il se plaça devant le piquet de soldats qui devaient le fusiller. — « Camarades, cria-t-il d'une voix vibrante, je meurs chrétien! Voici l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Regardez bien; je meurs chrétien! » Et il leur montrait à tous la Croix. — « Ne faites pas ce que j'ai fait; respectez vos supérieurs! »

Je l'embrassai une dernière fois... Un instant après, la terrible détonnation se fit entendre... et Herbuel parut devant le Dieu qui pardonne tout au repentir ! !...

Que pensez-vous, dites-moi, d'une Religion qui fait mourir ainsi un grand coupable? et n'y a-t-il pas là de quoi vous faire réfléchir?

II

Il n'y a pas de Dieu.

Rép. — *En êtes-vous bien sûr ?* — Et qui donc alors a fait le ciel, la terre, le soleil, les étoiles, l'homme, le monde ?

Tout cela s'est-il fait tout seul ? — Que diriez-vous si quelqu'un, vous montrant une maison, vous affirmait qu'elle s'est faite toute seule? que diriez-vous même s'il prétendait que cela est possible ? — Qu'il se moque de vous, n'est-il pas vrai ? ou bien qu'il est fou ; et vous auriez grandement raison.

Si une maison ne peut se faire toute seule, combien moins encore les merveilleuses créatures qui remplissent l'univers, à commencer par notre corps, qui est la plus parfaite de toutes !

Il n'y a pas de Dieu ? — Qui vous l'a dit? Un étourdi, sans doute, qui n'avait pas vu le bon Dieu,

et qui concluait de là qu'il n'existait pas ? — Mais est-ce qu'il n'y a de réels que les êtres que l'on peut voir, entendre, toucher, sentir? — Votre pensée, c'est-à-dire votre âme qui pense, n'existe-t-elle pas? Elle existe si bien, et vous en avez le sentiment si intime, si évident, que nul raisonnement au monde ne pourrait vous persuader le contraire. — Avez-vous cependant jamais vu, ou entendu, ou touché votre pensée? — Voyez donc comme il est ridicule de dire : Il n'y a pas de Dieu, parce que je ne le vois pas.

Dieu est un *pur esprit*, c'est-à-dire un être qui ne peut tomber sous les sens matériels de notre corps, et qui ne se perçoit que par les facultés de l'âme. — Notre âme est aussi un *pur esprit;* Dieu l'a faite à son image.

On raconte que, dans le dernier siècle, où l'impiété était à la mode, un homme d'esprit se trouvait un jour à souper avec quelques prétendus philosophes qui parlaient de Dieu et niaient son existence. — Pour lui, il se taisait.

L'horloge vint à sonner quand on lui demanda son avis. Il se contenta de la leur montrer du doigt, en disant ces deux vers pleins de finesse et de bon sens :

> Pour ma part, plus j'y pense, et moins je puis songer
> Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.

On ne dit pas ce que ses amis répondirent.

On cite encore une parole fort piquante d'une femme d'esprit à un célèbre incrédule de l'école vol-

tairienne. Il avait inutilement tâché de convertir cette dame à son athéisme. Piqué de la résistance : « Je n'aurais pas cru, dit-il, dans une réunion de gens d'esprit, être le seul à ne pas croire en Dieu. »

« Mais vous n'êtes pas le seul, monsieur, lui répliqua la maîtresse du logis ; mes chevaux, mon épagneul et mon chat ont aussi cet honneur ; seulement, ces pauvres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter. »

En bon français, savez-vous ce que veut dire cette grossière parole : « Il n'y a pas de bon Dieu ? » — La voici fidèlement traduite : « Je suis un méchant qui ai grand'peur qu'il n'y ait là-haut quelqu'un pour me punir. »

III

Quand on est mort, tout est mort.

Rép. Oui, chez les chiens, les chats, les ânes, les serins, etc. Mais vous êtes bien modeste si vous vous mettez du nombre.

1° Vous êtes un homme, mon cher, et non pas une bête. Il est étrange qu'on ait besoin de vous le dire. Vous avez *une* AME, capable de réfléchir, de faire le bien ou le mal, et cette âme est immortelle ; les bêtes n'en ont pas.

Ce qui fait l'*homme* c'est l'*âme;* c'est-à-dire, ce qui pense en nous, ce qui nous fait connaître la vé-

rité et aimer le bien. C'est ce qui nous distingue des bêtes. Voilà pourquoi c'est une si grande injure que de dire à quelqu'un : Vous êtes une bête, vous êtes un animal, etc. C'est lui refuser sa première gloire, celle d'être *homme.*

Donc, dire : « Quand je serai mort, je serai mort tout entier, » c'est dire : « Je suis une bête, une vraie brute et un animal. Et quel animal encore ! Je vaux bien moins que mon chien ; car il court plus vite, dort mieux, y voit plus loin, a le nez plus fin, etc., etc. ; moins que mon chat, qui y voit la nuit, qui n'a pas à s'inquiéter de son vêtement, de sa chaussure, etc. En un mot, je suis une très-pauvre bête, et le plus indigent des animaux ! »

Si cela vous fait plaisir, dites-le ; croyez-le, si vous le pouvez ; mais permettez-nous d'être un peu plus fiers que vous, et de déclarer hautement que nous sommes des *hommes.* C'est bien le moins.

2° Eh ! que deviendrait le monde si votre assertion était fondée ? Ce serait un véritable coupe-gorge ! — Le bien et le mal, la vertu et le vice, ne seraient plus que de vains mots, ou plutôt d'odieux mensonges !

Pourquoi, en effet, si, d'une part, je n'ai rien à craindre dans une autre vie, et si, d'autre part, je m'arrange avec assez d'adresse pour n'avoir rien à craindre en celle-ci, pourquoi ne volerai-je pas, ne tuerai-je pas, quand mon intérêt m'y engagera ? Pour-

quoi ne me livrerai-je pas à tous les raffinements du libertinage? Pourquoi contenir mes passions? Je n'ai plus rien à craindre; ma conscience est une voix menteuse à qui j'imposerai silence..... Une seule chose attirera mon attention ; ce sera d'éviter les regards du commissaire de police et du gendarme. — Le *bien*, pour moi, comme pour tout homme sensé, sera de leur échapper; le *mal*, d'être attrapé par eux.

« Quel langage! dites-vous; il faudrait avoir perdu la tête pour le tenir sérieusement. »

Sans doute. Et cependant, si tout était fini pour nous au jour de la mort, ce langage si odieux, si absurde, je vous défierais de le confondre.

S'il n'y avait pas une vie future, je vous défierais de me montrer en quoi saint Vincent de Paul est plus estimable que Cartouche!

Par les fruits, jugez donc l'arbre, comme l'enseignent le bon sens et l'Évangile. — Par les horribles conséquences, jugez le principe.... Et osez répéter encore: « Quand on est mort, on est mort tout entier! » — Nous saurons désormais ce que cela veut dire!...

3° Contraire au bon sens, le matérialisme l'est encore au sentiment général et invincible de tous les hommes. Partout et toujours, on a cru à une vie à venir. Partout et toujours, l'innocent injustement persécuté, l'homme de bien malheureux, ont attendu dans une autre vie la justice et le bonheur qui leur étaient refu-

sés sur la terre; partout et toujours on a cru à un Dieu vengeur du crime impuni ! . . .

Partout et toujours enfin, on a prié pour les morts, on a espéré retrouver par delà le tombeau, dans un monde meilleur, ceux que l'on avait aimés.

« Pourquoi pleurer ? disait à son épouse et à ses enfants Bernardin de Saint-Pierre mourant. Ce qui vous aime en moi vivra toujours... Ce n'est qu'une séparation momentanée; ne la rendez pas si douloureuse !... *Je sens que je quitte la terre, non la vie.* »

Telle est la voix de la conscience; telle est la voix, la douce, la consolante voix de la vérité !

Telle est aussi la solennelle parole du Christianisme. Il nous montre la vie présente comme une épreuve passagère que le bon Dieu couronnera d'un éternel bonheur. Il nous excite à mériter ce bonheur par le sacrifice et par le fidèle accomplissement du devoir. Arrivé à son heure dernière, le chrétien remet avec confiance son âme entre les mains de son Dieu ; et à une vie pure, sainte et paisible succède une éternité de joies !....

Loin de nous donc, loin de notre France si éclairée, ce désolant matérialisme qui voudrait nous ravir de si sublimes espérances ! Loin de nous ces mensonges qui avilissent le cœur, qui détruisent tout ce qui est bon, tout ce qui est respectable et doux sur la terre !

Loin de nous la doctrine qui ne veut laisser au pauvre qui souffre et qui pleure, à l'innocent opprimé, que le désespoir pour partage !...

La conscience humaine la repousse avec mépris !

IV

C'est le hasard qui mène tout, autrement il n'y aurait pas tant de désordres sur la terre. Que de choses inutiles, imparfaites, mauvaises ! Il est clair que Dieu ne s'occupe pas de nous.

RÉP. « *Le hasard?* » — Et qu'est-ce donc que ce *hasard?* — *Un je ne sais quoi*, inconnu de tout le monde, que nul n'a jamais pu définir, qui n'est rien ; un mot vide de sens, inventé par l'impie, pour remplacer le nom, pour lui si redoutable, de la *Providence;* un langage plus commode, et qui a l'air d'expliquer les choses, mais qui, par le fait, est un non-sens et une niaiserie !

Le hasard ne mène rien, parce qu'il n'est rien.

Dieu seul, souverain Seigneur et Créateur unique de tous les êtres, les gouverne tous, les surveille tous, les coordonne tous par sa PROVIDENCE ; c'est-à-dire que, dans sa sagesse, dans sa bonté et dans sa justice infinies, il les conduit tous en général, et chacun en particulier, à leur fin dernière, par les voies qu'il sait les plus convenables.

De même qu'il a tout créé sans effort, il conserve et gouverne tout sans fatigue; et il n'est pas plus indigne de sa grandeur de s'occuper de toutes ses créatures que de les faire toutes.

Ceux qui disent que Dieu ne s'occupe pas de nous, sont bien étourdis, pour ne pas dire plus; car il est aussi *impossible* de concevoir Dieu sans Providence, que la lumière sans splendeur. — Il est *impossible* qu'un Dieu tout-puissant, sachant et voyant tout, abdique son souverain empire sur ses créatures, et, après les avoir faites, ne les gouverne pas. Il est *impossible* qu'un Dieu saint et juste, voulant nécessairement le bien, détestant nécessairement le mal, demeure indifférent à nos actions, bonnes ou mauvaises.

Or, c'est là toute la Providence. Dieu fait pour nous ce que le père de famille fait pour ses enfants. Il veille sur nous, il nous apprend ce qui est bien et mal; il nous montre la bonne voie qu'il faut suivre, la mauvaise qu'il faut éviter; il nous punit, quand nous lui désobéissons, et nous récompense, quand nous accomplissons sa sainte volonté. Lorsqu'il ne le fait pas en ce monde, il le fait dans l'autre. — Quoi de plus simple?

L'idée de nier cette Providence, ce gouvernement de Dieu ne vous viendrait jamais, si nous ne croyions voir des désordres dans le monde. — « Pourquoi, disons-nous souvent, tant de choses inutiles? Pourquoi

tant de mauvaises ? Pourquoi celui-ci est-il né pauvre, et celui-là riche? Pourquoi tant d'inégalités dans les conditions humaines? Pourquoi tant de peines, tant d'afflictions chez les uns, tant de prospérités chez les autres? — A nous entendre tout va pêle-mêle, et nous aurions bien mieux arrangé les choses !

Mais qui nous dit que ce qui nous choque si fort soit réellement un désordre? Quoi! nous jugeons qu'une chose est inutile dans le monde, parce que nous ne savons pas à quoi elle sert! Nous pensons qu'elle est mauvaise parce que nous ignorons à quoi elle est bonne!

Voilà certes une étrange prétention ! Si un ignorant qui ne sait pas lire, ouvrait un volume de Corneille ou de Racine, et, voyant tant de lettres inconnues, rangées en mille manières différentes, les unes réunies aux autres, quelquefois huit ensemble, quelquefois six, d'autres fois trois, ou sept, ou deux, pour composer les mots; voyant plusieurs lignes qui se suivent l'une l'autre, celle-ci au commencement d'une page, celle-là à la fin ; plusieurs feuillets rangés, l'un en tête du livre, l'autre au milieu, l'autre à l'extrémité; apercevant des endroits blancs, d'autres chargés d'impression; ici des lettres majuscules, là des lettres moindres, etc. ; si, voyant tout cela, à quoi il ne comprend rien, il demandait pourquoi ces lettres, ces feuilles, ces lignes, sont mises en ce lieu plutôt qu'en cet autre; pourquoi ce qui est au commencement n'est pas au milieu ou à la fin; pourquoi la vingtième page n'est pas la cinquième, etc., on lui dirait : « Mon

ami, c'est un grand poëte, un homme de génie qui a disposé cela de la sorte pour exprimer ses pensées, et si l'on mettait une page au lieu d'une autre, si on transposait, non-seulement les lignes, mais même les mots ou les lettres, il y aurait du désordre dans ce bel ouvrage, et le dessein de l'auteur serait anéanti. »

Et si cet ignorant voulait faire l'entendu et se mêlait de censurer l'ordre de ce volume; s'il venait à dire : « Mais il me semble qu'il eût été bien mieux de réunir toutes les lettres qui se ressemblent, les grosses avec les grosses, les petites avec les petites; c'eût été un plus bel ordre de faire tous les mots de même longueur, de les composer du même nombre de lettres : pourquoi ceux-ci sont-ils si courts, et ceux-là si longs? etc. Pourquoi du blanc ici, et non pas là? Tout cela est mal coordonné; il n'y a pas d'ordre. Celui qui a fait cet ouvrage n'y entend rien; tout est jeté au hasard. » — Nous lui répondrions : « Ignorant que vous êtes! c'est vous-même qui n'y entendez rien. Si les choses étaient disposées selon votre idée, il n'y aurait ni sens ni raison dans ce livre. Tout est bien comme il est. Une intelligence plus grande cent fois que la vôtre a présidé et préside toujours à cette disposition; et si vous n'en savez pas la raison, ne vous en prenez qu'à votre ignorance! »

Ainsi faisons-nous quand nous critiquons les œuvres de Dieu!

C'est *son grand Livre* que nous regardons quand

nous jetons les yeux sur le monde. Tous les siècles en sont comme les pages qui se suivent l'une l'autre ; toutes les années en sont comme les lignes ; et toutes les créatures différentes, depuis l'ange, depuis l'homme, jusqu'aux derniers brins d'herbe et aux plus petits grains de la poussière, en sont comme les lettres, disposées chacune en leur place propre par la main de ce grand Compositeur, qui seul connaît ses éternelles conceptions et l'ensemble de son ouvrage.

Si vous demandez pourquoi une créature est plus parfaite que l'autre ; pourquoi celle-ci est mise à cette place, et celle-là à cette autre ; pourquoi le froid d'hiver, et pourquoi la chaleur d'été ; pourquoi la pluie en ce moment, et non en cet autre ; pourquoi cet accident de fortune, de santé ; pourquoi cette maladie ; pourquoi la mort de ce jeune enfant, auprès de ce vieillard qui demeure ; pourquoi cet homme bienfaisant enlevé par la mort, et non pas ce méchant qui ne fait que le mal ? etc. ; je vous répondrai qu'une intelligence *infinie*, qu'une sagesse *infinie*, qu'une justice, qu'une bonté *infinies* ont ainsi réglé les choses, et qu'il est certain que tout est dans l'ordre, bien que cela ne nous semble point ainsi.

Je vous répondrai que, pour juger sainement une œuvre, il faut la connaître *entièrement ;* il faut l'embrasser dans son ensemble et dans ses détails, comparer les moyens avec la fin qu'ils doivent atteindre. Or, quel homme, quelle créature est jamais entrée dans le secret des conseils éternels du Créateur ?

Cela serait surtout nécessaire pour apprécier la sagesse et la justice de la Providence relativement aux hommes raisonnables et *libres*, destinés à une vie immortelle, capables de faire le bien et le mal, capables de mériter et de démériter.

Quelquefois, s'accommodant à notre faiblesse, Dieu daigne se justifier dès ce monde par des faits, ou consolants ou terribles. Il n'est pas de siècle où l'on ne voie de ces effets signalés de la justice ou de la bonté divines; des crimes cachés avec un art infernal se découvrent par les moyens les plus inattendus, les plus extraordinaires; des blasphémateurs audacieux sont frappés au moment même où ils défient ce Dieu invisible auquel ils ne croyent pas. — En 1848, près de Toulouse, pendant les élections de l'Assemblée Constituante, un impie démagogue haranguait des paysans électeurs, et cherchait à détruire dans leur esprit le respect pour la Religion, cet obstacle toujours si redoutable aux projets des méchants.

L'orateur attaquait tout, niait tout jusqu'à l'existence de Dieu. — « Qu'il parle donc, s'écrie-t-il, en montrant le poing au ciel, qu'il parle, s'il m'entend !... »

Il n'avait point achevé, qu'un terrible coup de foudre éclate et renverse le blasphémateur au milieu de la foule épouvantée ! — On le crut mort, il reprit ses sens après deux heures; je doute qu'à l'avenir il ait demandé de nouvelles preuves de la providence de Dieu.

Un autre misérable, plus coupable sans doute, fut

frappé plus terriblement encore, en 1849, dans un petit village près de Caen. C'était un dimanche, pendant la messe. Cet homme était, avec un ami, dans un cabaret, voisin de l'Église. Le son des cloches le mit en fureur. Après mille affreux blasphêmes contre la religion, contre les prêtres, en proie à une sorte de rage, il prend son verre, et se levant, devant son compagnon et le cabaretier qui voulaient en vain le calmer : « S'il y a un Dieu, s'écrie-t-il, qu'il essaie donc de m'empêcher de boire mon verre de vin ! » — Et il tombe au même moment, frappé d'une apoplexie foudroyante ! — On pourrait ajouter une foule de traits semblables de la justice divine dès ce monde. Ce sont des échantillons, et comme des *arrhes* de la justice à venir.

Dieu donne aussi des gages de sa providence sur les bons. Combien de misères soulagées contre toute attente ; combien souvent on découvre que l'on a servi d'instrument à la sainte bonté de Dieu ! Les pauvres, et les chrétiens qui secourent les pauvres, sont là pour le dire. Leur vie, c'est la Providence en action ; c'est la preuve vivante de la Providence.

Maintenant, pourquoi Dieu ne justifie-t-il pas toujours de la sorte sa justice, sa bonté, sa sainteté dès ce monde ? — La raison en est bien simple. C'est que la vie présente n'est que le germe, le commencement de ce qui nous concerne, et que le complément de l'œuvre de Dieu en nous, est plus convenablement

placé dans l'éternité, où, seulement, nous arrivons au développement parfait de notre être. C'est que la vie présente est le temps de la foi qui doit croire sans voir, qui doit croire, même malgré les apparences contraires, ce qu'elle verra bientôt à découvert, quand le voile sera levé.

Il ne faut jamais perdre de vue l'éternité, lorsqu'il s'agit de juger les choses humaines. Elle rétablit merveilleusement les désordres apparents de ce monde. — « Pourquoi, se disait-on, Dieu ne punit-il pas ce grand coupable ? Pourquoi ce méchant comblé de prospérités, et cet homme de bien accablé de tant de maux ? Quel soin Dieu prend-il donc de cela ? où est sa justice ? où est sa sagesse ? où est sa bonté ? »

Voici l'*Éternité* qui explique le mystère ! Il était juste et sage de récompenser par les passagères prospérités de la terre le peu de bien qu'avait fait cet impie, ce grand pécheur que l'Éternité devait punir. Et ces justes, que le monde réputait si malheureux, payaient justement par des afflictions passagères la peine des fautes légères échappées à la faiblesse humaine ; l'Éternité bienheureuse était la récompense de leur vertu !

C'est à la mesure de l'Éternité qu'il faut juger tout ce qui arrive à l'homme en ce monde. Hors de là, il est impossible de rien comprendre aux desseins de Dieu sur nous.

Réformons donc désormais notre manière de voir. Ne jugeons plus notre Grand Juge ! — Ni vous, ni

moi, croyez-le bien, n'avons la vue aussi longue que lui.

Ce qu'il fait est bien fait, et, s'il permet le mal, c'est toujours pour un plus grand bien.

Ne vous souvenez-vous plus du jardinier de la fable? — Il se trouvait dans son jardin, près d'une grosse citrouille.

A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
Eh ! parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà !
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es pas entré
Au conseil de celui que prêche ton Curé !
Tout en eût été mieux. Et pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris ; plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo. »

Il faisait chaud; l'ami Garo était fatigué; il se couche au pied d'un des chênes voisins. Il commençait à s'endormir, quand un gland se détache et, du haut de l'arbre, lui tombe sur le nez. Garo, réveillé en sursaut, pousse un cri, et voyant la cause de son accident ;

« Oh ! Oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu ; sans doute il eut raison.

J'en vois bien à présent la cause. »
Et, louant Dieu de toute chose,
Garo revint à la maison.

Faites comme ce brave homme ; et, loin de nier la divine Providence, gardez-vous même de vous en plaindre.

V

La Religion est bonne pour les femmes.

Rép. Et pourquoi donc pas pour les hommes ?

Ou elle est vraie, ou elle est fausse. Si elle est vraie, elle est aussi vraie (et dès lors aussi *bonne*) pour les hommes que pour les femmes. Si elle est fausse, elle n'est pas meilleure pour les femmes que pour les hommes ; car le mensonge n'est bon pour personne.

Oui, certes, « la Religion est bonne pour les femmes ; » mais aussi, et absolument pour les mêmes raisons, elle est bonne pour les hommes.

Comme les femmes, les hommes ont des passions, souvent fort violentes, à combattre ; et comme les femmes, les hommes ne les peuvent vaincre sans la crainte et l'amour de Dieu, sans les moyens puissants que la religion *seule* leur présente.

Pour les hommes comme pour les femmes, la vie est remplie de devoirs difficiles et pénibles : devoirs envers Dieu, devoirs envers la société, devoirs envers la famille, devoirs envers soi-même.

Pour les hommes comme pour les femmes, il y a un

Dieu à adorer et à servir, une âme immortelle à sauver, des vices à éviter, des vertus à pratiquer, un paradis à gagner, un enfer à éviter, un jugement à craindre, une mort sans cesse menaçante à laquelle il faut se préparer.

Pour les uns comme pour les autres, Jésus-Christ est mort sur la croix, et ses commandements regardent tout le monde.

La Religion est donc aussi bonne pour les hommes que pour les femmes ; et s'il y a une différence, c'est qu'elle est encore plus indispensable aux hommes qu'aux femmes. Ils sont en effet exposés à plus de dangers ; ils peuvent faire le mal plus facilement, et ils sont plus entourés de mauvais exemples, principalement en ce qui touche les mauvaises mœurs, l'intempérance et la négligence des devoirs religieux.

La Religion est bonne pour tout le monde. Elle est surtout nécessaire à ceux qui disent qu'elle n'est pas faite pour eux. Plus on en a besoin, moins on en veut.

VI

Il suffit d'être honnête homme ; c'est la meilleure des religions, cela suffit.

RÉP. Oui, pour ne pas être pendu ; mais non pas pour aller au ciel. — Oui, devant les hommes ; non, devant Dieu, le souverain Juge.

« 1° Il suffit d'être honnête homme ? » dites-vous. — Soit ; mais entendons-nous. Qu'appelez-vous un *honnête homme ?* — Voilà une parole qui me paraît bien élastique, bien commode, et qui se prête à tous les goûts.

Demandez, en effet, à ce jeune homme aux mœurs déréglées, si, avec la conduite plus que légère qu'il mène, on peut être *honnête homme ?* — « Quelle question ! vous répondra-t-il ; des folies de jeunesse n'empêchent nullement d'être honnête homme. J'ai, certes, la prétention de l'être ; et je voudrais bien voir que quelqu'un vînt me contester ce beau titre ! »

Demandez ensuite à cet avide marchand, qui apprête ses étoffes de qualité inférieure et les vend comme étant de première qualité ; à cet ouvrier qui travaille moitié moins quand on le paye à la journée que lorsqu'il est à ses pièces ; à ce patron qui abuse de la misère des temps pour ravir à ses ouvriers le repos nécessaire du dimanche ; demandez-leur si ce qu'ils font là les empêche d'être des *honnêtes gens ?* Et aucun d'eux n'hésitera à vous répondre qu'il est un honnête homme, et que ces petites ruses, ces habiletés ne font rien à l'affaire.

Demandez encore à ce dissipateur si sa prodigalité, à ce vieillard si son avarice sordide, à cet habitué du cabaret si l'ivrognerie, détruisent leur *honnêteté ?* Et chacun demandera grâce pour sa passion favorite, tout en se proclamant honnête et très-honnête homme !

Ainsi, de l'aveu même des *honnêtes gens* dont il

est question ici, un homme débauché, trompeur, ivrogne, avare, usurier, prodigue, libertin, peut être un *honnête homme*, et nul ne peut lui dénier ce titre, pourvu qu'il n'ait point volé d'argent ou assassiné !!

Ne trouvez-vous pas cette nouvelle morale fort commode? Quiconque n'a rien à démêler avec la cour d'assises n'aura point de compte à rendre à Dieu. — Ce ne sera plus au cœur, ce sera à l'épaule désormais qu'il faudra regarder pour juger les gens; et quiconque n'aura point le T. F. ou le T. P. (1), sera réputé bon pour le Ciel!!

Quelle *religion* que celle de l'honnête homme! — Et vous dites que c'est là votre religion? que c'est la meilleure des religions? une religion qui permet tout, hormis le vol et l'assassinat!! Mais vous n'y pensez pas? C'est une perversion et une abominable doctrine, et non point une religion.

2° « Mais, dites-vous, j'entends alors par *honnête homme* plus que l'on n'entend d'habitude. J'appelle HONNÊTE HOMME *celui qui remplit bien tous ses devoirs, qui fait le bien et évite le mal.* »

Et moi, je vous réponds alors et j'affirme, appuyé sur l'expérience, que si vous êtes tel que vous dites sans l'aide puissante de la Religion, vous êtes la huitième merveille du monde, mais qu'il y a cent à parier contre un que vous ne l'êtes pas.

Car vous ne me ferez pas croire que vous n'avez

(1) Travaux forcés; travaux à perpétuité.

point de passions, de penchants déréglés ; tout homme en a, et beaucoup. — Si donc vous êtes enclin au libertinage, à la gourmandise, aux plaisirs des sens, qui vous modérera ? — Si vous êtes porté à la violence ou à la paresse, ou à l'*orgueil*, qui dominera ces passions? Qui retiendra votre bras ? qui arrêtera votre langue? — Sera-ce la crainte de Dieu ? — Mais il n'en est pas question dans cette religion de l'honnête homme. — La voix de la raison ? — Mais nous savons ce que vaut le raisonnement aux prises avec une passion violente. — Quoi donc? En vérité, je ne vois pas autre chose que la crainte de la police, la force brutale. Mais alors, quelle noble religion !... Je vous en fais mon compliment. — J'aime mieux la mienne.

Seule, la Religion chrétienne offre des remèdes efficaces à nos passions, et oppose un frein suffisant à leurs emportements. — A moins d'admettre qu'un homme est impeccable, qu'il est un ange (ce qui n'est pas), il est nécessaire de conclure que, sans les puissants secours que nous donne le Christianisme, nous ne pouvons être CONSTAMMENT *fidèles à* TOUS *les grands devoirs dont l'observation constitue le véritable honnête homme.*

Sans le Christianisme, nous ne pouvons surtout les remplir avec cette droiture d'intention qui en fait toute la beauté morale.

Les chrétiens les plus vertueux (tant est grande cette faiblesse humaine dont vous vous prétendez

exempt!) manquent eux-mêmes parfois à leurs devoirs, malgré la force surhumaine qu'ils puisent dans la foi. Et vous, privé de ce frein tout-puissant, abandonné aux inclinations de la nature, exposé aux mille dangers du monde, vous prétendriez être toujours fidèle!

Je l'affirme avec assurance, celui qui, n'étant pas chrétien, se dit *honnête homme* (dans le sens que nous avons indiqué tout à l'heure), ou bien se fait à lui-même une grossière illusion, ou bien ment à sa conscience.

3° Mais je vais plus loin. Alors même que je vous verrais remplir parfaitement vos devoirs de citoyen, de père, d'époux, de fils, d'ami, en un mot les devoirs qui font *l'honnête homme* selon le monde, je vous dirais encore : « Cela ne suffit pas ! »

Non, *cela ne suffit pas*. — Et pourquoi? — Parce qu'il y a un Dieu qui règne dans les Cieux, qui vous a créé, qui vous conserve, qui vous appelle à lui, qui vous impose une loi déterminée qu'il n'est en la puissance d'aucun homme d'anéantir. — Parce que, vous avez envers ce grand Dieu des *devoirs* déterminés d'adoration, d'actions de grâces, de prière, aussi rigoureux, aussi nécessaires, et même plus essentiels, plus imprescriptibles que vos devoirs vis-à-vis de vos semblables.

Un ingrat, un révolté peut-il se dire : « Je suis bon; je n'ai rien à me reprocher ? » — Non, certes ! — Eh bien! vous êtes un ingrat, un révolté, vous, honnête

homme du monde, qui oubliez le bon Dieu ! — Il est votre Père ; vous lui devez l'être, la vie, l'intelligence, la dignité morale, la santé, les biens, tout ; il a créé le monde pour vous, pour votre utilité, pour votre agrément. — Il vous a enseigné lui même sa loi ; il vous a sauvé. Il vous prépare dans le Ciel un magnifique bonheur. — Il est votre Seigneur ; il est votre Maître ; il vous bénit ; il vous pardonne ; il vous aime ; il vous attend !

Et vous, que lui rendez-vous en échange ? Quel amour, quel respect, quel hommage ? Vous discutez froidement les prétextes qu'inventent ses ennemis pour vous soustraire à son service ! Vous n'avez peut-être que des sarcasmes, de la haine, du mépris pour tout ce qui se rattache à son culte ! Vous ne le priez pas. Vous ne l'adorez pas. Vous ne le remerciez pas. Vous plaisantez de la foi à sa parole, de la pratique de sa loi ! !...

Ingrat. — Et vous n'avez rien à vous reprocher ? Et vous remplissez TOUS *vos devoirs ?...*

Cessez, croyez-moi, de vous faire cette illusion ! A quoi bon se séduire soi-même ? A quoi bon dissimuler ses torts ?

Reconnaissons bien plutôt que le joug de la Religion, c'est-à-dire du devoir nous a effrayés, et que c'est pour nous en décharger sans trop d'impudence que nous avons imaginé cette *religion de l'honnête homme.*

Non-seulement elle ne suffit pas, mais elle n'est, à vrai dire, qu'un mot sonore, vide de sens, destiné à pallier, aux yeux du monde et à nos propres yeux, des désordres, des faiblesses dont la pratique du Christianisme est le seul remède.

VII

Ma religion, à moi, c'est de faire du bien aux autres.

Rép. Rien de mieux. C'est aussi ce que la Religion chrétienne nous ordonne avec le plus d'insistance; elle va même jusqu'à assimiler ce devoir au grand et fondamental devoir d'aimer Dieu : « Tu aimeras, nous dit-elle, le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur; c'est là le premier commandement. Et voici le second, *qui est semblable au premier :* Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Ce sont les propres paroles de Jésus-Christ (Év. s. Matth., ch. 22); mais il ajoute quelque chose à quoi vous ne prenez pas garde : « *En ces* DEUX *commandements* consiste toute la loi. »

Vous, dont la religion, dites-vous, consiste seulement à faire du bien aux autres, vous supprimez un des deux commandements, le principal, celui qui, ordinairement, fait naître l'autre, qui le développe, l'alimente, le fait monter jusqu'à l'héroïsme, celui qui seul l'élève à la hauteur d'un devoir *religieux :* le

commandement de l'amour de Dieu et l'obligation de le servir.

Il faut avoir ses *deux* jambes pour marcher, n'est-il pas vrai? Également, pour remplir notre destinée sur la terre et arriver au ciel, il faut la pratique des *deux* grands commandements :

1° Tu aimeras ton Dieu.

2° Tu aimeras tes frères comme toi-même.

Aussi le deuxième subsiste-t-il bien rarement là où ne règne pas le premier; l'expérience de dix-neuf siècles est là pour l'attester. Les chrétiens qui appuient l'amour de leurs semblables sur l'amour de Dieu sont les seuls qui les aiment *véritablement*, *efficacement*, *purement* et *constamment*.

Quels ont été les plus grands bienfaiteurs de l'humanité souffrante? Des *Saints*, c'est-à-dire des hommes brûlant de l'amour de Dieu.

Pour n'en citer qu'un, entre tous, voyez *saint Vincent de Paul*, ce héros de la charité fraternelle, ce père de tous les malheureux, qui fait encore du bien par toute la terre au moyen des œuvres bienfaisantes qu'il a fondées! Qu'était Vincent de Paul? Un prêtre, un homme de l'Église! Où puisait-il ce prodigieux dévouement envers ses semblables? Dans l'amour de Dieu, dans la pratique de la Religion de Jésus-Christ.

Quelles sont les institutions de bienfaisance qui prospèrent le plus (pour ne pas dire qui prospèrent *seules*)?

Quelles sont celles qui vivent, qui se développent, qui subsistent à travers les siècles? Celles que fonde l'Église; celles qui reposent sur une pensée religieuse; celles que couronne la croix de Jésus-Christ!

Qui a fondé les hospices? L'Église.

Qui a recueilli dans tous les temps, qui, de nos jours encore, malgré les entraves que d'aveugles gouvernements lui suscitent, recueille toutes les misères soit de l'âme, soit du corps, soit de l'enfance, soit de l'âge viril, soit de la vieillesse? L'Église.

Qui a créé, pour soulager chacune de ces misères, des ordres religieux d'hommes et de femmes, appliqués les uns aux petits enfants abandonnés, les autres à l'éducation des pauvres, les autres au soin des malades, ceux-ci au soin des fous, ceux-là à la rédemption des captifs, à l'hospitalité des voyageurs, etc., etc. ? L'Église, et l'Église seule.

C'est elle qui enfante les plus parfaits dévouements à l'humanité; c'est elle qui fait la *sœur de charité*, comme elle fait le *missionnaire* et le *moine du Saint-Bernard!* — Toujours l'amour de Dieu, comme fondement le plus solide de l'amour des hommes!

De notre temps, plus que jamais, on parle beaucoup d'humanité, de fraternité, d'amour des pauvres. On bâtit des systèmes; les belles paroles ne coûtent rien : on fait des livres et des discours. Pourquoi tout cela a-t-il si peu de résultats? Parce que la Religion ne vivifie pas ces efforts. Un effet ne peut exister sans sa cause; la cause, le principe le plus fécond de la

charité fraternelle, est la charité divine ou l'amour de Dieu.

Méfiez-vous donc des beaux systèmes de fraternité qui font abstraction de la Religion. Sans Notre-Seigneur Jésus-Christ il n'y a pas d'amour des hommes *efficace, pur, solide* et *durable.*

VIII

La Religion, au lieu de tant parler de l'autre vie, devrait bien plutôt s'occuper de celle-ci, et y détruire la misère.

RÉP. La Religion parle beaucoup de l'autre vie parce que l'autre vie, étant éternelle, est d'une immense importance, et mérite bien plus encore que celle-ci que l'on s'occupe d'elle. C'est là en effet, que se décide à tout jamais la grande question du bonheur ou du malheur ; sur la terre, nous ne faisons que préparer cette solution.

Mais si elle parle beaucoup de la vie éternelle, la Religion n'a garde de négliger la vie de ce monde. Tous les intérêts de l'homme lui sont présents, son âme, son corps, sa vie passagère, sa vie future et immuable ; elle n'oublie rien.

Si elle ne détruit pas entièrement la misère, c'est que *la misère* NE PEUT PAS *être détruite ;* — et la misère ne peut être détruite parce que les causes qui la produisent ne peuvent être supprimées.

La première est l'inégalité des forces physiques, des santés, des talents, de l'intelligence, de l'activité entre les hommes. — Si, par suite d'un accident, ou simplement par le fait de la vieillesse, je viens à perdre la force nécessaire pour remplir mon état, ne tomberai-je pas dans la misère? — Si, malgré mes efforts, je suis tellement inepte que je travaille moins bien que mes confrères, mes pratiques n'iront-elles pas s'adresser de préférence aux plus habiles; et ne tomberai-je pas dans la misère? — Et cependant, qui peut garantir de la maladie, des accidents, de la vieillesse? Qui peut donner de l'esprit à celui qui n'en a pas? Qui peut rendre tous les hommes égaux en forces, en intelligence, en bonne volonté?... Voici donc une cause de misère bien féconde et qu'il est impossible, même à la Religion, de détruire.

La seconde cause de la misère, non moins profonde que l'autre, ce sont les vices de notre pauvre nature, corrompue par le péché: la paresse, la débauche, l'ivrognerie, l'amour du plaisir, la vengeance, l'orgueil, etc.

Sur cent pauvres, combien sont malheureux *par leur faute!* Plus de dix-neuf sur vingt. Ils accusent Dieu et ils ne devraient accuser qu'eux-mêmes. Les *bons* pauvres trouvent promptement du secours; Dieu et les amis de Dieu ne les abandonnent jamais!

La pauvreté est, comme la maladie et la mort, la punition du péché. Il est impossible de la détruire; car il est impossible de détruire le péché originel,

qui est un fait accompli, et de rendre l'homme impeccable. — Mais ce qui est possible, et ce que la Religion fait admirablement, c'est de diminuer la misère, de la soulager, de l'adoucir, de la rendre supportable, enfin de la sanctifier.

La Religion vénère dans notre corps le temple de cette âme immortelle, qui est elle-même le temple vivant de Dieu. Elle s'ingénie à en guérir, à en prévenir même toutes les douleurs, par ces mille institutions charitables, ces hospices de tout genre, qui couvrent le monde chrétien.

Partout où sa voix est écoutée, le riche devient l'ami, le frère, souvent le serviteur du pauvre. Il verse avec joie son superflu dans le sein des malheureux. Le pauvre, à son tour, apprend à espérer. Il apprend, à l'école de Jésus-Christ, à supporter patiemment, et quelquefois il va jusqu'à aimer des souffrances qu'il sait destinées, dans les desseins adorables de son Père céleste, à éprouver sa fidélité, à le purifier de ses fautes, à le rendre plus semblable à son Sauveur pauvre et crucifié, à lui faire amasser d'ineffables trésors de bonheur dans l'éternelle Patrie!... Combien n'ai-je pas vu de bons pauvres remercier Dieu de leurs souffrances, se rejouir dans leurs privations?

La religion fait donc ce qu'elle doit, en s'occupant de nous en cette vie, et en s'occupant davantage encore de la vie à venir.

Nul ne peut se plaindre d'elle. Que les riches deviennent bons chrétiens et dès lors charitables; que

les pauvres deviennent bons chrétiens et dès lors patients ; là est tout le mystère.

IX

Il faut jouir de la vie ; il faut prendre du bon temps ; car le bon Dieu n'a pu nous faire que pour nous rendre heureux.

RÉP. Oh, oui ! Dieu, dans sa bonté, ne nous a faits que pour nous rendre heureux ! Mais la grande question est de ne pas nous méprendre sur le BONHEUR.

Vous cherchez à être heureux. Vous avez raison. Mais gardez-vous de vous tromper dans le choix des moyens ! Plusieurs voies sont ouvertes devant vous : *une seule* est la vraie... malheur à qui en prend une fausse ! !...

Cette erreur est plus facile que jamais de nos jours ; car jamais, je pense, la France n'a été inondée de plus de doctrines mensongères sur ce sujet. — Des hommes coupables ou égarés répandent de tous côtés, et par les mille moyens que fournit la presse, des doctrines qui, flattant toutes les passions, pénètrent aisément dans l'esprit des populations.

Ils veulent nous persuader que nous ne sommes sur la terre que pour jouir ; que les espérances de la vie future sont des chimères ; que le bonheur consiste

dans la prospérité matérielle, dans l'argent et dans les jouissances que procure l'argent. — C'est la doctrine *du plaisir*.

C'est la doctrine qui cherche en ce moment à prévaloir sur le Christianisme et à matérialiser le bonheur. — Dans le siècle dernier on l'appelait *Philosophie;* de notre temps, on l'appelle COMMUNISME, FOURIÉRISME, SOCIALISME, etc. (1).

Je ne vous ferai pas l'injure de vous prouver que ce bonheur de jouissance est *dégradant.* Cela saute aux yeux. Ce qui nous distingue des bêtes, le bien, la vertu, le dévouement, l'ordre moral, il l'anéantit. L'homme ne diffère plus de son chien que par la peau et la figure ; le *bonheur* est le même pour l'un comme pour l'autre, la satisfaction de tous ses penchants, la jouissance !

Mais ce dont on n'est point assez convaincu, et ce sur quoi je veux appeler votre attention, c'est l'*impossibilité pratique* de la doctrine communiste, l'*absurdité* de son bonheur universel.

Je voudrais vous faire toucher du doigt *son opposition absolue avec la nature des choses, avec les faits existants que nul ne peut changer;* vous convaincre qu'elle n'est qu'un rêve, une dangereuse et ridicule

(1) Le fond de ces systèmes est le même, quant à la morale; ils ne diffèrent que par des détails d'application peu essentiels.

Pour les savants, cette doctrine s'appelle *Panthéisme.* La morale du Panthéisme est la même que celle du Communisme. C'est le Communisme parlant latin et habillé en pédagogue et en pédant.

utopie, et que sous les grands mots dont elle se pare il n'y a rien.

S'il est un fait avéré, aussi clair que la lumière du soleil, c'est sans contredit la triste nécessité où nous sommes tous ici-bas de souffrir et de mourir ; c'est la condition humaine dans ce qui lui est *essentiel* sur la terre ; c'est l'état où je suis, où vous êtes, où ont été nos pères, où seront nos enfants, d'où nul effort humain ne nous peut retirer.

Y a-t-il, je le demande, ici-bas, et n'y aura-t-il pas *toujours, toujours et toujours,* des maladies, des peines, des douleurs ? Y a-t-il et n'y aura-t-il pas toujours des veuves et des orphelins ? des mères pleurant inconsolables devant le berceau vide de leur enfant ?...

Y a-t-il et n'y aura-t-il pas toujours des conflits de caractères, des chocs de volonté, des déceptions profondes ?

Rien pourra-t-il changer cet état de choses ? *Une organisation nouvelle de la société*, QUELLE QU'ELLE SOIT, empêchera-t-elle que nous ayons des maladies, des souffrances, des fluxions de poitrine, la fièvre, la goutte, le choléra ? que nous perdions ceux que nous aimons ?... Empêchera-t-elle les intempéries si désagréables des saisons, la rigueur du froid d'hiver, l'ardeur brûlante du soleil d'été ?... Empêchera-t-elle que l'homme n'ait des vices ? qu'il n'ait de l'orgueil, de l'égoïsme, de la violence, de la haine ? Empêchera-t-elle surtout de MOURIR ?

Tout cela est-il ou n'est-il pas ? Et n'est-il point

aussi certain, aussi indubitable que *cela est*, qu'il est certain que *cela sera toujours ?* Il faudrait avoir perdu la tête pour le nier.

Et que devient, dites-moi, en présence de ce *fait*, que devient, au milieu de tant de maux inévitables, *cette jouissance constante*, CE BONHEUR TERRESTRE PARFAIT que nous promet le Communisme ? — La seule approche de la maladie, du chagrin et de la mort suffit pour l'anéantir !... Et ces terribles ennemis sont toujours à notre porte.

Donc, votre Communisme, votre Socialisme (appelez-le comme vous voudrez) est un rêve, une vaine utopie, contraire à la nature des choses.

Donc, il se trompe, ou il me trompe, quand il me promet le repos du bonheur sur la terre, où il ne peut être, et quand il le fait consister dans un état impossible de jouissances.

Donc, il faut que je le cherche autre part; car il est quelque part, je le sais; la sagesse, la bonté, la puissance de Dieu, m'en sont un sûr garant...

Où donc ? — Là où me le montre le Christianisme : *en germe sur la terre, en perfection dans le Ciel.*

Le Christianisme, lui, s'accorde parfaitement avec le grand *fait* de notre condition mortelle. Il nous explique le redoutable problème de la souffrance et du bonheur.

Il prend l'homme tout entier et *tel qu'il est ;* il tient compte des *faits* essentiels que méconnaît le Communisme (la dégradation originelle, la condamnation

à la pénitence, la Rédemption de Jésus-Christ, la nécessité d'imiter le Sauveur pour avoir part à sa Rédemption, la vie éternelle qui nous attend, etc.). Il ne raisonne point en l'air, comme le Communisme, et sur des suppositions chimériques.

Le Communisme ne voit en nous que l'écorce, il oublie le noyau, l'âme. — Le Christianisme n'oublie point l'écorce, le corps, mais il voit aussi le noyau, et il trouve que le noyau vaut encore mieux que l'écorce. — Il rapporte tout à l'âme, à l'éternité, à Dieu.

Par une action aussi douce que puissante, il purge peu à peu l'*âme* de son orgueil, de ses cupidités, de ses concupiscences, de ses excès, de son égoïsme, en un mot de tous ses vices ; et il pénètre ainsi à la racine la plus profonde de la plupart de ces maux que nous constations tout à l'heure. Presque toujours, en effet, nos malheurs viennent de nos passions ; et ces passions, le Christianisme les apaise, il les contient, il les dompte.

Il donne à notre cœur cette joie, cette paix si douce que produit la pureté de la conscience.

La foi nous montre clairement la voie qui mène au bonheur ; l'espérance et l'amour nous font courir dans cette voie, et rendent doux, aimable, le joug du devoir !

S'il fait tant pour l'âme, le Christianisme, nous l'avons dit, n'oublie pas le *corps*. Nous avons dit plus haut les soins dont il l'entoure.

Il s'en occupe, non comme du principal et du maître (ce serait un désordre), mais comme de l'accessoire et du compagnon. Il le conserve par la sobriété et la chasteté ; il le sanctifie par le culte extérieur, par la réception des sacrements, et surtout par l'union au corps sacré de Jésus-Christ dans l'Eucharistie...

Il recueille ses derniers soupirs ; il l'accompagne avec honneur jusque dans sa demeure dernière ; et, là encore, il ne lui dit point un éternel adieu !... Il sait qu'un jour, ce corps chrétien, purifié par le baptême de la mort, sortira radieux de sa poussière, ressuscitera dans la gloire, sera réuni à son âme, et goûtera avec elle, dans le paradis, d'ineffables délices !...

Tel est le Christianisme.

Il connaît, il promet, il donne le bonheur !

Il donne sur la terre ce qui est possible sur la terre. S'il ne donne pas tout, c'est que tout ne doit pas, ne peut pas être donné ici-bas.

Il appuie ses promesses des preuves les plus irréfragables. Ce qu'il n'a point encore, le chrétien *sait*, *est* SUR qu'il l'aura un jour...

Aussi, *tout vrai chrétien est* HEUREUX. Il a des chagrins, des douleurs... Il est impossible de n'en pas avoir ; mais son cœur est toujours rempli, toujours calme et content.

Le Communisme traite-t-il ainsi les pauvres égarés qu'il berce de ses chimères ? Il promet ce que nulle puissance humaine ne peut donner ; il promet l'*impossible*... Il n'a point d'autres preuves que l'auda-

cieuse affirmation de ses chefs; et ses chefs sont-ils bien propres à inspirer la confiance?

« Le monde sera heureux, disent-ils, *quand tout sera changé.* » — Oui ; mais QUAND *tout sera-t-il changé?* — Si, comme nous croyons l'avoir prouvé, ce changement est contraire à la nature des choses, le monde court grand risque de ne jamais connaître le bonheur !

Le Communisme fait comme ce perruquier gascon qui mettait sur son enseigne:

Demain, ici, on rase pour rien.

Demain restait toujours *demain;* et *aujourd'hui* n'arrivait jamais.

Le Communisme veut la récompense sans le travail ; le Chrétien veut la récompense après le travail.

L'un dit comme les mauvais ouvriers, l'autre comme les bons. Aussi tout fainéant, tout paresseux reçoit-il volontiers les doctrines du Communisme, et repousse-t-il instinctivement la voix de la Religion.

Que notre France se garde donc de ces promesses creuses, mais séduisantes, dont ses ennemis remplissent leurs journaux, leurs romans, leurs pamphlets...

Qu'elle les repousse ; qu'elle fasse justice, par son mépris, des hommes qui ne rougissent pas de proposer à leurs frères l'ignoble bonheur des bêtes, la jouissance !

Relevons la tête ! ranimons notre foi engourdie ; soyons, redevenons chrétiens! là seulement est le re-

mède à nos maux. Apprenons à comprendre, comme nos pères, les divines leçons que LE GRAND MAITRE nous a laissées sur le BONHEUR :

« HEUREUX, dit-il, *heureux les pauvres en esprit* « (c'est-à-dire ceux qui sont détachés des biens fra- « giles de la terre) ; *car le Royaume* DU CIEL *est à* « *eux !*

« HEUREUX *ceux qui sont doux et pacifiques ;* « *parce qu'ils seront les enfants de Dieu !*

« HEUREUX *ceux qui pleurent ; parce qu'ils seront* « *consolés !*

« HEUREUX *les miséricordieux ; car ils obtien-* « *dront miséricorde !*

« HEUREUX *ceux qui ont le cœur pur ; car ils* « *verront Dieu !* »

Instruisons-nous, pénétrons-nous de cette religion catholique qui a créé la France ! pénétrons-en notre esprit, notre cœur, nos habitudes, nos institutions, nos lois !... Nous aurons *le bonheur* POSSIBLE en ce monde, et *le bonheur* PARFAIT *dans l'autre !*

Qui veut plus est un insensé qui n'aura ni l'un ni l'autre.

X

Les Apôtres et les premiers chrétiens étaient Communistes. Ils étaient pauvres, mettaient tout en commun, étaient poursuivis et traqués par l'autorité ; précisément comme les Communistes.

RÉP. « *Ou comme les malfaiteurs,* » pourriez-vous ajouter. — Et c'en est assez pour vous faire sentir par où cloche votre raisonnement.

Et, depuis quand, je vous prie, suffit-il d'être pauvre, de vivre en commun et d'être poursuivi et emprisonné pour être chrétien?

Ce qui fait le *chrétien*, ce n'est pas la pauvreté extérieure, mais le détachement des biens passagers de la terre ; ce n'est pas le fait matériel de la vie en commun, mais le lien invisible de la charité fraternelle, qui ne fait de tous les cœurs qu'un seul cœur.

Tels étaient les premiers chrétiens ; des anges dans une chair mortelle, des hommes morts au monde et à eux-mêmes, ne vivant qu'en JÉSUS-CHRIST, ne soupirant qu'après la bienheureuse éternité...

Et c'est à ces hommes de prière, de pénitence, de douceur et de paix céleste, que l'on ose comparer les détestables bandes de nos modernes sociétés secrètes ! On donne pour frères à ces hommes de l'éternité, des hommes qui ne croyent même pas à l'éternité et qui

n'aspirent qu'aux jouissances de ce monde !!.. Quelle aberration, grand Dieu !

On poursuit les communistes, on les traque, on les déporte; oui, sans doute. Mais, ici encore, suffit-il d'être poursuivi, emprisonné, tué, pour être disciple de JÉSUS-CHRIST?

A ce compte-là, tous les brigands, tous les assassins seraient d'excellents chrétiens!

On poursuivait les apôtres et leurs disciples à cause de leurs vertus; vous, anarchistes, on vous poursuit à causes de vos fureurs. Ils voulaient sanctifier le monde, vous voulez l'incendier. Leurs armes étaient la prière et la douceur; ils allaient au martyre en pardonnant à leurs bourreaux; et vous, le poignard et le fer à la main, vous n'avez dans le cœur que l'envie, que la haine et la vengeance!...

Non, vous n'êtes pas des chrétiens, mais des *anti-chrétiens!* Vous blasphémez ce que les chrétiens adorent, et ce que vous aimez ils le détestent.

Elle existe, du reste, et elle n'a jamais cessé parmi les disciples de l'Évangile, cette vie parfaite primitive, où les hommes sont *frères*, où tout est en commun, où règnent la pauvreté et la sainteté. Entrez dans nos monastères. Voilà ce que vous cherchez; voilà les *Phalanstères* véritables, dont les utopies communistes ne sont qu'une honteuse et impossible imitation.

Que les socialistes n'usurpent donc plus désormais le nom sacré du Sauveur; qu'ils ne parlent plus de *persécutions*, de *martyre*, de *Calvaire*. Ils sont, il est

vrai, sur le Calvaire; mais ils y sont comme le mauvais larron crucifié pour ses crimes, et non comme le divin Fils de MARIE!

XI

Il y a des savants et des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

RÉP. Que conclure de là, si ce n'est que, pour être chrétien, pour recevoir de Dieu le don de la foi, il ne suffit pas d'avoir de la science profane ni de l'esprit; mais qu'il faut, en outre, avoir un cœur droit, pur, humble, bien disposé; prêt à faire les sacrifices qu'imposera la connaissance de la vérité?

Or, voilà ce qui manque au petit nombre de savants qui sont irréligieux.

1° Ou bien ils sont indifférents et ignorants en matière de religion; absorbés dans leurs études mathématiques, astronomiques, physiques, ils ne pensent ni à Dieu ni à leur âme; et alors il n'est pas étonnant qu'ils n'entendent rien aux choses de la Religion. Par rapport à la Religion, ils sont ignorants, et leur jugement sur elle n'a pas plus de valeur que celui d'un mathématicien sur la musique ou la peinture.

Il y a tel *savant* qui est plus ignorant en Religion qu'un enfant de dix ans assidu au catéchisme.

2° Ou bien, ce qui arrive plus souvent, ces hommes

sont des orgueilleux qui veulent juger Dieu, traiter avec lui d'égal à égal, et mesurer sa parole aux dimensions de leur faible raison. L'orgueil est le plus profond des vices. Aussi sont-ils justement repoussés comme des téméraires, et privés des lumières qui ne sont données qu'aux cœurs simples et humbles. Le bon Dieu n'aime pas les insurrections.

3° Ou bien, ce qui arrive plus souvent encore, et ce qui, habituellement, est joint aux deux autres vices, ces savants ont des passions mauvaises qu'ils ne veulent pas abandonner, et qu'ils savent incompatibles avec la Religion chrétienne.

Si l'on veut, en outre, peser le nombre et la valeur des témoignages, la difficulté disparaît entièrement.

On peut affirmer que depuis dix-huit cents ans, parmi les hommes éminents de chaque siècle, il n'y a pas eu un incrédule sur vingt.

Et, parmi ce faible nombre d'incrédules, on peut affirmer encore que la plupart ne furent point stables dans leur incrédulité et se réfugièrent, avant de mourir, dans les bras de cette Religion qu'ils avaient blasphémée. — Tels furent, entre autres, plusieurs des chefs de l'école voltairienne du dernier siècle, *Montesquieu*, *Buffon*, *la Harpe*, etc.

Voltaire lui-même, malade à Paris, fit appeler le curé de Saint-Sulpice un mois environ avant sa mort. — Le danger passa, et, avec le danger, la crainte de Dieu. Mais une seconde crise survint; les amis de l'impie accoururent..... Son médecin, témoin oculaire,

nous atteste que Voltaire réclama de nouveau les secours de la Religion... mais cette fois ce fut en vain ; on ne laissa point le prêtre pénétrer jusqu'au moribond, lequel expira dans un hideux désespoir !

D'Alembert voulut également se confesser ; et il en fut empêché, comme l'avait été son maître, par les *philosophes* qui entouraient son lit. — « Si nous n'eussions été là, disait l'un d'eux, il eût fait le plongeon comme les autres ! »

Quelle valeur *morale* ont ces hommes ? et que prouve leur irréligion, surtout si vous leur opposez la foi éclairée des plus grands savants, des plus profonds génies, des hommes les plus vénérables qui aient paru sur la terre ?

La foi, notez-le bien, leur imposait, comme à tous les hommes, des contraintes désagréables, des devoirs assujettissants. L'évidence seule de la vérité du Christianisme a pu forcer leur adhésion.

Sans parler de ces admirables docteurs que l'Église appelle *les Pères*, et qui furent presque les seuls philosophes, les seuls savants des quinze premiers siècles, tels que saint Athanase, saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin (l'homme le plus prodigieux peut-être qui ait jamais existé), combien de noms magnifiques la Religion ne compte-t-elle pas sur la liste de ses enfants ?

Roger Bacon, Copernic, Descartes, Pascal, Ma-

lebranche, *d'Aguesseau*, *Lamoignon*, *Matthieu Molé*, *Cujas*, *Domat*, *de Maistre*, *de Bonald*, etc., parmi les grands philosophes, les jurisconsultes et les savants du monde;

Bossuet, *Fénelon*, *Bourdaloue*, *Massillon*, parmi les grands orateurs;

Corneille, *Racine*, *le Dante*, *le Tasse*, *Boileau*, *Châteaubriand*, etc., parmi les littérateurs et les poëtes.

Et nos gloires militaires, ne sont-elles pas pour la plupart des gloires religieuses? *Charlemagne* n'était-il pas chrétien? *Godefroi de Bouillon*, *Tancrède*, *Bayard*, *du Guesclin*, *Jeanne d'Arc*, *Crillon*, *Vauban*, *Villars*, *Catinat*, etc., n'abaissaient-ils pas devant la Religion leurs fronts glorieux ceints des lauriers de mille victoires? *Henri IV*, *Louis XIV*, étaient chrétiens. *Turenne* était chrétien; il avait communié le jour même de sa mort. — *Le grand Condé* était chrétien. — Et au-dessus de tous, SAINT LOUIS, ce véritable héros, cet homme si aimable et si parfait, la gloire de la France en même temps que de l'Église.

Chacun sait les sentiments du grand *Napoléon* touchant le Christianisme. Dans l'enivrement de sa puissance et de son ambition, il s'écarta gravement, je le sais, et des règles et des devoirs pratiques de la Religion, mais il en conservait toujours la croyance et le respect. « Je suis chrétien, catholique romain, di-

« sait-il ; mon fils l'est comme moi ; j'aurais un grand « chagrin si mon petit-fils ne pouvait l'être. » — Le « plus grand service que j'ai rendu à la France, « ajoutait-il encore, c'est d'y avoir rétabli la Religion « catholique. Sans la Religion, où en seraient les « hommes ? Ils s'égorgeraient pour la plus belle « femme ou pour la plus grosse poire ! »

Lorsqu'il se trouva seul avec lui-même, à Sainte-Hélène, il se prit à réfléchir à la foi de son enfance ; et, dans son profond génie, Napoléon jugea la foi catholique véritable et sainte.

Il demanda à la Religion ses consolations suprêmes...

Il fit venir à Sainte-Hélène un prêtre catholique, et il assistait à la messe célébrée dans ses appartements. Il recommandait à son cuisinier de ne pas servir gras les jours maigres. Il étonnait les compagnons de son exil par la force avec laquelle il exposait les doctrines fondamentales du catholicisme.

Étant près de mourir, il congédia les médecins, fit venir l'abbé Vignali, son aumônier, et lui dit : « Je « crois à Dieu ; je suis né dans la Religion catholique : « je veux remplir les devoirs qu'elle impose et rece- « voir les secours qu'elle administre... »

Et l'empereur se confessa, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. — « Je suis heureux d'avoir « rempli mes devoirs, dit-il au général Montholon. « Je vous souhaite, général, d'avoir, à votre mort, le « même bonheur... Je n'ai point pratiqué sur le

« trône, parce que la puissance étourdit les hommes. « Mais j'ai toujours eu la foi; le son des cloches me « fait plaisir, et la vue d'un prêtre m'émeut. — Je « voulais faire un mystère de tout ceci; mais c'est « de la faiblesse... Je veux rendre gloire à Dieu !... »

Puis il ordonna lui-même que l'on dressât un autel dans la chambre voisine, pour l'exposition du Saint-Sacrement et les prières des Quarante-Heures.

Ainsi mourut Napoléon, en chrétien.

Ne craignons pas de nous tromper à la suite de tous ces grands hommes, dont le nombre, la science religieuse et surtout la valeur morale l'emportent mille fois sur les quelques hommes qui méconnurent le Christianisme.

L'orgueil, — la passion de science profane qui les absorbait tout entiers, — d'autres passions encore plus violentes et plus honteuses, — sont des raisons plus que suffisantes pour expliquer leur incroyance; tandis que la vérité de la Religion a pu seule, nous le répétons, incliner le front des autres sous le joug sacré du catholicisme !

XII

Les Curés font un métier, ils ne croient pas à ce qu'ils prêchent !

Rép. Qu'osez-vous dire? — Les Prêtres de Jésus-Christ, des imposteurs! Eh! qu'en savez-vous? Com-

ment pouvez-vous lire au fond de leur cœur, s'ils croient ou s'ils ne croient pas à leur sacerdoce? C'est à l'accusateur à prouver ce qu'il avance; prouvez cette accusation; je vous en défie.

Me jetterez-vous, en guise de preuve, le nom de quelque mauvais Prêtre?

Mais ne voyez-vous pas que l'exception prouve la règle? On ne remarquerait pas un mauvais Prêtre si l'immense majorité n'était pas sainte, pure et vénérable.

Une tache d'encre paraît vivement sur une robe blanche; on la verrait à peine si la robe était noire ou souillée.

Ainsi en est-il du Sacerdoce catholique, à qui l'impiété rend ici un hommage involontaire.

Qu'il y ait de mauvais Prêtres, ce n'est pas chose étrange. Souvenez-vous qu'il y eut un Judas parmi les Apôtres! — De même que les Apôtres, premiers Prêtres, premiers Évêques de l'Église, rejetèrent l'apôtre infidèle et ne furent point responsables de son crime, ainsi l'Église condamne-t-elle avec encore plus d'énergie, plus d'horreur que vous ne le faites vous-mêmes, les Prêtres coupables, déserteurs de leurs sublimes devoirs! Elle tâche de les ramener d'abord par la douceur et par le pardon; le Prêtre, comme les autres hommes, a droit à la miséricorde; mais s'ils ne se corrigent pas, s'ils persévèrent dans leur mauvaise voie, elle les retranche de son sein et les frappe de ses anathèmes.

Les Prêtres, des imposteurs! — Et quel intérêt ont-ils à vous confesser, à vous reprendre de vos vices, à vous prêcher, à catéchiser vos enfants, à nourrir les pauvres, à donner à celui-ci un conseil, à cet autre une consolation, à cet autre du pain?

Retrancherait-on un centime de leur mince traitement et de leur casuel plus mince encore, s'ils se taisaient sur les désordres de leurs paroisses, s'ils admettaient tout le monde aux Sacrements sans se donner la peine d'examiner les consciences, s'ils abrégeaient leurs catéchismes de moitié, etc.? Quel intérêt ont-ils donc à bien remplir leur ministère?

Non, non; le Prêtre n'est point ce que les impies voudraient qu'il fût; et c'est parce qu'ils le savent bien, qu'ils détestent le Prêtre. Ils voient en lui le Représentant du Dieu qui condamne leurs vices, l'Envoyé de Jésus-Christ qu'ils blasphèment et qui les jugera. Ils voient en lui une personnification de cette loi de Dieu qu'ils violent sans cesse; et c'est parce qu'ils ne veulent pas du MAITRE qu'ils ne veulent pas de son Ministre!

XIII

Les Prêtres sont des fainéants : à quoi servent-ils?

RÉP. A sauver les âmes! Certes, voilà un emploi qui en vaut un autre!

L'ouvrier travaille la matière ; le Prêtre, lui, travaille l'*âme*. Autant l'âme est au-dessus de la matière, autant l'œuvre du Prêtre est au-dessus de tous les travaux de la terre.

Le Prêtre continue le grand travail du salut du monde. JÉSUS-CHRIST, son Dieu et son modèle, l'a commencé ; ses Prêtres continuent son œuvre à travers les siècles.

A son exemple, le Prêtre passe en faisant le bien. Il est l'homme de tous; son cœur, son temps, sa santé, ses soins, sa bourse, sa vie, appartiennent à tous, surtout aux petits, aux enfants, aux pauvres, aux abandonnés, à ceux qui pleurent et qui n'ont pas d'ami.

Il n'attend rien en échange de ce dévouement; le plus souvent il ne reçoit que des insultes, des calomnies abominables et des traitements pénibles. Véritable disciple de son divin Maître, il n'y répond qu'en continuant à faire du bien. Quelle vie ! Quelle abnégation surhumaine !

Dans les calamités publiques, dans les guerres civiles, dans les maladies contagieuses, dans les choléras, quand les ministres protestants et les philanthropes se sauvent, on le voit exposer sa santé et sa vie pour soulager et sauver ses frères : tel Monseigneur Affre, sur les barricades de Paris; tels Belzunce et saint Charles Borromée, dans les pestes de Marseille et de Milan; tel, dans le choléra en 1832 et en 1849, tout le clergé de Paris et de tant d'autres villes,

qui s'était fait comme le serviteur public de tout le peuple.

Voilà à quoi servent les Prêtres! Je voudrais bien savoir si ceux qui les attaquent servent à quelque chose de meilleur.

Les ingrats! ils ne se lassent point d'abreuver d'amertumes celui qu'ils appellent auprès de leur chevet dans de mauvais jours, celui qui a béni leur enfance, et qui ne cesse de prier pour eux!

Tous les malheurs de notre pays viennent de ce qu'on ne pratique pas ce qu'enseigne le Prêtre. Et notre pauvre France, déchirée par les discordes civiles, par les bouleversements politiques, peut s'appliquer la parole qu'adressait à l'aumônier d'une des prisons de Paris un pauvre condamné à mort, revenu à Dieu de tout son cœur. Le Prêtre lui avait donné un petit Manuel du Chrétien: « Ah! mon père, lui dit-il un jour en lui montrant ce livre, si j'avais connu ce qui est là-dedans, et si je l'avais pratiqué toute ma vie, je n'aurais point fait ce que j'ai fait, et je ne serais pas où je suis! »

Si la France avait connu, si elle connaissait ce qu'enseigne le Prêtre, si elle avait fait, si elle faisait ce qu'il dit de faire, elle n'aurait pas été bouleversée par trois ou quatre révolutions en cinquante ans, et elle n'en serait pas à se demander aujourd'hui, dans son épuisement: Vais-je périr? Puis-je encore être sauvée?

Oui, elle peut l'être, si elle veut redevenir catho-

lique ! Oui, elle peut l'être, si elle veut écouter les ministres de celui qui SAUVE le monde !

Les Prêtres sont le salut de la France ! Sans la Religion, la société est perdue.

Plus que jamais on doit honneur, vénération, reconnaissance au Prêtre. Tout homme qui le repousse n'a pas l'intelligence de notre siècle ni de notre patrie.

Loin de nous donc tous nos vieux préjugés ! Loin de nous ces grossiers et injurieux sobriquets dont l'aveugle impiété du voltairianisme avait flétri le Sacerdoce catholique !

Respectons nos Prêtres. Si nous voyons en eux des imperfections, des vices même, souvenons-nous qu'il faut faire à l'homme la part de sa faiblesse.

Tâchons alors de ne pas regarder l'*homme* et de ne voir que le *prêtre :* en tant que *prêtre,* il est toujours respectable, et son ministère est toujours saint ; car il est le continuateur de Jésus-Christ, souverain Prêtre, à travers les siècles, et c'est de lui que le Sauveur a dit : « *Qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous méprise me méprise.* »

XIV

Il y a de mauvais Prêtres ; comment peuvent-ils être les ministres de Dieu ?

RÉP. Parce que, en devenant mauvais, ils ne cessent pas d'être Prêtres.

Cessez-vous d'être chrétien, parce que vous faites un péché ? Un juge cesse-t-il d'être juge, de porter des sentences obligatoires, parce qu'il devient prévaricateur ? Un père, d'être père, parce qu'il manque à ses devoirs ? Un capitaine perd-il le droit de commander, parce qu'il commet une faute contre la discipline ?

S'il en est ainsi dans les choses humaines, où les charges publiques peuvent, à la rigueur, être enlevées aux coupables, combien plus stable, plus inaliénable encore ne doit pas être, dans les choses divines, ce caractère sacré du sacerdoce, sur qui repose la sécurité des consciences et toute la vie des fidèles !

Si nos Prêtres cessaient d'être Prêtres par le seul fait d'un péché grave, nous ne saurions jamais si nous recevons réellement de leurs mains les choses saintes ; car Dieu seul connaît et scrute les consciences.

C'est pour nous qu'ils sont Prêtres ; c'est pour nous qu'ils le demeurent, même quand ils oublient leur grandeur !

XV

Les Prêtres devraient se marier. Le célibat est contre la nature.

RÉP. Non pas *contre la nature,* mais *au-dessus de la nature ;* ce qui est tout différent.

Aussi la chasteté du Prêtre n'est-elle point *natu-*

relle, mais *surnaturelle;* elle vient de la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ qui, dans le sacrement de l'Ordre, donne à son Ministre un caractère divin et une vertu *surnaturelle* qui l'élève au-dessus des autres hommes.

Dieu n'a point de compagne; son Prêtre n'en doit point avoir.

« Le Grand Esprit n'a point de femme, disait un chef indien à un capitaine américain qui lui proposait des missionnaires protestants; ses Prêtres doivent faire de même. Puisque les tiens sont mariés, nous n'en voulons pas. Ils nous ressemblent et ne nous serviraient de rien. »

Jésus-Christ, Dieu fait homme, a gardé la parfaite continence. Son envoyé doit suivre la même voie. « *Le disciple est parfait quand il ressemble au Maître.* »

C'est la chasteté qui entoure le Prêtre de sa divine auréole. C'est elle qui l'investit d'une puissance morale telle, qu'il a désormais le droit d'attaquer les vices de ses frères, de leur conseiller non-seulement le bien, mais la perfection, de consoler le repentir, de pénétrer des secrets tellement intimes que la fille n'ose les dire à sa mère, l'épouse à son époux, le frère à son frère.

Mariez le Prêtre; le thaumaturge disparaît, l'*homme* seul demeure!

Les apologistes du mariage des Prêtres le savent

bien. Ils ne veulent qu'une chose: *humaniser* le Prêtre, c'est-à-dire le *déprêtriser.*

Ils sentent que ces hommes à la parole si austère deviendraient les plus accommodants du monde, si on pouvait leur donner femme et enfants. Occupés de leur ménage, ils n'auraient plus guère le temps de s'occuper des affaires du Bon Dieu ni des consciences de leurs paroissiens.

Et puis, on ferait les affaires du Ciel en famille. Pour obtenir l'indulgence du curé, on flatterait *Madame*, on soupirerait auprès de *Mademoiselle aînée*, on admirerait, *devant le papa*, l'esprit, la bonne mine de la sainte progéniture, fût-elle plus sotte qu'un panier, plus laide qu'une chenille. Le *mari-papa-confesseur* n'y tiendrait pas et donnerait tout ce que l'on voudrait.

Malheur au Prêtre et malheur à nous, si une femme le touche! Car « *une vertu sort aussitôt de lui;* » la vertu vivifiante qui ressuscite les âmes; la vertu puissante qui les soutient et les pousse dans la voie de Dieu; surtout la vertu des vertus du Prêtre, celle qui le rend l'arbitre du cœur de Dieu et du cœur des hommes.... la Charité!

Oui, la Charité, la Charité apostolique qui embrasse dans ses étreintes tous les hommes, les pauvres comme les riches, les méchants comme les bons, les inconnus comme les proches, c'est la virginité qui l'allume et qui l'entretient. Ce corps sacerdotal que la charité immole chaque jour au soulagement, au salut du pro-

chain, la continence a dû auparavant le consacrer sans réserve au service de Dieu !...

Il sera humain, compatissant, jamais il ne sera martyr celui qui a dans le cœur l'amour d'une femme.

Il pourra s'attendrir sur le pauvre et l'orphelin, mais il ne se donnera point *tout à eux*, celui qui doit les affections premières de son cœur et les premières économies de sa bourse à l'entretien, à l'éducation, à l'avenir de ses propres enfants.

Le morceau de pain qu'il s'ôterait peut-être de la bouche pour sustenter l'affamé qui pleure à sa porte, il n'osera l'arracher aux mains de son fils.

Cette vie que, dans un fléau public, dans une contagion, il voudrait sacrifier au salut de ses frères, il la doit, il la conservera à sa famille !... Que deviennent les plus généreuses résolutions devant les larmes d'une épouse chérie et les caresses d'un enfant ?

Le mariage est le meurtre solennel du Prêtre. Si nous voulons que nos Prêtres nous sauvent (et eux seuls peuvent nous sauver), laissons-les seuls avec Jésus-Christ ! Ont-ils donc, d'ailleurs, si fort envie de se marier ? Pas le moins du monde, je vous le jure. — Depuis quand marie-t-on les gens malgré eux ?

XVI

Je ne crois que ce que je comprends. Un homme raisonnable peut-il croire les mystères de la Religion ?

RÉP. Alors ne croyez donc *rien*, rien au monde, pas même que vous vivez, que vous voyez, que vous parlez, que vous entendez, etc., etc. ; car je vous défie de *comprendre* aucun de ces phénomènes.

Qu'est-ce, en effet, que la *vie?* qu'est-ce que la *parole ?* qu'est-ce que le *son?* qu'est-ce que le *bruit*, la *couleur*, l'*odeur*, etc. ?

Qu'est-ce que le *vent?* où commence-t-il? où et pourquoi et comment cesse-t-il? Qu'est-ce que le *froid*, le *chaud?*

Qu'est-ce que *dormir?* Comment se fait-il que, pendant le sommeil, mes oreilles, demeurant ouvertes absolument comme lorsque je veille, je n'entende plus rien? Pourquoi, comment me réveillé-je? et que se passe-t-il alors?

Qu'est-ce que la *fatigue*, la *douleur*, le *plaisir*, etc., etc. ?

Qu'est-ce que la *matière*, ce je ne sais quoi qui prend toutes les formes, toutes les couleurs, etc. ?

Qui *comprend* ce que c'est ?

Comment peut-il se faire qu'avec mes yeux, qui sont

deux petites boules toutes noires en dedans, je voie tout ce qui m'entoure, et jusqu'à des millions de lieues (les étoiles, par exemple)?

Comment se fait-il que mon âme se séparerait de mon corps si, régulièrement, je ne faisais entrer dans ce corps, par la nourriture, des morceaux de bêtes mortes, de plantes, de légumes, etc. ?

Tout est *mystère* (1) en moi, jusqu'aux choses les plus animales, les plus vulgaires.

Quel est le savant qui a *compris* le comment et le pourquoi des phénomènes de la nature ? Quel est celui qui en a compris un seul? Quels *mystères !!...*

Et je veux comprendre CELUI qui a fait tous ces êtres que je ne puis comprendre ! Je ne comprends pas la créature, et je veux comprendre le Créateur ! Je ne comprends pas le fini, et je veux comprendre l'infini ! Je ne comprends pas un gland, une mouche, un caillou, et je veux comprendre DIEU et tous ses enseignements ! !...

Mais c'est *absurde !* Il n'y a rien autre chose à répondre.

Les mystères de la Religion sont comme le soleil. Impénétrables en eux-mêmes, ils éclairent et vivifient

(1) Un *mystère* est une vérité, dont nous pouvons connaître avec certitude l'existence, mais que nous ne pouvons comprendre en elle-même que d'une manière imparfaite.

Tout est mystère, pour qui sait réfléchir, dans la nature comme dans la Religion. C'est le cachet des œuvres de Dieu.

ceux qui marchent avec simplicité à leur lumière ; ils n'aveuglent que l'œil audacieux qui veut sonder leur splendeur.

Les mystères sont *au-dessus de la raison*, et non pas *contraires à la raison*. Ce qui est bien différent. — La raison ne voit pas, par ses seules forces, la vérité qu'ils expriment ; mais elle ne voit pas non plus l'impossibilité de cette vérité.

Non, la foi n'est pas contraire à la raison. Bien loin de là, elle est sa sœur et son aide. C'est une lumière plus brillante qui vient s'ajouter à une première lumière.

La foi est à la raison ce qu'est le télescope à l'œil nu. L'œil, avec le télescope, voit ce qu'il ne peut apercevoir seul. Il pénètre dans des régions qui lui sont inaccessibles sans ce secours. Direz-vous que le télescope est contraire à la vue ?

Telle est la foi. Elle ne fait que régler et étendre la raison. Elle la laisse s'appliquer à tout ce qui est de son ressort ; et là où viennent expirer ses forces naturelles, elle la prend, la relève et la fait pénétrer dans des vérités nouvelles, surnaturelles, divines, jusque dans les secrets de Dieu.

Je *crois* donc les mystères de la Religion comme je *crois* les mystères de la nature, parce que je sais qu'ils existent.

Je sais que les mystères de la nature existent, parce que des témoins irrécusables me l'attestent : *mes sens* et *le sens commun*.

Je sais que les mystères de la Religion existent, parce que des témoins plus irrécusables encore me l'attestent : *Jésus-Christ et son Église* (1). Ma raison me sert à examiner, à peser la valeur de leur témoignage. Mais, une fois qu'avec le flambeau de la philosophie, de la critique et du bon sens, j'ai examiné les faits qui me prouvent la vérité, la divinité, l'infaillibilité de ces témoignages, ma raison a terminé son œuvre ; la foi lui doit succéder, la raison m'a conduit à la vérité. Elle parle ; je n'ai plus qu'à écouter, qu'à ouvrir mon âme, qu'à croire, qu'à adorer.

Ma foi aux mystères chrétiens est donc souverainement raisonnable. Elle prouve un esprit solide et logique. Ma raison m'a dit : « Ces témoins ne peuvent te tromper ni se tromper. Ils t'apportent du Ciel LA VÉRITÉ ! » — Je manquerais à ma raison si je ne croyais pas à leur parole.

C'est une pitoyable faiblesse d'esprit que de ne vouloir croire que ce que l'on comprend.

XVII

Je voudrais bien avoir la foi, mais je ne peux pas.

RÉP. Illusion pure, qui ne vous excusera pas au tribunal du redoutable Juge qui nous a déclaré que

(1) Voyez aux n. 17, 18 et 19, la question de la divinité de Jésus-Christ et de son Eglise.

« CELUI QUI CROIT EN LUI A LA VIE ÉTERNELLE, ET QUE CELUI QUI NE CROIT PAS EN LUI EST DÉJA CONDAMNÉ. »

« *Vous ne pouvez pas croire ?* » Et quels moyens avez-vous pris pour arriver à la foi? Qui veut la fin, veut les moyens; qui néglige les moyens, montre évidemment qu'il ne se soucie guère de la fin.

Or, c'est là votre cas, si vous n'avez pas la foi. — Ou bien, vous n'avez pas pris les moyens de l'obtenir, ou bien vous les avez mal pris; ce qui revient à peu près au même.

1° *Avez-vous prié?* C'est la première condition de tous les dons de Dieu, par conséquent de la foi, qui est le don le plus précieux et le plus fondamental. Avez-vous demandé à Dieu cette grâce de la foi? — Comment l'avez-vous demandée? — N'a-ce pas été en l'air, sans trop vous en soucier, une fois en passant et sans persévérance? — Aviez-vous en priant, avez-vous actuellement un profond, un sincère, un vif désir de croire et d'être chrétien? Il y en a qui demandent les vertus avec grand'peur de les obtenir.

2° Avez-vous étudié la Religion avec un amour sincère de la vérité? N'ai-je pas vu des incrédules *étudier* la Religion dans Voltaire, Rousseau, etc.? Mieux vaudrait étudier la France en Angleterre. — *Avez-vous été trouver un prêtre instruit*, ou, au moins, un chrétien éclairé sur sa croyance, pour exposer et résoudre vos difficultés? L'orgueil est là, qui arrête souvent.

3° Êtes-vous décidé, si Dieu vous donnait la foi, à vivre selon ses saintes et austères maximes, à combattre vos passions, à travailler à votre sanctification, à faire à Dieu les sacrifices qu'il vous demanderait ?

Voilà, chez la plupart des incrédules, la vraie raison de leur état. Au fond, c'est le cœur, c'est la passion bien plus que la raison, qui repousse la foi, comme trop pénible et trop gênante. « La lumière est venue dans le monde, dit JÉSUS-CHRIST, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, *parce que leurs œuvres étaient mauvaises.* » Le cœur emporte la tête. Alors les raisonnements ne font plus rien ; on ne veut pas de la vérité. *Il n'est pire sourd que qui ne veut entendre.*

Cet aveuglement est volontaire et coupable dans sa cause ; voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ déclare que tout incrédule est jugé d'avance : il a résisté à la vérité.

Soyez de bonne foi dans votre recherche de la vérité religieuse ; demandez à Dieu la lumière avec sincérité et persévérance ; *exposez vos doutes à un prêtre charitable et éclairé ;* soyez disposé à vivre selon la foi dès que sa lumière divine éclairera votre âme : et je vous affirme, au nom de Jésus-Christ, que vous ne tarderez pas à croire et à être un bon catholique.

XVIII

Toutes les religions sont bonnes.

RÉP. Toutes les religions sont bonnes en ce sens qu'il vaut mieux en avoir une, n'importe laquelle, que de n'en pas avoir du tout ; mais non point en ce sens qu'il est indifférent de professer celle-ci ou celle-là.

Vous pensez peut-être que, pourvu qu'on soit à peu près honnête homme, il importe peu que l'on soit Païen, Juif, Turc, Chrétien, Catholique, Protestant ; que toutes les religions sont des inventions humaines, dont le bon Dieu doit fort peu s'inquiéter ?

Mais, dites-moi, où avez vous pris cela ? Et qui vous a révélé que tous les cultes que l'on voit sur la terre soient également agréables au Seigneur ?

Parce qu'il y a de fausses religions, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable ? Et parce qu'on est entouré de trompeurs, n'est-il plus possible de discerner un ami sincère ?

Vous avez découvert que Dieu accueille avec le même amour et le Chrétien qui adore Jésus-Christ, et le Juif qui ne voit en lui qu'un vil imposteur ? Qu'il est bon et permis d'adorer, à la place du Dieu suprême, dans les contrées païennes, Jupiter, Mars, Priape, Vénus ? de rendre, en Égypte, les honneurs divins aux crocodiles sacrés et au bœuf Apis ? Chez

les Phéniciens, de sacrifier ses enfants au Dieu Moloch? En Gaule ou au Mexique, d'immoler des milliers de victimes humaines aux affreuses idoles qu'on y vénère? Ailleurs, de se prosterner devant un tronc d'arbre, devant des pierres, des plantes, des débris d'animaux, restes impurs de la mort? De répéter, du fond du cœur, à Constantinople, « Dieu est Dieu, et Mahomet est son Prophète ! » A Rome, à Paris, d'abhorrer tous ces faux dieux, de mépriser ce même Mahomet comme un imposteur?

Mais il est impossible que vous le croyiez sérieusement ! — Voilà ce que vous dites cependant : « Toutes les religions sont bonnes. »

Pourquoi ne pas avoir plutôt le mérite de la franchise, et ne pas avouer que vous ne voulez pas vous donner la peine de chercher la vérité, qu'elle vous importe peu et que vous la tenez pour oiseuse?

La recherche de la vérité religieuse, inutile !... Insensé ! Et si, contrairement à votre affirmation que rien n'appuie, Dieu a imposé à l'homme un ordre d'hommages déterminé? Si, entre toutes les religions, *une, une seule* est LA RELIGION, la vérité religieuse, absolue, comme toute vérité, rejetant tout mélange, excluant tout ce qui n'est pas Elle ?... à quel sort vous exposez-vous? Croyez-vous que votre indifférence vous excusera devant le tribunal du souverain Juge ? Et pouvez-vous sans folie braver une si terrible perspective ?

Mais voyez donc la misère de l'homme sans une Religion divine! Voyez-le avec les pâles lueurs de sa raison, abandonné au doute, souvent même à l'ignorance la plus inévitable, la plus périlleuse, sur les questions fondamentales de ses destinées, de ses devoirs, de son bonheur! « D'où viens-je? Qui suis-je? Où vais-je? Quelle est ma fin dernière? Comment dois-je y tendre? Qu'y a-t-il par delà cette vie? Qu'est-ce que Dieu? Que veut-il de moi? etc., etc. »

Laissée à ses seules forces, que répond la raison à ces immenses problèmes? Elle balbutie, elle reste muette; elle donne des probabilités, des *peut-être*, insuffisants mille fois pour nous faire surmonter la violence des passions, pour nous maintenir dans le rude sentier du devoir!...

Et vous voudriez que le Dieu de toute sagesse, de toute bonté, de toute lumière, ait abandonné de la sorte sa créature raisonnable, l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains?

Non, non. Il a fait luire à ses yeux une céleste lumière, qui, répondant aux besoins impérieux de son être, lui révèle, avec une divine évidence, et la nature, et la justice, et la bonté, et les desseins de ce Dieu, son premier principe et sa fin dernière; une lumière qui lui montre la voie du bien et la voie du mal, ouvertes toutes deux devant lui, aboutissant l'une à d'éternelles joies, l'autre à une éternelle punition; une lumière qui, au milieu des fausses lueurs dont la corruption humaine l'a environnée, se distingue par la

seule splendeur de sa vérité; une lumière qui illumine, qui vivifie, qui perfectionne tout ce qu'elle pénètre...

Et cette lumière, c'est *la Révélation chrétienne*, *le Christianisme*, la seule Religion qui ait des preuves, la seule qui éclaire la raison, qui sanctifie le cœur, qui, ramenant toute notre perfection morale à la connaissance et à l'amour du bon Dieu, soit digne et de Dieu et de nous-mêmes.

Quelle langue humaine pourrait dire tous les titres du Christianisme à notre croyance ?

Voyez-le, dès l'abord, remonter au berceau du monde par les Prophéties qui l'annoncent, par la foi, l'espérance et l'amour des saints Patriarches, et par les cérémonies du culte mosaïque et primitif qui le figurent !

Il a toujours été, en effet, une seule et même religion, bien qu'il se soit développé en trois phases successives :

1° Dans la religion patriarcale, qui dura depuis Adam jusqu'à Moïse ;

2° Dans la religion juive, que Moïse promulgua de la part de Dieu, et qui dura jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ ;

3° Dans la Religion chrétienne ou catholique, enseignée par Jésus-Christ lui-même, prêchée par ses Apôtres.

Il se développait, dès l'origine, avec lenteur et ma-

jesté, comme toutes les œuvres de Dieu ; — comme l'homme, qui passe par l'enfance, puis par l'adolescence, avant d'arriver à la perfection de l'âge ; — comme le jour qui passe par le crépuscule et l'aurore avant de luire en son plein midi ; — comme la fleur, qui est un bourgeon d'abord, puis un bouton fermé, avant de laisser entrevoir les richesses de son sein.

Et ainsi le Christianisme, *et lui seul*, embrasse l'humanité tout entière ; il domine tout, le temps, les siècles. Il part de l'Éternité pour rentrer dans l'Éternité ; il sort de Dieu pour se reposer éternellement en Dieu !...

Tout en lui est digne de son auteur. Tout y est VÉRITÉ et SAINTETÉ. Et ceux qui l'étudient y découvrent une merveilleuse harmonie, une beauté, une grandeur, une évidence de vérité toujours croissantes, à mesure qu'ils en scrutent les dogmes.

Il touche et purifie le cœur, en même temps qu'il éclaire l'esprit. Il remplit l'homme tout entier.

Le caractère sublime, surhumain, incomparable de JÉSUS-CHRIST, son fondateur ;

La perfection divine de sa vie ;

La sainteté de sa loi ;

La sublimité pratique de la doctrine qu'il a enseignée ;

Son langage, qui est une folie s'il n'est divin ;

Le nombre et l'évidence de ses miracles, reconnus même par ses ennemis les plus acharnés ;

La puissance de sa Croix ;

Les circonstances de son ineffable Passion, toutes prédites à l'avance ;

Sa Résurrection glorieuse, annoncée par lui-même *à quatorze reprises* à ses disciples, et l'incrédulité même de ses Apôtres, que l'évidence même obligea de croire à la vérité de la résurrection de leur Maître ;

Son ascension au Ciel en présence de plus de cinq cents témoins ;

Le développement surnaturel de son Église, malgré toutes les impossibilités naturelles, physiques et morales ;

Les éclatants miracles qui ont accompagné par toute la terre la prédication de ses Apôtres, pêcheurs ignorants et timides, changés tout à coup en docteurs et en conquérants du monde ;

La force surhumaine de ses neuf millions de martyrs;

Le génie des Pères de l'Église écrasant toutes les erreurs par la seule exposition de la foi chrétienne ;

La sainte vie des vrais chrétiens opposée à la corruption et à la faiblesse naturelle des hommes ;

La métamorphose sociale que le Christianisme a opérée, et opère encore de nos jours, dans tous les pays où il pénètre ;

Enfin, sa durée, l'immutabilité de son dogme, de sa constitution, de sa hiérarchie catholique ; son indissoluble unité au milieu des empires qui tombent, des sociétés qui se modifient ; tout nous montre que le doigt de Dieu est là, et qu'il n'est en la puissance de l'homme

ni de concevoir, ni de faire, ni de conserver une pareille œuvre.

Il y a donc, vous le voyez, *une vraie Religion,* UNE SEULE, la Religion chrétienne.

Elle seule est LA RELIGION, c'est-à-dire le lien sacré qui nous rattache à Dieu, notre Créateur et notre Père.

Elle seule nous transmet la vraie doctrine religieuse, ce que Dieu nous apprend sur lui-même, sur sa nature, sur ses œuvres, sur nous, sur notre éternelle destinée, sur nos devoirs moraux.

Toutes les autres prétendues religions qui enseignent ce que le Christianisme rejette, qui rejettent ce qu'il enseigne, paganisme, judaïsme (1), mahométisme, quelles qu'elles soient, sont donc fausses, et, dès lors, mauvaises.

Ce sont des *inventions humaines,* tandis que la Re-

(1) Pour la *religion juive,* il y a une difficulté spéciale; car, ayant été, dans les desseins de Dieu, la préparation à l'avènement du Messie, et comme la seconde phase de la vraie religion, elle *a été, mais; depuis Jésus-Christ, elle n'est plus* la vraie religion. Le judaïsme était comme l'échafaudage du maçon, nécessaire pour construire l'édifice. Une fois la maison achevée, l'échafaudage doit être enlevé; il n'est plus qu'un obstacle inutile et fâcheux.

Le juif entêté a laissé la maison pour garder l'échafaudage; il a sacrifié la réalité à la figure. Depuis l'avénement du Messie, sans temple, sans autels, sans sacrifices, le peuple juif, dispersé dans le monde, où il ne peut être détruit, porte avec lui son cadavre de religion; il subsiste à travers les siècles, selon la prédiction de Jésus-Christ, pour servir de témoin perpétuel au Christianisme, comme l'ombre d'un corps en prouve l'existence.

ligion est une institution divine. Ce sont des imitations sacriléges de la vraie Religion, comme la fausse monnaie est une imitation criminelle de la véritable.

Ne serait-ce pas folie que de dire : « Toutes les pièces de monnaie *sont bonnes*, » sans distinguer les vraies des fausses ?

Il serait encore plus insensé de répéter désormais cette parole à laquelle nous venons de répondre ; « Toutes les religions sont bonnes. »

C'est ou une impiété énorme ou une énorme sottise ; une impiété, si on la dit par indifférence ; une sottise, si on la dit par ignorance ou par étourderie.

XIX

Jésus-Christ est-il autre chose qu'un grand philosophe, qu'un grand bienfaiteur de l'humanité, qu'un grand prophète ? est-il vraiment Dieu ?

RÉP. Entendez-le vous répondre lui-même :

« OUI, VOUS L'AVEZ DIT ; JE LE SUIS. — *Quoi ! depuis tant de temps que je suis avec vous, vous ne me connaissez point encore ?* CELUI QUI ME VOIT, VOIT MON PÈRE ; MOI ET MON PÈRE, NOUS SOMMES UN SEUL ÊTRE ! ! ! (1) »

Il faudrait un livre entier pour traiter convenable-

(1) Saint Matth., ch. 26, v. 63, 64. — Saint Marc, ch. 14, v. 61, 62. — Saint Luc, ch. 22, v. 70. — Saint Jean, ch. 14, v. 10.

ment cette question. Nous venons d'y toucher déjà en prouvant la divinité de la Religion chrétienne. Cependant il nous faut insister davantage, et développer un point sur lequel repose toute notre foi.

JÉSUS-CHRIST est le héros de l'Évangile (1).

1° Et voyez tout d'abord les proportions gigantesques de cette figure comparée à tous les autres hommes, même aux plus grands! Tous meurent *tout à fait ;* ils font du bruit pendant leur passage, ils remuent le monde... et après eux, qu'en reste-t-il? Leur nom, loué ou bafoué d'abord, puis devenu indifférent, va s'ensevelir dans les livres. Ils ne *vivent* plus sur la terre.

Jésus-Christ SEUL vit encore, vit toujours, vit partout. Il est présent au monde. Aujourd'hui, comme il y a 1800 ans; à Paris, à Londres, à Rome, à Pétersbourg, en Asie, en Amérique, partout, on l'aime et on le hait; partout on le défend et on l'attaque, partout on l'accueille et on le repousse, comme aux jours de sa vie mortelle. Il est au fond de tous les grands mouvements qui ébranlent le monde; il est la question ca-

(1) L'*Évangile* est l'histoire de Jésus-Christ, écrite par des témoins oculaires devant des témoins oculaires aussi, les Juifs et les premiers Chrétiens; racontée par les plus saints des hommes, les Apôtres, qui se sont fait tuer pour attester la vérité de leur parole...

La seule lecture de l'Evangile est la meilleure preuve de sa vérité. L'incrédule Rousseau l'avouait lui-même : « *Ce n'est point ainsi qu'on invente*, disait-il, *et l'inventeur d'un pareil livre en serait plus étonnant que le héros.* »

pitale, le centre auquel aboutissent toutes les questions qui touchent au cœur l'humanité.

Il vit, il parle, il commande, il enseigne, il défend, il développe sa vie puissante dans le Christianisme, dont il est le principe, l'âme et le résumé. Le sort de l'un est le sort de l'autre; car le Christianisme, c'est la continuation de la vie de Jésus-Christ dans l'univers, à travers tous les siècles...

Donc JÉSUS-CHRIST est un fait universel, continu, actuel, agissant depuis dix-neuf siècles, écrit sur les générations humaines, sur tous les pays, sur tous les peuples, en caractères vivants. C'est une vie exceptionnelle qui pénètre le monde. Tout passe, tout meurt autour de lui; LUI SEUL, LUI SEUL vit et subsiste !...

Donc il y a en lui plus qu'un homme, et le grand Napoléon avait raison de dire: « Je me connais en hommes, et je vous dis, moi, que CELUI-LA était plus qu'un homme. »

2° Et, chose étrange, propre à Jésus-Christ seul, cette vie qui remplit l'univers depuis son apparition sur la terre, a rempli avec la même puissance les siècles précédents, jusqu'au berceau du monde. Ce même JÉSUS, pour lequel ont vécu, vivent et vivront les générations chrétiennes, c'est *pour* LUI qu'ont vécu les générations des antiques fidèles, des disciples de Moïse, des Prophètes, des Patriarches! C'est *en* LUI qu'elles ont cru ; c'est *en* LUI qu'elles ont espéré; *c'est* LUI qu'elles ont attendu; *c'est* LUI qu'elles ont aimé! Le soleil, en son plein midi, inonde de ses rayons tout

l'espace, et celui qu'il a parcouru déjà, et celui qu'il doit parcourir encore ; ainsi Jésus-Christ, centre de l'humanité, éclaire, vivifie tout, le passé, le présent, l'avenir...

3° Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul, est le type de la perfection, le modèle sur lequel se calque le monde moral civilisé, le moule où l'humanité vient, en quelque sorte, se couler pour réformer ses vices. — La vertu, qu'est-ce autre chose que l'imitation de JÉSUS-CHRIST ?

Rien de commun entre lui et aucun type de perfection connu, soit juif, soit grec, soit romain. Il est LUI, il est SEUL, il est UNIQUE ; il est au-dessus de tout.

Dans la perfection humaine, il y a toujours concurrence de vertu ; on se surpasse l'un l'autre ; on a des *pendants.* Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul, fait exception. Il y a solution de continuité entre sa perfection et celle des autres hommes.

Quel nom mettre à côté du sien ? Qui oserait-on lui comparer ? Les Saints, qui sont les héros de la vertu sur la terre, ne sont que ses pâles copies.

Personne ne pense, personne n'a jamais pensé à *l'égaler ;* car on sent qu'il ne s'agit plus ici d'un rival possible. Tout s'efface à sa lumière, comme toutes les lumières factices de la terre en la présence de celle du soleil. Aussi bien l'a-t-il dit lui-même : « *Je suis la* LUMIÈRE *du monde.* »

Et cette perfection surhumaine est un phénomène sans antécédents ; elle n'est précédée par rien, prépa-

rée par rien. Elle arrive, comme sa doctrine, *toute faite.* Elle ne participe à aucune école philosophique ou théologique; elle est sans aucune cause qui la produise ou l'explique, sinon la présence de la PERFECTION même, qui est Dieu. Elle éclaire tout, et n'est éclairée par rien, elle est le foyer même de la lumière.

Autre observation non moins frappante, et propre à Jésus seul : chez lui, cette perfection vraiment divine, qui semble si fort élevée au-dessus de l'humanité, si inaccessible à notre faiblesse, est cependant la plus pratique, la plus imitable, la plus féconde, la seule féconde en imitateurs et en disciples. Elle se propose à tous les hommes, à l'enfant comme au vieillard, à l'ignorant comme au savant, au pauvre comme au riche, à celui qui commence comme à celui qui achève. Elle semble faite pour chacun en particulier. Elle s'adapte à tout et réforme tout; elle est la perfection pour tous!

Qui ne voit là le cachet de la divinité ? l'homme peut-il rien de tout cela ?

Enfin, dernier caractère de la perfection de Jésus-Christ, *surhumain* comme tous les autres, et, comme tous les autres, *propre à lui seul :* sa perfection N'A AUCUN EXCÈS.

Toujours l'homme a l'excès de ses qualités. Se sentant faible, il préfère, de crainte de faillir, excéder en bien.

Saint Vincent de Paul était humble, mais il semble

excéder dans la basse estime de lui-même; saint Charles était austère, mais son austérité nous semble effrayante; saint François pauvre, semble excéder dans son dénûment, etc.; la faiblesse humaine perce jusque dans l'héroïsme de leur vertu. — En Jésus-Christ, le bien est parfaitement vrai; rien n'est outré; la perfection de la nature divine se manifeste et se fond avec les émotions vraies et bonnes de la nature humaine. Tout l'homme paraît en lui. Le Dieu et l'homme sont entiers.

Et à cause de cela, ce modèle si parfait n'est pas désespérant; il est, au contraire, suave, doux et aimable. C'est la vérité d'une vertu parfaite et possible, proposée *à des hommes* par un *Dieu-homme*, aussi vraiment homme qu'il est vraiment Dieu.

Quelle merveille unique! quel prodige que JÉSUS-CHRIST!... Qui ne s'écriera: « Le doigt de Dieu est ici? »

4° Et sa doctrine! et cette parole, qui, depuis dix-huit siècles qu'elle est méditée, discutée, attaquée, disséquée par toutes les sciences, par toutes les haines, par les plus immenses génies, appliquée aux sociétés, aux peuples, aux individus, n'a jamais pu être convaincue d'erreur! — Toujours elle demeure, « la lumière du monde; » et chaque tentative vérifie ce que le Maître a prédit: « *Le ciel et la terre passeront;* MAIS MA PAROLE NE PASSERA POINT. »

Là où elle retentit, pénètrent la civilisation, la vie

intellectuelle et morale, le progrès, les lumières...; là où elle ne règne point, et à proportion qu'elle règne moins, la dégradation, l'inertie, la barbarie, la mort.

C'est ELLE, c'est la parole de Jésus-Christ qui a fondé notre société moderne; c'est elle qui est devenue le guide, le flambeau conducteur de la raison humaine et de la philosophie; et, bon gré, malgré, c'est avec ce que Jésus-Christ leur a donné que les chrétiens incrédules raisonnent contre lui.

« *Jamais homme*, disaient les Juifs, *n'a parlé comme cet homme!* »

Ouvrez, en effet, l'Évangile... Quelle puissance inouïe! quelle autorité! quel calme! quelle naïveté céleste!... Jésus enseigne ce qu'il voit, ce qu'il sait. Il ne discute pas; il ne cherche point à prouver, à convaincre; sa parole lui suffit; il est sûr, il affirme. Dieu seul fait homme et parlant aux hommes est capable d'un tel langage.

Bien plus, la parole de Jésus-Christ se prouve elle-même; car il affirme sans cesse sa divinité.

Il se dit *Dieu, le Fils de Dieu* (1), *le Christ, la Vérité, la Vie, le Sauveur, le Messie.*

« Si tu es le Christ, lui disaient les Juifs, dis-le-nous.

(1) Par *Fils de Dieu*, ni Jésus-Christ, ni les Juifs à qui il parlait, n'entendaient dire *un homme juste, enfant de Dieu, ami de Dieu.* Lui et eux entendaient par là *le Verbe divin*, la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils Eternel et Unique de Dieu, Dieu comme

— *Je vous parle,* leur répond-il, *et vous ne me croyez pas. Les miracles que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi.* MOI ET MON PÈRE, NOUS SOMMES UN SEUL ÊTRE. » Ils veulent le lapider, au lieu de croire à cette parole. « Pourquoi, leur dit Jésus, voulez-vous me lapider ? »

« C'est à cause de ton basphème, et parce que, *étant un homme*, TU TE FAIS DIEU. »

La Samaritaine lui parle du Christ Rédempteur qui doit sauver les hommes et leur enseigner toute vérité : « C'EST MOI QUI LE SUIS, lui dit-il, *moi qui parle avec toi.* »

Une autre fois, il enseigne la foule assemblée autour de lui : « *En vérité, en vérité,* je vous le dis, de même que le Père ressuscite les morts, *de même le Fils rend la vie à qui il veut...*, AFIN QUE TOUS RENDENT AU FILS UN HONNEUR ÉGAL A CELUI QUI EST DU AU PÈRE.

QUI N'HONORE POINT LE FILS, N'HONORE POINT LE PÈRE. »

Il instruit un savant juif venu pour le consulter : « *Personne,* lui dit-il, *ne monte au ciel si ce n'est* CELUI QUI EST DESCENDU DU CIEL, LE FILS DE L'HOMME QUI EST DANS LE CIEL.

le Père et le Saint-Esprit. Aussi, quand Jésus déclare à Caïphe « qu'il est le *Fils de Dieu,* » le grand prêtre et les pharisiens crient-ils au *blasphème,* et le condamnent-ils à mort comme blasphémateur, comme *s'étant fait Dieu.*

« *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné* SON FILS UNIQUE, *afin que quiconque croit en lui, ne meure point, mais possède la vie éternelle... Dieu a envoyé* SON FILS *dans le monde, pour que le monde soit sauvé par lui.*

« *Celui qui croit en lui ne sera point condamné ;* MAIS CELUI QUI NE CROIT PAS EST JUGÉ D'AVANCE, PARCE QU'IL NE CROIT PAS AU FILS UNIQUE DE DIEU. »

Il vient de guérir l'aveugle-né ; celui-ci, chassé de la synagogue par les pharisiens parce qu'il disait que son bienfaiteur était au moins un prophète, le retrouve et se jette à ses pieds. « CROIS-TU AU FILS DE DIEU ? » lui demande Jésus. — « Et qui est-ce, Seigneur, afin que je croie en lui ? — TU LE VOIS ; ET CELUI QUI TE PARLE, C'EST LUI-MÊME. » Et ce pauvre homme : « Je crois, Seigneur ! » Et se prosternant, il l'adore.

Est-ce assez ! Voulez-vous l'entendre encore ?

« Abraham votre père, dit-il aux Juifs, s'est réjoui en m'entrevoyant d'avance. — Comment ! lui repart-on, vous n'avez pas seulement cinquante ans, et vous avez vu Abraham (1) ! »

« — AVANT QU'ABRAHAM NE FUT, JE SUIS. »

A la sœur de Lazare, qui vient lui demander de ressusciter son frère : « JE SUIS, dit-il, LA RÉSURRECTION ET LA VIE. *Celui qui croit en moi vivra, même après*

(1) Abraham vivait vingt siècles avant Jésus-Christ.

la mort. Et quiconque vit en moi et croit en moi ne mourra point éternellement. Le crois-tu? — Oui, Seigneur, répond la fidèle Marthe; JE CROIS QUE VOUS ÊTES LE CHRIST, LE FILS DU DIEU VIVANT, QUI ÊTES VENU EN CE MONDE. »

Et quelques instants après, arrivé devant le cadavre déjà fétide de Lazare, il ajoute ces divines paroles:

« Mon Père, je vous bénis de ce que vous m'entendez. Pour moi, je sais bien que vous m'écoutez toujours. Mais c'est à cause de ce peuple qui m'entoure que je parle ainsi, *afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez enyvoé.* »

Et s'écriant à haute voix: « Lazare, viens dehors! » Et le mort se leva, ayant encore la face, les mains et les pieds liés des bandelettes funéraires...

Il faudrait citer tout l'Évangile. Lisez surtout son ineffable discours avant la Cène (en saint Jean, ch. XIII et suiv.): « JE SUIS, dit-il, LA VOIE, LA VÉRITÉ ET LA VIE. *Personne n'arrive au Père que par moi. Si vous me connaissez, vous connaissez mon Père;* CELUI QUI ME VOIT, VOIT MON PÈRE.

« *Tout ce que vous me demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Aimez-moi. Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements; et mon Père l'aimera, et* NOUS *viendrons à lui, et* NOUS *demeurerons en lui.* »

Jusque sur sa croix, Jésus-Christ s'affirme Dieu et parle en Dieu. Le bon larron, crucifié à ses côtés,

s'écrie, éclairé par la foi : « Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume. — Aujourd'hui, lui répond Jésus, tu seras avec moi dans le paradis. »

Enfin, — car il faut se borner, — l'incrédule Thomas le voit, le touche après sa résurrection ; vaincu par l'évidence, il tombe à ses pieds et s'écrie : « *Mon Seigneur* ET MON DIEU ! » Loin de le reprendre, Jésus l'approuve : « *Parce que tu as vu, Thomas,* lui dit-il, TU AS CRU. HEUREUX CEUX QUI SANS AVOIR VU, ONT CRU ! »

Voyez quel langage ! quelle conduite ! quelle toute-puissance ! Comme il se fait appeler *Dieu !* comme il en a le ton et l'accent ! comme il revendique les droits de la divinité, la foi, l'adoration, la prière, l'amour, le sacrifice !...

Or, ici le raisonnement est bien simple : *Ou Jésus dit vrai, ou il ne dit pas vrai. Il n'y a pas de milieu.*

1° S'il dit vrai, il est ce qu'il dit être, il est Dieu. Il est le Fils éternel du Dieu vivant, béni aux siècles des siècles, et toutes ses paroles, ses actions, ses miracles, son triomphe s'expliquent facilement. Rien n'est impossible à un Dieu.

2° S'il ne dit pas vrai, il est (blasphème que j'ose à peine écrire, quoique ce soit pour le confondre), il est ou un fou ou un imposteur.

Oui, *un fou,* s'il n'a pas conscience de ses paroles et de sa conduite ; — *un détestable imposteur*, s'il ment avec connaissance de cause.

Oserez-vous jamais le dire? Jésus-Christ, le sage par excellence, un fou!!! — Jésus-Christ, le plus vertueux, le plus saint des hommes, un menteur, un imposteur sacrilége!!!

Il faudrait avoir perdu la raison et le sens moral pour proférer une pareille folie!

DONC IL EST DIEU.

Jésus-Christ est devant la raison humaine comme il fut devant Caïphe, au jour de sa Passion. « *Je t'adjure,* lui disait le grand prêtre, *au nom du Dieu vivant, de nous dire* SI TU ES LE CHRIST, LE FILS DE DIEU. — OUI, répond Jésus, TU L'AS DIT; JE LE SUIS. »

Il faut croire ou ne pas croire à cette affirmation; il n'y a pas de milieu.

Il faut admettre JÉSUS-CHRIST tout entier, ou le rejeter tout entier. « Quiconque n'est pas pour lui, est contre lui; » quiconque ne l'*adore* pas, ne peut sans inconséquence, sans folie, le louer, l'admirer, le vanter comme un *sage*, comme *un grand homme*, comme *un saint.*

« Mais peut-être, pensera quelqu'un, ne se disait-il Dieu que pour faire admettre plus facilement sa doctrine? »

La difficulté demeure tout entière; car nulle intention ne pourrait jamais excuser une si immense, une si constante imposture, et il n'en faudrait pas moins conclure que toute la vie de Jésus-Christ, ayant été l'affirmation

de sa divinité, a été un tissu ou de folies ou de blasphèmes.

Mais, outre cette raison, cette supposition est absolument inadmissible. En effet :

1° Une pareille fiction aurait détruit toute son œuvre, anéanti toute sa doctrine. — JÉSUS-CHRIST n'a qu'un but : détruire l'idolâtrie, rétablir partout le *règne de la vérité ; par la vérité* ramener la vertu et la sainteté sur la terre ; rendre à Dieu ce qui est à Dieu seul, le cœur de l'homme, sa foi, son dévouement, son amour. Avec cette pensée, pouvait-il, sans être vraiment Dieu, en prendre le titre et en revendiquer les droits, sans ruiner par la base tout son dessein ?

2° Ce prétendu *moyen* destiné à appuyer sa doctrine en eût été le plus redoutable ennemi.

L'*impossible,* humainement parlant, dans la prédication de Jésus-Christ et de ses apôtres, était principalement de faire admettre par les peuples la divinité de ce Jésus pauvre, humilié, homme de douleurs, mort sur une croix. N'est-ce pas ce qui révolte le plus la raison dans l'enseignement chrétien ? N'est-ce pas là précisément la pierre de scandale pour l'incrédule ? Et c'est ce moyen que Jésus-Christ aurait choisi pour faire recevoir sa religion ? Mais c'eût été le comble de la folie ! Quel singulier appât que celui qui effraye cent fois plus que l'hameçon lui-même !

La divinité de Jésus-Christ une fois admise, je conçois qu'elle devient un puissant moyen de faire croire à sa doctrine. Mais cette hypothèse elle-même, qui

l'aurait fait admettre ? et comment, sans une manifestation *évidente* et *irrésistible* de la toute-puissance divine, JÉSUS-CHRIST aurait-il pu être regardé comme un Dieu ?

Non, non ; je le répète ; devant le caractère surhumain de JÉSUS-CHRIST, devant ses paroles, devant ses affirmations, devant ses actions, devant son œuvre qui est le Christianisme, il n'y a, pour un homme raisonnable et sincère, qu'un parti à prendre : c'est de tomber à ses genoux, d'adorer l'amour infini d'un Dieu qui a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, et de s'écrier avec saint Thomas devenu fidèle : « MON SEIGNEUR ET MON DIEU ! — DOMINUS MEUS ET DEUS MEUS ! »

XX

C'est bien mieux d'être protestant que catholique ; on est toujours chrétien, et c'est presque la même chose.

RÉP. Oui, *presque;* comme la fausse monnaie est *presque* la même chose que la vraie. La seule différence, c'est que l'une est vraie et l'autre est fausse.

CATHOLIQUE et PROTESTANT, « *presque la même chose !* » — Mais vous ne connaissez donc ni l'un ni l'autre ?

Là où l'Église Catholique affirme, le Protestant nie.

Le Catholique a pour règle de sa foi l'enseignement infaillible de l'Église. — Le Protestant rejette l'Église, méprise son autorité, et ne connaît que la Bible, qu'il interprète comme il peut et comme il veut.

Le Catholique puise la vie chrétienne dans les sept sacrements de l'Église, et l'entretient principalement par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. — Le Protestant ne reconnaît pas ces sacrements ; il ne conserve que le baptême, et encore en altère-t-il la notion.

Le Catholique adore dans l'Eucharistie JÉSUS-CHRIST qui y est réellement présent. — Le Protestant n'y voit qu'un symbole vide, un fragment de pain.

Le Catholique vénère, invoque, aime la Bienheureuse Vierge MARIE, Mère du Dieu fait homme. — Le Protestant a pour Elle un éloignement invincible qui va souvent jusqu'au mépris, jusqu'à l'aversion.

Le Catholique vénère dans le Pape, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, le Chef des fidèles, leur Pasteur suprême et le Docteur infaillible de la loi de Dieu. — Le Protestant ne voit en lui que l'Antechrist, le vicaire de Satan et l'ennemi de la Vérité, etc., etc., etc.

Le Protestantisme est au Catholicisme ce que *non* est à *oui*, et cela, dans les points fondamentaux de la Religion. — Sauf cette discordance, c'est absolument la même chose.

« *Il vaut mieux*, disiez-vous, *être Protestant que Catholique.* » Non. Cela seul est *mieux*, ou plutôt cela

seul est *bon*, qui est *vrai*. Le reste ne vaut rien.

Partez de ce principe évident : *Il n'y a pas de milieu entre la vérité et l'erreur.* Ce qui n'est pas vrai est faux, et ce qui n'est pas faux est vrai.

En religion, ce principe est encore plus important qu'en toute autre matière. — Il n'y a qu'une vraie religion ; nous l'avons vu : c'est la Religion de JÉSUS-CHRIST, qui embrasse tous les siècles, tous les peuples, tous les hommes, et qui, pour cette raison, a toujours été appelée *catholique* ou *universelle*.

Les sectes protestantes ne sont pas cette religion une et catholique de JÉSUS-CHRIST ; le nom seul l'indique ; *donc* elles ne sont pas la vraie religion ; donc elles sont une erreur, une corruption du Christianisme.

Cela seul suffirait déja. Mais examinons et allons plus loin.

JÉSUS-CHRIST, fondateur du Christianisme, en est le seul Maître. Personne ne l'a jamais nié.

Nul homme donc n'a le droit d'enseigner, de prêcher cette religion, s'il n'en est chargé par Jésus-Christ.

Si je venais vous dire : « Mon ami, vous êtes chrétien ? La Religion chrétienne vous enseigne telle et elle doctrine, vous impose tel et tel devoir. Eh bien ! moi, je viens réformer tout cela. Au lieu de croire comme par le passé, croyez ce que je vous enseigne ; je vous débarrasse de tel et tel de vos devoirs qui est

gênant ; je vous permets ce que votre religion vous défend, etc. »

Vous me répondriez bien certainement : « Mais qui êtes-vous, pour agir de la sorte ? Ma Religion n'a qu'un Maître, JÉSUS-CHRIST. Est-ce lui qui vous a envoyé ? Quand et comment vous a-t-il envoyé ? Prouvez-moi votre mission divine ? »

Eh bien, quand M. Châtel, Michel Vintras et compagnie, de nos jours ; quand Luther, Calvin, Zwingle, Henri VIII, etc., il y a trois cents ans, se sont posés en réformateurs de la Religion chrétienne, cette difficulté du plus simple bon sens pouvait les arrêter dès le premier pas.

Beaucoup leur ont posé la question ; ils n'ont pu rien répondre (1) ; et les mauvaises passions seules ont accepté leur religion nouvelle.

Il n'y a donc que ceux qui en ont été chargés par JÉSUS-CHRIST qui aient le droit d'enseigner sa Religion. Mais ces envoyés, ces docteurs légitimes, *seuls* légitimes de la Religion, ces Pasteurs *légitimes* du peuple chrétien, qui sont-ils ? comment les reconnaître ? — Au moyen de deux observations bien simples.

(1) Calvin voulut une fois, cependant, faire *un miracle* pour résoudre la difficulté. Malheureusement il prit mal ses mesures, ou plutôt Dieu les déjoua. — Il avait payé un homme pour faire le mort, afin de le *ressusciter* ensuite. Quand il arriva, suivi de ses amis, la justice de Dieu avait frappé son complice ; il était réellement mort sur son lit.

Luther, lui, se mettait en fureur quand on lui demandait la preuve de sa mission. Et il répondait en appelant l'indiscret questionneur : *âne, porc, chien, turc endiablé*, etc.

La première est un grand fait historique, tellement évident, que les protestants de bonne foi ne pensent pas même à le nier, savoir : que le Pape, Évêque actuel de Rome, est le Chef de la Religion catholique, et remonte, par une succession non interrompue de Pontifes, jusqu'à l'apôtre saint Pierre; que, de tout temps, les Évêques catholiques ont été regardés comme les successeurs des Apôtres.

La seconde est l'explication de ce fait par la simple lecture des passages de l'Évangile où Notre-Seigneur Jésus-Christ donne à ses Apôtres *et à eux seuls* la mission sacrée de prêcher sa Religion à tous les hommes, et choisit entre les Apôtres eux-mêmes saint Pierre, pour être le Chef de toute l'Église, le lien d'unité des Pasteurs et des fidèles, le fondement immuable de l'édifice vivant qu'il doit élever.

Quoi de plus clair, je le demande, quoi de plus solennel que cette Mission pastorale et doctorale des Apôtres? — « RECEVEZ LE SAINT-ESPRIT, leur dit le « Fils de Dieu ; DE MÊME QUE MON PÈRE M'A ENVOYÉ, « MOI JE VOUS ENVOIE. ALLEZ DONC; ENSEIGNEZ « TOUTES LES NATIONS; *baptisez-les au nom du « Père et du Fils et du Saint-Esprit. Prêchez l'Évangile à toute créature.* VOICI QUE MOI-MÊME JE « SUIS AVEC VOUS JUSQU'A LA FIN DU MONDE. CELUI « QUI VOUS ÉCOUTE M'ÉCOUTE; CELUI QUI VOUS « MÉPRISE ME MÉPRISE (1). »

(1) Ev. de S. Matthieu et de S. Marc; dernier chapitre.

Et cette autre parole du Seigneur à saint Pierre ne porte-t-elle point avec elle son évidence?

« *Tu es Pierre;* ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI « MON ÉGLISE; *et les puissances de l'enfer ne pré-* « *vaudront pas contre elle.* C'EST A TOI QUE JE DON- « NERAI LES CLEFS DU ROYAUME DES CIEUX, *et tout* « *ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les* « *cieux* (1). » Par là, ainsi que l'ont entendu tous les siècles chrétiens, saint Pierre est établi par JÉSUS-CHRIST, Chef, Fondement immuable, Docteur infaillible, Pasteur de toute son Église, de tous ses disciples.

Il n'y a presque pas besoin de raisonner sur ces paroles, tant elles sont claires.

1° Il y a une Église chrétienne, puisque Jésus-Christ dit: *Mon* ÉGLISE.

2° Il n'y en a qu'*une seule;* car il ne dit pas: MES *Eglises*, mais MON *Église.*

3° Et entre toutes celles qui se disent cette unique Église, laquelle est la vraie, la seule vraie? Celle qui est fondée sur saint Pierre, gouvernée par saint Pierre, enseignée par saint Pierre toujours vivant dans son Successeur; donc, l'Église catholique romaine, dont le Pape, successeur de saint Pierre, est le Pontife et le Chef.

Quoi de plus simple que ce raisonnement? Il m'a suffi pour convaincre un protestant (qui s'est fait ca-

(1) S. Matth., ch. XVI.

tholique le jour même) et une dame russe schismatique.

Sur le point de monter au ciel, le Sauveur insista de nouveau, et confirma ce qu'il avait donné à saint Pierre, en lui disant : « *Sois le Pasteur de mes agneaux ; sois le Pasteur de mes brebis.* » (St. Jean, chap. dernier.)

C'est donc au Pape et aux Évêques, Pasteurs actuels de l'Église catholique, qui *seuls* remontent par une succession non interrompue jusqu'à saint Pierre, Chef des Apôtres, et jusqu'aux Apôtres, que s'adressent ces grandes promesses de Jésus-Christ ; c'est à eux, *et à eux seuls*, qu'est confiée la mission d'enseigner, de prêcher, de conserver la Religion ; ce sont eux, *et eux seuls*, qui sont les pasteurs *légitimes* du peuple chrétien. Avec eux, *et avec eux seuls*, JÉSUS-CHRIST demeure jusqu'à la fin des siècles, pour les garder de toute erreur dans l'enseignement, et de tout vice dans la sanctification des âmes (1).

C'est donc en leur étant soumis et en écoutant leur enseignement que je suis assuré de connaître et de pratiquer la vraie Religion chrétienne.

Et remarquez ici les avantages immenses de cette *voie d'autorité* divine, claire et infaillible, que nous présente l'Église catholique. — Comme il est facile à

(1) C'est là ce qu'on appelle l'*infaillibilité* de l'Eglise ; c'est l'infaillibilité de Jésus-Christ, de Dieu même, qui lui est communiquée.

un catholique de connaître, avec une certitude absolue, ce qu'il doit croire, ce qu'il doit éviter pour être chrétien! Il n'a qu'à écouter son curé, envoyé par son Évêque, uni lui-même au Pape, qui est le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, son remplaçant visible, par qui il enseigne, par qui il décide souverainement ce qu'il faut croire, faire et éviter.

Comme c'est beau et comme c'est simple! Aussi, voyez quelle *parfaite* UNITÉ découle de cette autorité! Partout la même foi, la même doctrine; à Rome, à Paris, en Chine, en Amérique, en Asie, en Afrique, partout le même enseignement religieux véritable, celui du Vicaire de JÉSUS-CHRIST lui-même! Partout le même Sacerdoce, celui dont le Pape est le chef visible et JÉSUS-CHRIST le chef invisible! Partout le même Sacrifice, le même culte, les mêmes sacrements, les mêmes moyens de sanctification et de salut!

Unité d'autant plus belle, d'autant plus surhumaine, que la société chrétienne gouvernée par le Pape (et elle seule) s'étend *sur toute la terre.*

Partout il y a des catholiques. Leur nom seul l'indique (c'est la remarque que faisait déjà saint Augustin, il y a quinze cents ans) : *catholique* veut dire *universel.* L'Église catholique embrasse tous les temps, tous les pays, tous les peuples. Et le jugement dernier arrivera, ainsi que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST l'a annoncé, quand l'Église catholique aura prêché l'Évangile à tous les peuples de la terre (1).

(1) S. Matth., chap. XXIV, vers. 14.

Partout où elle pénètre, l'Église catholique répand la *sainteté* chrétienne. Elle produit partout et toujours la perfection la plus sublime dans ceux qui sont dociles à ses enseignements. Elle est la mère des saints. Elle n'a cessé d'en enfanter depuis dix-neuf siècles, et de voir JÉSUS-CHRIST, son Dieu et son fondateur, confirmer pas des miracles (1) la sainteté de ses serviteurs.

Le PROTESTANTISME, au contraire (comme son nom seul le fait déjà soupçonner), est une *désorganisation* de tout cet ordre, sous le prétexte de réforme. Il y a de la révolte dans ce nom.

Divisé en mille petites sectes qui s'anathématisent les unes les autres, et qui ne s'accordent que dans leur haine contre l'antique Église : luthériens, calvinistes, zwingliens, sacramentaires, anabaptistes, pédobaptistes, herrnhuthes, évangéliques, anglicans, quakers, piétistes, méthodistes, trembleurs, plongeurs, etc., etc. (on en compte plus de deux cents), le protestantisme est l'*anarchie religieuse.*

Il a attaqué le Christianisme jusque dans son essence et dans sa constitution. Il a rejeté la règle fondamentale de la foi, qui est l'enseignement infaillible et l'autorité divine du Pape et des Évêques, seuls pasteurs, seuls docteurs légitimes. — Et ainsi, tout en parlant bien haut *de la foi*, il a anéanti *la foi*, c'est-à-dire la SOUMISSION de l'esprit et du cœur à l'enseigne-

(1) Voyez page 141.

ment divin. Le protestant, en effet, ne croit qu'à sa propre interprétation de la parole de Dieu ; il se fait juge des controverses, à la place de ceux que Jésus-Christ a établis juges ; il croit à sa raison, non à la parole de Dieu qu'il lit dans sa Bible ; il n'a plus de *croyances*, il n'a plus que des *opinions*, variables comme lui-même, et il ne croit plus qu'à ses opinions. Aussi y a-t-il autant de religions que de têtes chez les protestants. Et même, chaque tête en peut changer tous les jours. Je connais une famille protestante très-honorable, composée de quatre personnes, où chacune a une religion différente ! ! !..

Pour cette même raison, le protestantisme flotte à tout vent de doctrine, varie chaque année, chaque jour, dans le symbole de sa foi. — Il rejette aujourd'hui ce qu'il enseignait hier ; il n'a ni unité, ni antiquité, ni universalité, ni stabilité.

Je défie à un protestant de me dire nettement ce qui est la *vérité*, et ce que tout le monde doit croire, sous peine de n'être point dans la vérité chrétienne.

« Tu varies, disait jadis Tertullien à Montan ; donc tu erres. »

Le protestantisme produit des vertus, parce qu'il a conservé des débris de la vérité au milieu de ses destructions ; mais ces vertus se ressentent du mélange. Elles sont presque toujours froides et orgueilleuses comme celles des pharisiens. — Elles existent *malgré*

le protestantisme. En réalité, elles sont *catholiques;* elles appartiennent à l'Église. Plus les protestants sont protestants, moins ils ont de vertus chrétiennes; plus ils se rapprochent de nous, plus leurs vertus sont réelles et vivantes. On a dit avec justesse, de l'Angleterre protestante, qu'elle était, entre les autres sectes, « la moins difforme, parce qu'elle était *la moins réformée* (1). »

Le protestantisme rejette tout ce qui est consolant, tendre, affectueux dans la Religion : la sainte présence de JÉSUS-CHRIST dans le Sacrement de son amour ; le tribunal de la miséricorde et du pardon ; l'amour et l'invocation de la Bienheureuse Vierge MARIE, cette douce Mère du Sauveur qu'il nous a donnée pour Mère au moment suprême de sa mort ; l'invocation des Saints, nos frères aînés, nos amis, déjà entrés dans la patrie où ils nous appellent et nous attendent, etc.

Il n'a point de *culte* religieux ; car on ne peut donner ce nom à ce qui se passe dans la grande chambre nue qu'on appelle *le temple.*

Y êtes-vous jamais entré? On croit, à la première

(1) Depuis vingt-cinq ou trente ans les protestants honnêtes et religieux tendent singulièrement à se rapprocher de l'Eglise catholique. La religion qu'ils se font n'a presque de protestant que le nom. Ils nous imitent en une foule de choses ; ils ont adopté notre genre de prédication, et leurs ministres n'ont plus guère l'habitude de déblatérer, comme jadis, contre l'Eglise ; beaucoup prennent le nom de *catholiques ;* plusieurs invoquent la Sainte-Vierge, croient à la messe, etc. C'est le bon sens et la vérité qui dominent peu à peu les préjugés d'enfance et de secte.

vue, ces assemblées pleines de l'esprit religieux. — Qu'on y regarde de près : il n'y a point là de véritable présence du bon Dieu ; on n'y sent point surtout *son amour*.... Il faut se rappeler que les pharisiens étaient jadis plus réguliers que les autres dans le temple !...

Le vice fondamental du protestantisme, c'est la révolte, c'est L'ORGUEIL.

Aussi est-il stérile en saints. Jamais il n'a fait *une* VRAIE *sœur de charité*, c'est-à-dire une humble et affectueuse servante de Dieu et de ses pauvres. Son zèle est fanatique ; ses adeptes fervents sont des illuminés, des mystiques vagues, qui se croyent remplis de l'Esprit-Saint et à qui ce prétendu Esprit révèle souvent de bien étranges choses !

Ses missionnaires sont des marchands de bibles... Comparez-les donc aux apôtres ou à nos missionnaires catholiques, héritiers du zèle, de la charité, des souffrances des apôtres, comme ils le sont de leur foi ! Quelle différence !

Ses *ministres* prêchent sans mission. Ce sont des messieurs, habillés de noir, et prêchant une morale anodine qui se résume en ceci : « Lisez la Bible, et faites ce que vous voudrez, — pourvu toutefois que vous ne vous fassiez pas catholiques. »

De quel droit enseignent-ils les autres ? Ils avouent eux-mêmes qu'ils ne sont pas plus qu'eux, vu que tous les chrétiens sont prêtres, et, selon un grand nombre,

toutes les chrétiennes aussi... De quel droit viennent-ils interpréter la parole de Dieu à leurs frères? Sont-ils infaillibles? Puisque toute la religion chrétienne est dans la lecture de la Bible, pourquoi viennent-ils y mêler leur parole humaine ?

Ces hommes mariés ne sont plus *les hommes de Dieu*, les époux de l'Église, les hommes du dévouement, du sacrifice, de la charité, de la chasteté, de la perfection...

Ainsi, — pour nous résumer, — opposées à la parole expresse de Jésus-Christ ; opposées à la tradition historique de tous les siècles passés ; opposées à l'idée de fixité, d'unité, de perfection, inséparable de l'œuvre d'un Dieu, — les sectes protestantes, nées, les plus anciennes, il y a trois cents ans à peine, les plus nouvelles fabriquées, revues, augmentées et replâtrées sous nos yeux, dans notre siècle, ne sont pas, ne peuvent pas être la société ou Église *une, sainte, universelle,* des vrais disciples de Jésus-Christ, *établie et constituée*, IL Y A DIX-HUIT CENTS ANS, *par les apôtres* de ce divin Maître.

Je pourrais ajouter d'autres preuves ; montrer l'impossibilité absolue de prouver l'inspiration divine de l'Écriture sainte, et spécialement de l'Évangile, sans l'infaillible autorité de l'Église ; — les absurdités que les protestants sont obligés de dévorer lorsqu'ils sont logiques et lorsqu'ils veulent demeurer fidèles à leurs principes ; — la liaison intime et logique qui existe

entre les principes protestants et les doctrines anarchiques des révolutionnaires, etc. Ce que nous avons dit suffit grandement (1).

Donc, pour être *chrétien*, il ne suffit pas de croire que JÉSUS-CHRIST est Dieu, mais il faut, en outre, croire tout ce qu'il révèle.

Donc, *être chrétien* et *être catholique*, c'est une seule et même chose.

Donc, hors de l'Église catholique, il n'y a point de christianisme véritable, et comme le proclamait, *il y a seize cents ans*, saint Cyprien, évêque et martyr : « NUL NE PEUT AVOIR DIEU POUR PÈRE, QUI NE VEUT POINT AVOIR L'ÉGLISE POUR MÈRE. »

Donc, un protestant qui connait la vraie Église, l'Église catholique romaine, gouvernée et enseignée par le Pape, *est obligé, d'y rentrer, sous peine de perdre son âme.* — En religion, plus qu'en toutes choses, il faut quitter l'erreur dès qu'on la connaît, et adhérer à la vérité.

Donc enfin, il n'est pas plus vrai de dire : Je puis

(1) Une observation remarquable, c'est que JAMAIS on n'a vu un bon catholique, *instruit de sa foi et sincère dans sa piété,* se faire protestant pour devenir meilleur ; tandis que les protestants qui se font catholiques sont ordinairement les plus pieux, les plus éclairés et les plus honorables, de l'aveu même de leurs coréligionnaires.

Souvent (et de nos jours plus souvent que jamais), des protestants se sont faits catholiques *à l'article de la mort ;* JAMAIS un catholique ne s'est fait protestant à ce redoutable moment, où la vérité seule est devant l'âme pour la juger.

Cette observation suffirait seule pour décider la question qui nous occupe, et pour nous faire conclure la vérité de la seule Religion catholique.

être catholique, ou protestant, ou schismatique, sans cesser d'être chrétien, » que de dire : « Je puis être Turc, païen, juif ou chrétien, sans cesser d'être dans la vraie religion (1). »

XXI

Les Protestants ont le même Évangile que nous.

Rép. Ils en ont la lettre ; ils n'en ont pas l'esprit. — « Or, la lettre tue, dit l'apôtre saint Paul, c'est l'esprit qui donne la vie. » — La lettre de l'Écriture Sainte tue les protestants, comme celle des Prophéties a tué les juifs ; parce que, comme les juifs, les protestants rejettent l'enseignement sacré de ceux que *Dieu envoie pour expliquer la lettre.* Les juifs ont rejeté l'enseignement de Jésus-Christ et de ses apôtres, et ils se sont perdus ; les protestants rejettent l'enseignement des Pasteurs légitimes de l'Église, et ils se perdent.

L'Église est avant l'Écriture. L'Église est l'institu-

(1) Nous ne craignons pas d'insister un peu sur le protestantisme, à cause d'une sorte de recrudescence dans la propagande que font, en plusieurs pays, les ministres protestants. A Paris notamment, ils ont divisé toute la ville en sections, et ils se remuent beaucoup pour fonder des écoles et attirer à eux les enfants des classes ouvrières.

Il y a, en outre, une liaison intime entre les principes protestants et les doctrines révolutionnaires qui bouleversent la France. Le père de nos anarchistes, c'est Calvin. Et le père de Calvin, c'est le diable. « *Vos ex patre diabolo estis.* » — « Je ne me soumettrai pas. » — « *Non serviam.* » C'est leur devise à tous.

tion divine fondée par JÉSUS-CHRIST pour conserver, expliquer, prêcher, défendre, appliquer pratiquement la Révélation chrétienne et, par conséquent, l'Écriture Sainte, partie principale de cette Révélation.

C'est l'Église, et l'Église seule qui nous enseigne *infailliblement*, au nom et par l'autorité de JÉSUS-CHRIST, l'inspiration divine des Livres saints. C'est elle seule qui les distingue d'une manière souveraine des livres non inspirés. C'est elle seule qui fixe le sens véritable des passages obscurs ou contestés, avec la lumière du même Esprit qui a inspiré les Livres eux-mêmes. C'est d'elle, enfin, que les protestants ont reçu ces Livres.

Sans l'Église, la Bible et l'Évangile ne sont plus qu'une lettre morte, que des mots. Aussi le grand saint Augustin disait-il hautement aux hérétiques du IVe siècle, qui lui opposaient des textes mal compris de l'Écriture : « Je ne croirais pas à l'Évangile, sans l'autorité de l'Église catholique (1). »

XXII

Un honnête homme ne doit pas changer de religion. Il faut rester dans la religion où l'on est né.

RÉP. Oui, quand on est né dans la vraie religion qui est la Religion catholique.

(1) « Evangelio non crederem, nisi me cogeret Ecclesiæ catholicæ auctoritas ! »

Mais quand on n'a point eu le bonheur de naître catholique, et que l'on vient à découvrir la véritable foi, non-seulement il est *permis*, mais il est *absolument nécessaire*, sous peine de péché grave, de quitter la secte protestante (ou autre) où l'on a été élevé.

Ce n'est point là *apostasier*. L'*apostat* est celui qui abandonne la vérité pour l'erreur.

Abandonner l'erreur pour rentrer dans la vérité, c'est accomplir la volonté de Dieu; c'est faire un acte souverainement raisonnable, légitime, loyal; c'est agir selon sa conscience, c'est remplir le plus sacré des devoirs.

C'est, en outre, faire un *acte de vertu héroïque.* — Car celui qui se convertit a presque toujours à braver un terrible orage, les reproches, les mépris, les insultes, les larmes, les supplications de sa famille, de ses amis, de ses coréligionnaires, surtout des ministres, dépités de cette désertion.

Il doit se souvenir alors de la grande parole du Sauveur: « JE NE SUIS POINT VENU APPORTER LA PAIX, MAIS LA GUERRE! *Je suis venu séparer le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère... Car souvent les plus redoutables ennemis de l'homme sont les membres de sa famille.*

« *Quiconque aime son père et sa mère, son fils ou sa fille, plus que moi*, N'EST PAS DIGNE DE MOI.

« *Et celui qui ne porte point sa croix et ne me suit point, n'est pas digne de moi.*

« VOUS SEREZ HAÏS DE TOUS A CAUSE DE MOI. CELUI QUI AURA PERSÉVÉRÉ JUSQU'A LA FIN, CELUI-LA SEULEMENT SERA SAUVÉ. » (St. Matth., chap. X.)

Une célèbre protestante, madame de Staël, dans une discussion religieuse qu'elle avait provoquée sur cette question du changement de religion, s'avisa de recourir à cette défense banale : « *Je veux vivre et mourir dans la religion de mes pères. — Et moi, madame, dans la religion de mes grands-pères,* » repartit son spirituel interlocuteur.

Chacun connaît le motif de souverain bon sens qui a décidé Henri IV, protestant, à se faire catholique. Il assistait à une conférence entre des docteurs catholiques et des ministres protestants. — « Puis-je me sauver dans l'Église catholique? » demanda-t-il aux ministres, quand la discussion fut close. — « Oui, Sire, répondirent-ils; mais vous vous sauverez plus facilement en restant dans la Réforme. »

— « Et vous, Messieurs, dit le Roi aux docteurs catholiques, qu'en pensez-vous? » — « Nous pensons, Sire, et nous vous déclarons qu'ayant connu l'Église véritable vous êtes obligé d'y entrer, et qu'il n'y a plus de salut pour votre âme dans le protestantisme. »

— « Je vais donc au plus sûr, conclut le Roi en se levant; puisque tout le monde est d'accord que je puis me sauver en étant catholique, je me fais catholique. »

Et il abjura son erreur.

XXIII

L'Église catholique a fait son temps.

RÉP. Voilà dix-neuf cents ans bientôt qu'elle existe, et en voilà à peu près autant qu'on dit cela d'elle.

Chaque siècle, chaque impie, chaque inventeur de secte ou d'hérésie se croit enfin arrivé à ce jour fameux de l'enterrement de l'Église catholique ; chacun d'eux se croit destiné à entonner le *De profundis* de la Papauté, du Sacerdoce catholique, de la Messe et de toutes les antiques croyances de l'Église..., et néanmoins CELA NE VIENT PAS.

Ainsi, dans le premier siècle du christianisme, un proconsul de l'empereur Trajan lui écrivait : « Avant peu de temps, grâce à la persécution, *cette secte* sera étouffée, et on n'entendra plus parler de ce Dieu crucifié.... »

Et Trajan est mort, et le Dieu crucifié règne toujours dans le monde !

Ainsi, trois siècles plus tard, Julien l'Apostat se vantait de « préparer le cercueil du Galiléen, » c'est-à-dire d'anéantir sa Religion et son Église....

Et Julien est mort, et le Galiléen et son Église vivent encore !

Ainsi, au XVI[e] siècle, Luther, ce moine révolution-

naire qui fit de l'orgueil et de la révolte une religion, parlait de la Papauté comme d'une vieillerie qui allait finir : « O Pape, disait-il, ô Pape ! j'étais une peste pour toi pendant ma vie ; après ma mort, je serai ta destruction !... »

Et Luther est mort, et son protestantisme se dissout de toutes part ! et la Papauté demeure toujours plus vivante, plus florissante, plus vénérée que jamais !

C'est encore ainsi que Voltaire, l'ennemi personnel de Jésus-Christ, Voltaire, qui signait ses lettres : « *Voltaire Christ-moque*, » ou « *Écrasons l'infâme* » (c'est-à-dire, Jésus-Christ et son Église) ; c'est ainsi, dis-je, que Voltaire écrivait à un de ses amis : « Je suis las d'entendre dire qu'il a suffi de douze hommes pour fonder la Religion catholique ; je veux faire voir qu'il suffit d'un seul pour la détruire. » — « Dans vingt ans, écrivait-il à un autre, le Galiléen aura beau jeu ! »

Et, *vingt ans après, jour pour jour*, Voltaire mourait dans un désespoir de damné, appelant un prêtre que ses amis les philosophes empêchaient de parvenir jusqu'à lui...

Et l'Église vit toujours, traversant les âges, brisant sur son paisible passage tous ceux qui la veulent briser.

Il en sera de même de nos grands systèmes modernes philosophiques et sociaux, qui se posent modestement en réformateurs de la Religion de Jésus-Christ, en remplaçants de l'Église catholique.

Moins redoutables encore que leurs devanciers, ces

pauvres gens ne se doutent seulement pas de leur faiblesse ! Ils croient faire du nouveau, tandis qu'ils ne font que *réchauffer* le vieux thème des Voltaire, des Calvin, des Luther, des Arius, etc., etc., etc.

Ont-ils donc oublié la parole du Sauveur au premier Pape et aux premiers évêques : « *Allez, enseignez tous les peuples;* MOI-MÊME *je suis avec vous tous les jours* JUSQU'A LA CONSOMMATION DES SIÈCLES ? »

Ont-ils oublié ce qu'il a dit au prince des Apôtres : « *Tu es Pierre, et sur toi, pierre, je bâtirai mon Église*, ET LES PUISSANCES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT POINT CONTRE ELLE ? »

Ce que Dieu a fondé, croient-ils pouvoir le détruire ?

Non, l'Église catholique n'a pas « fait son temps ; » elle n'aura fait son temps que lorsque le monde aura fait le sien.

L'Église ne craint rien ; elle sait quel est le principe divin de sa force, de sa vie. Et elle enterrera ses adversaires présents, plus aisément, plus paisiblement encore qu'elle n'a enterré leurs prédécesseurs.

XXIV

Moi, je veux le pur Évangile, le Christianisme primitif.

RÉP. Et moi aussi, je le veux, et n'en veux pas d'autre ; et je le possède, si je suis bon catholique,

et vous, vous pouvez le posséder aux mêmes conditions.

Si vous êtes bon catholique, vous pratiquez l'Évangile dans toute sa pureté; vous avez le même christianisme, les mêmes croyances, la même religion que les premiers chrétiens.

Le temps n'a modifié le christianisme que dans quelques-unes de ses formes extérieures; le fond est le même, absolument le même depuis qu'il existe.

Ces modifications, ces développements qui font croire aux gens peu réfléchis que le christianisme actuel est différent du christianisme primitif, tiennent à la nature même des choses, et se rencontrent dans toutes les œuvres de Dieu.

Ainsi, l'*homme* est-il un être différent de lui-même à un an, à dix ans, à trente ans? Non, évidemment; c'est *le même* individu, se développant peu à peu, et acquérant la perfection de son être.

Il en est de même des œuvres de Dieu dans l'ordre surnaturel.

L'Église catholique, au temps des apôtres, était dans son germe; on ne voyait pas encore toutes ses richesses, toute sa puissance, toute sa vie; mais tout cela existait, prêt à se développer avec les siècles.

Plus on étudie l'antiquité chrétienne, plus on reconnaît la vérité de ce que nous disons ici. Et c'est cette étude consciencieuse qui a ramené à la Religion catholique un grand nombre de savants protestants ou incrédules, qui trouvèrent dans les monuments des

trois premiers siècles de l'Église les vestiges frappants et le principe de toutes nos institutions catholiques; entre autres, la suprématie spirituelle de l'Evêque de Rome, successeur de saint Pierre; son autorité doctrinale, ainsi que celle des évêques, successeurs des apôtres; la pompe du culte divin; le sacrifice de la Messe, avec toutes les cérémonies que nous pratiquons encore, et dont la plupart remontent au siècle même des apôtres; le culte de la sainte Vierge, mère de Dieu; le culte des Saints, des reliques, des images; les sept sacrements, entre autres la confession faite au prêtre, etc., etc.

On a découvert récemment dans les catacombes de Rome, principalement dans celle de Sainte-Agnès, qui *date du milieu du deuxième siècle*, des chapelles entières avec plusieurs autels où reposaient les reliques des martyrs, avec des peintures, avec des images de la sainte Vierge, avec un siége pontifical, avec des bénitiers, avec des siéges confessionnaux, etc.

On abuse donc grandement de la crédulité du peuple quand on lui prêche que le vrai christianisme, le christianisme des premiers temps, se trouve autre part que dans la croyance et dans la pratique de la Religion catholique.

Dans tous les temps, *chrétien* et *catholique* ont été synonymes, et les bons catholiques de notre temps ne diffèrent des bons catholiques des premiers siècles que par l'habit; la foi, le cœur, les œuvres sont les mêmes.

Toutes les hérésies ont eu cette prétention qu'affichent, de nos jours, les prétendus réformateurs de la société et de la religion. Ils répètent ce que disaient, il y a trois siècles, Luther et Calvin, *leurs grands-pères :* « Nous venons *réformer* le christianisme, en le ramenant à sa pureté primitive. Vous, Église catholique, vous, prêtres catholiques, vous n'y entendez rien ; vous avez corrompu la verité, la religion, la doctrine de Jésus-Christ. Nous seuls la possédons et l'apportons au monde ! Que chacun donc nous écoute : les misères humaines vont cesser ; voici l'ère nouvelle qui va commencer ! !... »

Laissons-les dire, et n'en croyons pas le premier mot.

XXV

J'ai ma religion à moi. Chacun est libre de pratiquer sa religion comme il l'entend ; cela me regarde seul, et je sers Dieu à ma manière.

RÉP. Et *votre manière*, n'est-ce pas, c'est de ne pas le servir ! C'est comme les gens qui entendent par « liberté de conscience, » « liberté de ne pas avoir de conscience. »

Non, chacun n'est pas libre de servir Dieu comme il l'entend, mais il DOIT servir Dieu comme Dieu VEUT être servi, et non autrement.

« Cela vous regarde, » il est vrai ; mais il y a quelqu'un que cela regarde aussi : c'est l'Église, à qui Dieu a *ordonné* de vous apprendre comment vous devez le servir. « *Allez*, a-t-il dit aux premiers évêques de son Église, *allez*, ENSEIGNEZ TOUS LES PEUPLES ; APPRENEZ-LEUR A OBSERVER TOUS MES COMMANDEMENTS. *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise ; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde.* »

La Religion chrétienne (ou catholique, c'est la même chose) est la *seule* vraie religion, nous l'avons vu plus haut (1) ; elle est donc le seul véritable et légitime service de Dieu.

Tout homme donc

1° Qui ne croit pas toutes les vérités chrétiennes que l'Église enseigne, qu'elle a résumées dans le Symbole des apôtres, et qu'elle explique dans les catéchismes catholiques ;

2° Qui ne pratique pas de son mieux les dix Commandements de Dieu et les lois que font les pasteurs de l'Église ;

3° Qui ne pratique pas les vertus chrétiennes (la chasteté, l'humilité, la douceur, le détachement, l'obéissance, etc.), et ne fuit pas les vices opposés à ces vertus ;

4° Qui n'emploie pas les moyens de salut que l'Église propose à ces enfants, c'est-à-dire la prière et les sacrements ;

(1) Aux nos 18, 19 et 20.

Tout homme, dis-je, qui ne sert pas Dieu de la sorte, *ne le sert pas réellement.* Il offre à Dieu un culte dont Dieu ne veut pas; il veut arriver par une voie différente de celle qui lui est tracée; il a l'apparence de la religion, mais il n'en a pas la réalité.

Vous n'êtes donc pas libre de servir Dieu comme vous l'entendez; surtout vous n'êtes pas libre de ne pas le servir du tout.

XXVI

Les Prêtres sont des hommes comme les autres; le Pape et les Évêques sont des hommes : comment des hommes peuvent-ils être infaillibles? Je veux bien obéir à Dieu, mais non pas à des hommes comme moi.

RÉP. C'est comme si un soldat disait : « Je veux bien obéir au roi; mais je n'obéirai ni à mon général, ni à mon colonel, ni à mon capitaine; car ils sont *sujets* du roi tout comme moi. »

Auriez-vous beaucoup de peine à lui répondre?

Ma tâche ici n'est pas plus difficile.

L'Église, il est vrai, est composée d'*hommes;* le Pape, les évêques, les prêtres sont des hommes.

Mais ce sont des hommes que JÉSUS-CHRIST même a revêtus de la puissance spirituelle et de l'autorité divine.

Et à cause de cela, *ce ne sont point des hommes comme les autres.*

Les apôtres, qui furent les premiers évêques de l'Église, ont été envoyés aux hommes par Notre-Seigneur Jésus-Christ comme d'autres *lui-même.* Leur obéir, ce n'est pas obéir à des hommes, mais à Dieu, à Jésus-Christ. Leur désobéir, mépriser leurs lois, c'est désobéir à Dieu, mépriser Jésus-Christ. « Qui vous méprise, me méprise. »

Ce n'est pas à l'homme que je me soumets, c'est à Dieu, qui exerce par lui son autorité sur moi.

La seule différence entre les Commandements de Dieu et les Commandements de l'Église, c'est donc que les premiers nous sont adressés directement par le Seigneur, et les seconds indirectement, par ses envoyés; mais c'est toujours Dieu seul qui commande.

Ce n'est pas non plus, à proprement parler, *l'homme* qui est infaillible dans le Pape, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu qui le revêt de sa vérité pour qu'il ne puisse enseigner l'erreur aux peuples chrétiens (1).

Aussi, en matière d'obéissance religieuse, ne faut-

(1) Il est bon d'ajouter ici que l'Église n'est infaillible que pour les choses de la Religion, telles que la définition des articles de foi, la règle des mœurs, la discipline générale, la liturgie, la canonisation des saints, etc.

Notre-Seigneur Jésus-Christ l'assiste en toutes ces choses, et l'empêche toujours de rien statuer contre la vérité ou contre le bien spirituel du peuple chrétien.

En cela *seulement* elle est infaillible.

il pas faire attention aux qualités personnelles du Pape, ou de l'évêque, ou du prêtre qui nous administre les choses saintes, mais seulement à son autorité légitime, à son caractère de Pape, ou d'évêque, ou de prêtre.

C'est la raison pour laquelle les défauts, quelquefois mêmes les vices d'un prêtre (ce qui, Dieu merci, est rare), ne doivent point diminuer en nos cœurs le respect, la foi, l'amour de la Religion.

Ces faiblesses sont le fait de l'*homme* et non du *prêtre*. Elles ne peuvent atteindre le sacerdoce divin dont il est revêtu. Le crime de Judas a-t-il souillé son ministère?

C'est encore la raison pour laquelle la Messe, l'absolution, etc., d'un mauvais prêtre sont aussi *valides* que la Messe, que l'absolution, etc. d'un prêtre fidèle. La consécration a lieu par les paroles de l'un comme par celles de l'autre; les péchés sont remis par celui-ci comme par celui-là; parce que ces actions sont le fait du *prêtre* et non de l'*homme*, et que les péchés d'un prêtre ne lui enlèvent pas le caractère indélébile du sacerdoce.

Le prêtre prévaricateur est bien coupable; mais son sacerdoce reste toujours le même; c'est celui de Jésus-Christ, que rien ne peut altérer ni détruire.

XXVII

Hors l'Église, pas de salut! Quelle intolérance! Je ne puis admettre une règle aussi cruelle!

RÉP. Voilà ce que vous ne pouvez pas admettre dans le sens *où vous l'entendez*, savoir: Quiconque n'est pas catholique est damné.

Mais voilà aussi comment on critique la Religion parce qu'on ne la comprend pas, et comment on lui fait dire des choses qui lui font horreur.

Cette parole, en effet, entendue comme l'Église l'enseigne, est la plus simple des vérités, une vérité de bon sens. « Hors l'Église, pas de salut, » c'est dire : Hors la lumière, les ténèbres ; hors le blanc, le noir ; hors le bien, le mal; hors la vie, la mort; hors la vérité, l'erreur, etc.

Où est donc le mystère de tout cela? où est donc la difficulté?

« Hors l'Église, pas de salut, » signifie tout bonnement « qu'on est obligé, sous peine de péché grave, de croire et de pratiquer la vraie religion (qui est la Religion catholique) *lorsqu'on est à même de le faire.* » Cela signifie que « vous péchez, et par conséquent vous perdez votre âme, si vous rejetez *volontairement* la vérité, quand elle se montre à vous. »

Y a-t-il là quelque chose d'extraordinaire? Y a-t-il de quoi crier à l'intolérance, à la cruauté?

Un protestant, un schismatique, n'est pas *damné* par cela seul qu'il est protestant ou schismatique. S'il est *de bonne foi* dans son erreur, c'est-à-dire s'il n'a pas pu, pour une raison ou pour une autre, connaître et embrasser la foi catholique, il est considéré par l'Église comme faisant partie de ses enfants; et, s'il a vécu selon ce qu'il a cru être la vraie loi de Dieu, il a droit au bonheur du ciel, comme s'il eût été catholique.

Il y a, Dieu merci! un grand nombre de protestants dans cette bonne foi, et, même parmi leurs ministres, il s'en rencontre parfois. M. de Chéverus, évêque de Boston, en a converti deux, très-savants et très-pieux; et, après leur retour à l'Église catholique, ils déclaraient au bon évêque que, jusqu'à l'époque où ils l'avaient connu, ils n'avaient jamais eu de doutes sur la vérité de leur religion.

Ne nous inquiétons pas, du reste, du jugement que Dieu fera des protestants ou des incrédules. Nous savons, d'une part, que Dieu est bon, qu'il veut le salut de tous, et, d'autre part, qu'ils est la justice même. Servons-le de notre mieux, et ne nous inquiétons pas des autres.

On confond d'ordinaire deux choses essentiellement distinctes: *l'intolérance en fait de doctrine* et *l'intolérance en fait de personnes;* et, après avoir

tout mêlé, on fait l'indigné, on crie à la dureté, à la barbarie !

Si l'Église enseignait ce qu'on prétend qu'elle enseigne, oui, elle serait dure et cruelle, et l'on aurait grand'peine à la croire.

Mais il n'en est rien. L'Église n'est intolérante que dans la mesure juste, vraie, *nécessaire*. Pleine de miséricorde pour les personnes, *elle n'est intolérante que pour les doctrines*. Elle fait comme Dieu, qui, en nous, déteste le péché et aime le pécheur.

L'intolérance doctrinale est le caractère essentiel de la vraie religion. La VÉRITÉ, en effet, qu'elle est chargée d'enseigner, est absolue, est immuable. Tout le monde doit s'y adapter ; elle ne doit fléchir devant personne. Quiconque ne la possède point, se trompe. Il n'y a point de transactions possibles avec elle ; c'est tout ou rien. Hors d'elle, il n'y a que l'erreur.

L'Église catholique *seule* a toujours eu cette inflexibilité dans son enseignement. C'est la preuve la plus frappante peut-être de sa vérité, de la divine mission de ses Pasteurs.

Indulgente pour les *faiblesses*, elle ne l'a jamais été, elle ne le sera jamais pour les *erreurs*. « Si quelqu'un ne croit point ce que j'enseigne, dit-elle dans les règles de foi formulées par ses conciles, *qu'il soit anathème !* » c'est-à-dire, retranché de la société chrétienne.

La vérité seule parle avec cette puissance.

Les gens qui accusent l'Église de cruauté à propos

de l'intolérance qu'ils lui prêtent, ont-ils lu dans le *Contrat social* de Rousseau, le grand apôtre de la *tolérance*, cette touchante maxime : » Le souverain peut *bannir de l'État* quiconque ne croit pas les articles de foi de la religion du pays... Si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, *se conduit comme ne les croyant pas*, QU'IL SOIT PUNI DE MORT ! » (Livre 4, ch. 8.)

Quelle tolérance ! ! !

Il faut avouer que l'Église s'y entend mieux que ceux qui veulent lui en remontrer.

XXVIII

Mais la Saint-Barthélemy ?

RÉP. Est-ce la Saint-Barthélemy qui vous empêche de bien vivre ?

Et avez-vous peur, si vous devenez bon chrétien, que l'on vous engage à massacrer vos voisins s'ils ne servent pas le bon Dieu !

Le massacre de la Saint-Barthélemy a été un de ces excès déplorables que l'irritation des guerres civiles, l'astuce de la politique, la fureur de quelques fanatiques, la dureté des mœurs de ce temps, peuvent seules expliquer.

La Religion est bien loin d'approuver tout ce qu'on fait en son nom et tout ce qui se couvre de son manteau sacré.

Il faut dire, du reste, que ses ennemis ont singulièrement dénaturé ce crime. Ils l'ont représenté comme l'*œuvre de la Religion*, tandis qu'il n'est l'œuvre que de la haine et du fanatisme, que blâme la Religion.

Ils l'ont représenté comme exécuté par les prêtres, tandis que PAS UN SEUL n'y prit part. Il y en eut même plusieurs, entre autres l'évêque de Lisieux, qui sauvèrent tout ce qu'ils purent de huguenots, et qui intercédèrent pour eux auprès du roi Charles IX, etc.

Si un fait est avéré maintenant et hors de contestation, c'est que la Saint-Barthélemy est, avant tout, un *coup d'État politique*, que la religion en a été le prétexte bien plutôt que la cause, et que l'astucieuse Catherine de Médicis, mère de Charles IX, chercha bien plus à se débarrasser d'un parti qui gênait et inquiétait chaque jour davantage son gouvernement, qu'à procurer la gloire de Dieu.

Il a plu à un poëte de l'école voltairienne de représenter le cardinal de Lorraine « bénissant les poignards des catholiques. » Malheureusement ce cardinal était à Rome en ce moment, pour l'élection du pape Grégoire XIII, successeur de saint Pie V, qui venait de mourir.

Mais ces messieurs n'y regardent pas de si près. « *Mentez mentez toujours*, osait écrire Voltaire à ses amis, *il en restera quelque chose* (1) ! »

(1) Lettre au marquis d'Argens.

Depuis trois siècles la haine des protestants et, plus tard, des voltairiens, contre l'Église, a tellement altéré l'histoire, qu'il est très-difficile d'y découvrir la vérité.

On arrange les faits, on ajoute, on retranche, on invente même, au besoin. On impute à l'Église des crimes qu'elle déteste. On fait peser sur la religion des accusations odieuses. Méfiez-vous, en général, des faits historiques où la religion joue un rôle ridicule ou barbare ou ignoble. Il se peut qu'ils soient vrais; et alors il faut porter tout le blâme sur l'homme faible ou vicieux qui a oublié son caractère de prêtre ou d'évêque ou même de pape, et qui, devant faire le bien, a fait le mal; mais il se peut aussi (et c'est le plus ordinaire) que ces faits soient, sinon inventés complétement, du moins tellement travestis et exagérés, que l'on peut, avec justice, les taxer de mensonge.

Il est fort commode d'attaquer l'Église de cette façon; mais est-ce légitime? est-ce loyal? est-ce sincère?

XXIX

Il n'y a pas d'enfer ; personne n'en est jamais revenu.

Rép. Non, personne n'en est jamais revenu; et si vous y entrez vous-même, vous n'en reviendrez pas plus que les autres.

Si on en revenait, même une seule fois, je vous dirais : « Allez-y, et vous verrez s'il y en a un. » Mais c'est parce qu'on ne peut faire cette expérience qu'il est *insensé* de s'exposer à un mal sans remède comme sans terme et sans mesure.

Vous dites qu'il n'y a pas d'enfer? En êtes-vous sûr? Je vous défie de l'affirmer. Vous auriez une conviction que nul n'a eue avant vous, pas même les plus profonds impies. Rousseau répondait à cette question : Y a-t-il un enfer? « *Je n'en sais rien.* » Et Voltaire écrivait à un de ses amis qui avait cru découvrir la preuve de la non-existence de l'enfer: « *Vous êtes bien heureux! Je suis loin de là.* »

Mais voici qu'à votre *peut-être* j'oppose une terrible affirmation. JÉSUS-CHRIST, le Fils de Dieu fait homme, dit qu'il y a un enfer, et un si terrible, que « le feu ne s'y éteindra jamais. » Ce sont ses propres paroles, qu'il répète trois fois de suite (1).

Lequel faut-il que je croie de préférence: un homme qui n'a jamais étudié la Religion, qui attaque ce qu'il

(1) On voit Notre-Seigneur Jésus-Christ parler *quinze fois* dans son Evangile du *feu de l'enfer*.

Voyez, entre autres, les sept ou huit derniers versets du IXe chapitre de saint Marc, où il dit qu'il vaut mieux tout perdre et tout souffrir que « d'aller dans l'enfer, dans le feu qui ne s'éteint point, « où le remords ne meurt pas, et où le feu ne peut s'éteindre. Car, « ajoute-t-il, tout homme qui y tombera sera *salé* par le feu, » c'est-à-dire en sera à la fois pénétré, dévoré et conservé, comme le sel conserve les viandes tout en les pénétrant parfaitement.

Voyez encore en saint Matthieu, à la fin du chapitre XXV : « Reti-

ignore, qui ne peut avoir que des *doutes*, non une certitude, sur ce sujet; — ou bien CELUI qui a dit : « Je suis LA VÉRITÉ ; le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera point? »

Prenez garde : c'est Jésus, le bon Jésus; Jésus si miséricordieux et si doux, qui pardonne *tout* aux pauvres pécheurs repentants; Jésus, qui accueille sans une parole de reproche et la coupable Madeleine, et la femme adultère, et le publicain Zachée, et le voleur crucifié à ses côtés; c'est JÉSUS qui vous déclare qu'il y a un *enfer éternel de feu*, et qui le répète quinze fois expressément dans son Évangile !

Auriez-vous la prétention de mieux vous entendre que Jésus-Christ en fait de miséricorde et de bonté?

En cette matière, voyez-vous, plus qu'en toute autre, c'est bien souvent le *cœur* du méchant qui parle, et non sa raison. C'est la passion criminelle qui a peur de la justice de Dieu, et qui crie, pour étourdir la conscience : « Il n'y a pas de justice de Dieu ! Il n'y a pas d'enfer ! »

Mais qu'importent à la réalité ces cris et ces passions? L'aveugle qui nie la lumière empêche-t-il la

« rez-vous de moi, maudits *au feu éternel* qui a été préparé pour « le démon et les autres mauvais anges... Et ils iront dans le *supplice éternel*, et les justes dans la *vie éternelle.* »

Et en saint Jean, chap. XV : « Si quelqu'un ne m'est pas uni (par « la grâce), il sera jeté *dans le feu, et il brûlera ;* » etc., etc.

lumière de luire? Que l'impie le nie ou le reconnaisse, il existe un enfer, vengeur du vice, et cet enfer est éternel.

C'est le cri de l'humanité entière! La certitude de l'enfer est tellement au fond de la conscience humaine, qu'on retrouve en effet ce dogme *chez tous les peuples* anciens et modernes, chez les sauvages idolâtres, comme chez les chrétiens civilisés. Il est tellement au fond du christianisme, que, de toutes les hérésies qui ont attaqué les dogmes catholiques, pas une n'a pensé à le nier. La vérité seule de l'enfer est restée debout, intacte, au milieu de tant de ruines.

Les plus grands philosophes, les plus grands génies ont admis l'enfer non-seulement chez les chrétiens, cela va sans dire, mais même chez les païens: Virgile, Ovide, Horace, Platon, Socrate, enfin l'impie Celse lui-même, ce Voltaire du troisième siècle. Qui oserait se montrer plus difficile qu'eux?

La doctrine des peines éternelles a, du reste, dans l'enseignement de l'Eglise, une parfaite compensation dans la doctrine des récompenses éternelles. L'une nous manifeste la souveraine et *infinie justice* de Dieu; l'autre, sa souveraine et *infinie bonté*. Mais tout en Dieu n'est-il pas adorable, sa justice, comme tous ses autres attributs? Je le répète, on ne penserait guère à le nier, si l'on n'en avait pas peur.

Je pourrais ajouter ici plusieurs autres réflexions sur l'utilité, la nécessité même du dogme de l'éternité

des peines de l'enfer. Je pourrais faire remarquer que c'est cette *éternité* qui le rend ainsi utile et nécessaire; comme c'est elle et elle seule qui révolte le méchant, c'est aussi elle seule qui l'arrête. L'homme sent qu'il ne doit point finir; il lui faut dès lors des espérances et des craintes qui soient à sa hauteur; tout ce qui est au-dessous disparaît à sa vue.

Si l'on pouvait connaître tous les crimes que la crainte de l'*éternité* de l'enfer a empêchés, on serait frappé de la nécessité de cette sanction; et comme Dieu donne à l'homme tout ce qui lui est *nécessaire*, de la nécessité de l'éternité des peines on conclurait leur réalité.

Je pourrais montrer encore que dans l'enfer il n'y a pas de repentir possible, et dès lors pas de pardon possible; que l'enfer ne nous paraît si incompréhensible que parce que nous ne nous faisons pas une idée suffisante de la grandeur du péché, dont il est le châtiment, et de la facilité pour nous de l'éviter, etc. Mais je m'en tiens aux deux grandes autorités que je vous ai apportées en regard de votre doute: l'autorité de JESUS-CHRIST, et celle du GENRE HUMAIN,

Croyons de tout notre cœur les mystères du christianisme. Vivons en conséquence de notre foi; aimons Dieu, servons-le, imitons Jésus-Christ, soyons bons chrétiens, et nous n'aurons plus rien à démêler avec l'enfer.

XXX

Dieu est trop bon pour me damner.

Rép. Aussi n'est-ce pas Dieu qui vous damne, *c'est vous-même.*

Dieu n'est pas plus la cause de l'enfer qu'il n'est la cause du péché qui produit l'enfer.

« Pourquoi donc *permet-il* le péché ? »

Parce que, vous ayant donné le plus magnifique de tous les dons, celui de l'*intelligence*, qui vous rend semblable à lui, et vous ayant préparé un bonheur *éternel*, il ne convenait pas qu'il vous traitât comme la brute, qui n'a pas d'intelligence et qui n'est faite que pour la terre.

Il ne convenait pas que vous fussiez *contraint* de recevoir les dons de Dieu ; Il fallait que vous employassiez votre intelligence à accepter librement et à acquérir vous-même le trésor d'une éternité de béatitude.

Voilà pourquoi Dieu nous a donné, avec l'intelligence, la *liberté morale*, c'est-à-dire la faculté de choisir à notre gré le bien ou le mal, de suivre ou de ne pas suivre la voix de notre bon Père qui nous appelle à lui.

Cette liberté est la plus grande marque d'honneur et d'amour que nous puissions recevoir de Dieu.

Si nous en abusons, la faute en est toute à nous, non à lui.

Si je vous donne une arme pour défendre votre vie, n'est-ce pas là une marque d'amour de ma part? Et si, contre ma volonté, malgré les avertissements et les leçons que je vous ai donnés pour vous en bien servir, vous tournez cette arme contre vous-même, serai-je cause de votre blessure? N'est-ce pas à vous seul qu'il faudra l'imputer?

Ainsi fait pour nous le bon Dieu. Il nous donne la liberté de faire le bien ou le mal; mais il ne néglige rien pour nous faire choisir le bien. Instructions, avertissements, tendres invitations, terribles menaces, il n'épargne rien. Il nous comble de ses grâces, il nous environne de secours; — mais il ne nous *force* pas: ce serait détruire son ouvrage.

Il respecte en nous les dons qu'il y a mis.

C'est donc le réprouvé qui *se perd;* ce n'est pas Dieu qui le damne, c'est lui-même *qui se damne*. Dieu ne fait que donner à chacun ce qu'il a choisi librement, la vie ou la mort; le paradis, fruit de la vertu; ou l'enfer, fruit du péché.

Il y a deux chemins ouverts devant nous en cette vie, celui de la vertu et celui du vice. Le second est quelquefois plus doux, plus séduisant que le premier, surtout dans les commencements; mais l'un mène à l'enfer, où la douceur se change en amertume; l'autre en paradis, où le travail se change en un ineffable repos.

Pour aller au paradis, il faut prendre le chemin du paradis ; c'est tout simple. Le prêtre catholique est le guide charitable qui, de la part de Dieu, montre à tous ce chemin. Combien, hélas ! ferment leurs oreilles à sa voix ! Combien se perdent pour n'avoir point suivi ces indications !

XXXI

Dieu a prévu de toute éternité si je dois être sauvé ou damné. J'aurai beau faire, je ne pourrai changer la destinée.

RÉP. Si votre femme venait vous dire : « Mon ami, Dieu a prévu de toute éternité si tu dois dîner ou ne pas dîner aujourd'hui. J'aurai beau faire, il en sera ce que Dieu a prévu. Je vais donc aller me promener, et ton dîner se préparera comme il pourra ; »

Si votre enfant vous disait : « Mon cher papa, Dieu a prévu de toute éternité si je dois aujourd'hui travailler ou faire l'école buissonnière. J'aurai beau faire, je ne changerai pas la destinée. Je vais donc aller m'amuser au lieu de lire et d'écrire ; »

Je crois que vous n'auriez pas de peine à leur répondre, et surtout à les mettre à la raison.

Ce que vous répondriez à votre femme et à votre enfant, je vous le réponds à vous-même.

La *prescience* de Dieu ne détruit pas notre liberté.

Et bien que notre faible raison ne puisse sonder le fond de ce grand mystère, elle en sait cependant assez pour être certaine de la vérité.

1° D'abord nous avons tous, en dépit de tous les raisonnements, de toutes les subtilités, le sentiment intime que nous sommes libres dans nos déterminations. Je sens, en écrivant ces lignes, qu'il ne dépend que de ma volonté, de mettre ici un mot au lieu d'un autre, d'interrompre ou de continuer mon travail, etc. Vous qui lisez, vous sentez, et nul ne pourra vous persuader le contraire, qu'il ne dépend que de vous de lire ou de fermer ce livre, de chanter ou de vous taire, de vous lever ou de rester assis, etc. — Donc, vous et moi, nous sommes libres.

2° En second lieu, cette difficulté de concilier notre liberté morale avec la prescience de Dieu, est-elle aussi sérieuse qu'elle en a l'air? Je ne le crois pas, et je n'y vois guère qu'une *affaire de mots.*

Nous mesurons ici Dieu à notre aune; nous parlons de lui comme de-nous-mêmes. Nous lui prêtons nos faiblesses; et nous nous créons par là de chimériques embarras.

Il n'y a point, à vrai dire, de *prescience* en Dieu. *Pré-voir*, c'est *voir d'avance*, voir *ce qui sera. Prévoir* suppose nécessairement un avenir, non existant encore. Or, il n'y a point de *futur* ni de succession de temps pour Dieu, mais un éternel et immuable *présent.* Le passé et l'avenir ne sont que pour les créa-

tures finies et changeantes. Nous pré-voyons, nous autres; mais c'est une imperfection de notre être. Dieu, l'être parfait, VOIT, ne prévoit pas.

Il nous *voit* agir. Or, personne n'a jamais dit, que je sache, que la connaissance actuelle que Dieu a de nos actions en gêne la liberté. Eh bien! Dieu n'en a pas d'autre.

Cela me paraît bien simple, bien facile à saisir. Il ne reste plus là que le mystère de l'éternité, de l'immutabilité de Dieu, ou plutôt le mystère de son existence. Mais qui sera jamais assez insensé pour dire: Je refuse de croire en Dieu, parce que je ne conçois pas l'INFINI?

Usez donc bien de votre liberté sous l'œil du bon Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres.

XXXII

Ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui souille l'âme. Dieu ne me damnera pas pour un morceau de viande. La viande n'est pas plus mauvaise le vendredi et le samedi que les autres jours.

RÉP. Vous avez tout à fait raison: ce n'est pas la viande qui damne; la viande n'est pas plus mauvaise un jour que l'autre.

Ce qui damne, c'est la désobéissance, qui fait manger la viande.

Ce qui est mauvais le vendredi et le samedi, c'est la violation d'une loi qui n'existe pas pour les autres jours; c'est la révolte contre l'autorité légitime des Pasteurs, à qui nous devons tous obéir comme à CELUI même qui les envoie: « Allez, c'est moi qui vous en-« voie. Qui vous écoute, m'écoute; qui vous mé-« prise, me méprise. »

Il ne s'agit donc pas de viande, ni de jours, ni d'estomac; il s'agit du cœur qui pèche en refusant de se soumettre à un commandement obligatoire et facile.

Outre le grand et général motif d'observer toutes les lois de l'Eglise, nous pouvons ajouter que ces lois ne sont pas faites au hasard, par caprice, mais qu'elles portent sur de sages et très-importantes raisons.

Ainsi la loi de l'abstinence, dont l'application revient toutes les semaines, est destinée à rappeler incessamment au souvenir des chrétiens la Passion, les souffrances, la mort de leur Sauveur, ainsi que la nécessité de la pénitence; elle est la pratique *publique* de la pénitence des chrétiens, etc.

Il n'y a qu'un homme superficiel ou ignorant qui puisse regarder cette institution comme inutile. On ne peut croire, dans la pratique, combien cette seule observation du maigre le vendredi et le samedi empêche l'âme de sortir des idées religieuses.

Les lois de l'Église, tout en obligeant sous peine de péché, sont loin d'êtres dures et tyranniques. L'Église est une mère, et non une maîtresse impérieuse. Il suf-

fit que, *pour un motif grave et légitime*, vous ne puissiez faire maigre, pour que vous en soyez par là même dispensé. L'Église veut vous faire du bien, non du mal. Elle veut vous faire expier vos péchés, non vous rendre malade. La maladie, la faiblesse du tempérament, la fatigue d'un rude travail habituel, l'extrême pauvreté, la grande difficulté de se procurer des aliments maigres, sont des motifs qui dispensent du maigre.

Pour ne pas se faire illusion, il est bon cependant de consulter auparavant le curé ou le confesseur, interprètes de la loi.

Cette observation, qui s'étend à toutes les lois de l'Église, montre combien sage et modérée est l'autorité qui les porte. Respectons-la donc du fond de notre cœur; laissons rire ceux qui n'y entendent rien, et accomplissons sans murmurer des commandements si simples, si sages et si utiles à nos âmes.

XXXIII

Dieu n'a pas besoin de mes prières. Il sait bien ce qui m'est nécessaire sans que je le lui demande.

RÉP. Oui, certes, il le sait; mais vous auriez tout à fait tort de conclure de là que vous pouvez vous dispenser de prier.

Le bon Dieu n'a pas besoin de vos prières, il est vrai. Vos prières et vos hommages ne changent en rien sa béatitude immuable… Mais il les *exige* de vous, ces hommages, ces adorations, ces actions de grâces, ces prières; parce que vous, sa créature et son enfant, vous les lui devez.

Votre pensée, dont il est l'auteur, il y a droit; il veut que vous la dirigiez vers lui; et ce cœur, qu'il vous a donné, il a droit également à son amour, et il veut que, par l'amour, vous le lui rendiez librement.

Dieu sait tous vos besoins. C'est encore très-vrai. Aussi n'est-ce point pour les lui apprendre qu'il faut que vous les lui exposiez. C'est afin que vous ne perdiez pas la vue de votre impuissance sans son secours; c'est afin de vous rappeler sans cesse votre dépendance.

C'est *pour vous* qu'est ordonnée la prière, non pas pour lui. Il *veut* que vous priiez, d'abord, parce qu'il est juste que vous adoriez votre Dieu, que vous pensiez à celui qui pense sans cesse à vous, que vous aimiez celui qui est le bien suprême et votre excellent bienfaiteur; et ensuite, parce qu'il est bon, utile et même nécessaire pour vous de prier.

Quoi de plus grand, quoi de plus doux, de plus simple, de plus facile que la prière!

C'est la plus noble occupation de l'homme en ce monde; c'est ce qui ennoblit, relève et rend dignes d'un être raisonnable toutes nos autres occupations.

C'est la pensée humaine s'appliquant à Dieu, son plus digne objet.

C'est le cœur s'unissant au Dieu d'infinie bonté, d'infinie perfection, d'infini amour, qui peut seul pleinement le satisfaire.

C'est l'enfant qui parle à son père bien-aimé.

C'est l'ami qui converse familièrement avec son ami.

C'est le coupable pardonné qui remercie tendrement son Sauveur; c'est le pécheur faible et infirme, qui demande miséricorde au Dieu qui a dit : « Jamais je ne rejetterai celui qui vient à moi. »

La prière est la consolation de toutes nos peines. C'est le trésor de notre bonheur intime, que rien ne peut nous ravir. Car la prière est en nous; elle est nous-mêmes. C'est nous-mêmes pensant à Dieu et aimant Dieu.

Il en est de la prière comme de l'amour de Dieu. C'est une si douce chose que le bon Dieu, en nous en imposant l'obligation, ne fait que nous commander d'être heureux.

Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est venu en ce monde pour nous rendre heureux en nous rendant bons, ne recommande-t-il rien tant que la prière: « *Priez sans cesse*, dit-il, *et ne vous lassez point.* » C'est-à-dire, habituez votre âme à penser à Dieu et à l'aimer par-dessus toutes choses. La prière est le fond de la vie chrétienne.

Priez donc, et de bon cœur; non point seulement de bouche, mais du fond de l'âme. Soyez fidèle, au commencement et à la fin du jour, à rendre au bon

Dieu votre hommage filial (1). Priez dans vos peines ; priez dans vos dangers ; priez dans vos tentations. Priez après vos fautes, pour en obtenir le pardon. Priez dans les principales circonstances de votre vie.

Mêlez la prière à vos actions journalières. Avec elle rien n'est petit devant Dieu ; avec elle rien n'est perdu pour le Paradis. Vous serez pur et bon, si vous pratiquez la prière. Votre cœur sera dans la paix. Au milieu des misères de la vie, vous aurez cette joie intérieure qui en adoucit les amertumes ; et quand le temps de votre épreuve sera terminé, vous recueillerez au centuple le fruit de votre fidélité.

XXXIV

Je prie et n'obtiens pas. Je perds mon temps.

RÉP. Sainte Monique, la mère de saint Augustin, a-t-elle perdu son temps, lorsque pendant *seize années* de prières et de larmes elle a demandé à Dieu ce qu'elle a enfin obtenu : la conversion de son fils?

Saint François de Sales a-t-il perdu son temps lorsqu'il a travaillé pendant *vingt-deux* ans à acquérir la douceur?

La *persévérance* est une des principales qualités de la prière.

(1) « N'attendez rien, disait un jour saint Vincent de Paul, d'un homme qui ne fait point ses prières matin et soir. »

Ne nous lassons jamais de prier. Le bon Dieu fait la sourde oreille pour nous faire crier plus haut et davantage. Il semble se cacher pour que nous sentions mieux son absence, pour que nous appréciions mieux la douceur de sa présence.

Souvenons-nous de la promesse du Maître : « *Cherchez*, ET VOUS TROUVEREZ. » Nous trouverons, nous sommes assurés de trouver. Mais nous ne sommes pas assurés de trouver *tout de suite*. Sainte Monique, la femme de la foi et de la persévérance, n'a trouvé qu'après seize ans, et c'est sa constance inébranlable qui l'a sanctifiée. La Chananéenne de l'Évangile n'a obtenu la vie de son enfant qu'après *trois* demandes, et ce retard, si cruel pour son cœur de mère, a été l'épreuve et le triomphe de sa foi...

Ne nous lassons pas. Le moment où nous perdons courage est peut-être celui où Dieu va venir à nous !

XXXV

Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu pour qu'il m'envoie tant de mal ?

RÉP. « Homme de peu de foi », qui ne comprenez point les secrets de Dieu ! Quand il vous visite par la souffrance, ne lui posez jamais, croyez-moi, cette re-

doutable question : « Que vous ai-je fait pour tant souffrir? »

Presque toujours il pourrait vous réduire au silence, en déroulant sous vos yeux épouvantés une longue, une affreuse série de fautes, que votre indifférence religieuse dérobe seule à votre attention, et les éternelles douleurs de l'enfer que ces fautes méritent cent fois !

Toujours il pourrait vous répondre, en vous rappelant les flammes redoutables du purgatoire, que nul n'est saint à ses yeux et que les peines mitigées de la vie présente, sont bien peu de chose en comparaison des expiations de la vie future.

Toujours, enfin, il pourrait vous répondre en vous montrant son Paradis, sa crèche, sa croix, que votre voyage en ce monde n'est qu'une épreuve passagère ; qu'il vous a, le premier, donné l'exemple de la patience, afin que, par le saint usage de la souffrance, vous sanctifiiez votre âme et vous accumuliez sur votre tête un poids immense de gloire dans l'éternité.

Il vous rappellerait ces oracles tombés jadis de ses lèvres divines :

« *En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous souffrirez, tandis que le monde se réjouira. Mais votre tristesse sera changée en joie. La femme qui enfante souffre et gémit quand arrive son heure ; mais quand elle a enfanté, elle oublie bientôt ses souffrances à cause du fils qu'elle a mis au monde !*

« *Et vous aussi, vous êtes maintenant dans les larmes ; mais je vais bientôt venir, et votre cœur sera dans la joie et nul ne pourra troubler votre bonheur !...* »

Qui que vous soyez, juste ou pécheur, comprenez le mystère adorable de la douleur ! C'est la visite la plus intime de Dieu. C'est le don le plus précieux de sa miséricorde.

C'est le dernier effort de son amour.

Dieu n'a rien trouvé de plus excellent à donner à son Fils unique, JÉSUS ; à MARIE, son épouse, sa mère, sa créature bien-aimée ; à ses Saints, à ses Martyrs, à tous ses amis !...

Si vous souffrez avec JÉSUS-CHRIST, vous serez couronnés avec lui. — C'est par la croix qu'on arrive à la gloire !

XXXVI

A quoi bon prier la sainte Vierge ? C'est une superstition. D'ailleurs comment peut-elle nous entendre ?

RÉP. Comment *vous*, pouvez-vous m'entendre ?

— Mais, avec mes oreilles !

— Je le sais bien ; aussi n'est-ce pas cela que je vous demande. Je vous demande *comment* vous pouvez m'entendre avec vos oreilles ?

Je remue mes lèvres ; elles agitent un peu d'air ; cet air entre dans votre oreille et s'arrête à un petit os recouvert de peau appelé le *tympan*.... Et voici que vous entendez ce que je vous dis !

Comment cela se fait-il ? Quel rapport entre ce peu d'air sur le tympan et ma *pensée* qui se manifeste à votre âme ? — Si nous n'étions témoins de cela chaque jour, nous n'y pourrions croire. Il est bien certain cependant que cela est.

Eh bien ! quand vous m'aurez dit comment vous, qui êtes à deux pas de moi, vous pouvez m'entendre et entrer en rapport avec moi, quand je vous parle, je vous dirai comment la sainte Vierge et les Saints, qui sont dans le ciel, peuvent entendre mes prières et y répondre.

Le même Dieu qui vous fait m'entendre les fait m'entendre lorsque je leur demande d'intercéder pour moi auprès de lui.

Comment le bon Dieu s'y prend-il pour cela ? il m'importe peu de le savoir. Ce que je sais, c'est que cela est ; c'est que Dieu fait connaître à la bienheureuse Vierge qu'il a élevée, seule entre toutes les créatures, à la dignité prodigieuse de SA MÈRE, à celle qu'il nous a laissée pour *mère*, pour *avocate*, pour *protectrice*, en mourant sur la croix, qu'il fait, dis-je, connaître à la Vierge MARIE les prières, les besoins de ses enfants ; c'est qu'il écoute toujours Celle qu'il aime par-dessus toutes les œuvres de ses mains ; c'est

qu'il vient encore à nous par Elle, comme il est venu jadis, au jour de son Incarnation; c'est que le moyen le plus sûr d'arriver à JÉSUS, c'est d'aller à MARIE, qui nous introduit auprès de son Fils et de notre Dieu, couvrant ainsi par sa protection notre indignité et nos dispositions imparfaites.

Ce que je sais, c'est qu'il n'y a rien de plus doux, de plus suave, de plus consolant que d'aimer la sainte Vierge, de lui confier ses peines, de lui offrir son cœur.

C'est que son culte rend meilleur, rend chaste, pur, doux, humble, fait aimer la prière, donne la joie et la paix de l'âme...

Ce que je sais, c'est qu'en aimant et en servant MARIE, je ne fais qu'imiter, et bien imparfaitement, mon Sauveur JÉSUS-CHRIST lui-même.

Le premier il a aimé sa Mère, si bonne, si sainte, par-dessus toutes les créatures; le premier il l'a servie de ses mains, il lui a rendu toutes sortes d'honneurs, de devoirs, d'obéissance.

Et comme il m'a dit, la veille de sa mort: « Je vous ai donné l'exemple, *afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez,* » je tâche d'aimer et d'honorer parfaitement la sainte Vierge MARIE qu'il a si parfaitement aimée et honorée.

Ce n'est point ici le lieu de faire un traité sur le culte de la sainte Vierge.

Mais c'est toujours le lieu de dire que la haine con-

tre ce culte a été le cachet universel de toutes les hérésies, de toutes les insurrections religieuses; que l'on ne quitte jamais MARIE sans bientôt quitter JÉSUS; que même l'on ne diminue jamais ce culte pour devenir meilleur.

Ce qu'il faut dire, c'est que les pauvres protestants sont bien à plaindre de ne connaître point, de n'aimer point leur MÈRE!... de ne point accueillir Celle que JÉSUS-CHRIST a choisie, a aimée, a unie inséparablement au mystère de son Incarnation, au mystère de sa crèche, aux mystères de son enfance, de sa vie cachée, de sa vie publique, au mystère de ses douleurs et de notre rédemption; Celle qu'il associe, dans le ciel, aux mystères adorables de sa gloire et de sa royauté.

Ils doivent trembler lorsque, jetant les yeux sur tous les siècles chrétiens, ils n'en trouvent pas un seul qui ne condamne leur silence, et qui n'ait réalisé la parole prophétique de la Vierge elle-même: « *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse.* » (Saint Luc, ch. 1.)

Nulle part on n'aperçoit ce Christ solitaire, rêvé par Luther, Calvin et leurs disciples, mais le Christ tel qu'il se montra à l'œil des prophètes, tel qu'il paraît dans l'Évangile, Enfant de la Vierge, formé de sa chair et de son sang, porté longtemps dans son sein et dans ses bras, remplissant trente ans envers elle les devoirs du fils le plus soumis, expirant sous ses yeux, et reposant encore dans ses bras avant de passer de la croix au sépulcre....

Ils craignent d'enlever à JÉSUS-CHRIST ce qu'ils donneraient à MARIE. — Mais n'est-ce pas grandement ignorer le cœur humain, formé à l'image de celui de Dieu, que de craindre de blesser un ami, en témoignant, *à cause de lui,* un grand amour à sa Mère? N'est-ce point à cause du Fils que nous aimons la Mère ? et n'est-ce point à JÉSUS-CHRIST que reviennent tous ces hommages?

Maintenant, qu'il y ait quelques abus, quelques indiscrétions chez des gens ignorants relativement à ce culte de la sainte Vierge; qui le nie? De quoi n'abuse-t-on pas ? Mais ces abus sont réprouvés par l'Église. Les Évêques et les prêtres en détournent les fidèles dès qu'ils en ont connaissance.

En ce qui touche le culte de MARIE, l'excès le plus commun, croyez-le bien, n'est pas *en trop*, mais *en trop peu.* Car dès qu'on ne *l'adore* pas (et on ne doit pas l'adorer; l'adoration est due à Dieu seul), dès qu'on n'adore pas la sainte Vierge, on reste toujours au-dessous de ce qu'elle mérite. Jamais nous ne l'honorerons autant que Dieu l'a honorée, en la faisant SA MÈRE. Jamais nous ne l'aimerons autant que l'a aimée JÉSUS notre modèle.

Catholiques, nous sommes la grande famille de JÉSUS-CHRIST. Est-il étonnant que nous aimions sa Mère ?

XXXVII

Pourquoi n'y a-t-il plus de miracles ?

Rép. Un *miracle* est un fait sensible qui surpasse évidemment les forces de la nature.

C'est une chose que Dieu seul peut faire, et qui manifeste son intervention d'une manière extraordinaire dans les choses de ce monde.

« Pourquoi n'y en a-t-il plus? » demande-t-on.

A cela, j'apporte deux réponses :

1° Il y en a encore, et beaucoup. 2° Il est tout naturel qu'il y en ait moins que dans les premiers siècles du christianisme.

1° *Il y en a encore.*

Moi qui vous parle dans ce petit livre, je pourrais vous dire que j'en ai vu, et que j'ai vu en outre plusieurs personnes sur qui des *miracles authentiques* s'étaient opérés, tels que la guérison instantanée de maladies incurables.

Mais je préfère vous citer un fait d'une portée plus générale.

Un Anglais protestant était à Rome, sous le pontificat du Pape Benoit XIV. Il causait, avec un Cardinal, de la religion catholique, l'attaquant assez vivement, et rejetant surtout, comme faux, les miracles opérés par l'intercession des saints.

Peu de temps après, ce Cardinal fut chargé d'examiner les pièces relatives à la béatification d'un serviteur de Dieu. Il les remit un jour au protestant, lui recommandant de les examiner avec soin et de lui dire son avis sur le degré de foi que méritaient ces témoignages.

Après quelques jours, l'Anglais rapporte les procès-verbaux. « Eh bien, monsieur, lui demande le Prélat, quelle est votre impression au sujet de ces pièces ? »

— « Ma foi, Éminence, j'avoue que je n'ai rien à dire; et si tous les miracles des saints que votre Église canonise étaient aussi certains que ceux-ci, cela me donnerait à réfléchir... »

— « En vérité? lui répliqua le Cardinal en souriant; eh bien, nous sommes plus difficiles que vous, à Rome; car ces pièces ne nous ont pas semblé convaincantes, et la cause est rejetée. »

L'Anglais fut si frappé de cette conduite, qu'il s'instruisit plus à fond de la foi catholique. Il abjura le protestantisme avant de quitter Rome.

Or cette sévérité extraordinaire existe encore dans les procès de canonisation des saints. Et comme, de nos jours, on canonise des saints, ainsi qu'on l'a fait dans tous les siècles (1), et que, d'autre part, on n'en canonise *aucun* sans un examen rigoureux, constatant *au moins* CINQ *miracles* opérés par son intercession,

(1) La dernière canonisation a eu lieu en 1839; le pape Grégoire XVI déclara *saints* le B. Alphonse de Liguori et quatre autres serviteurs de Dieu.

nous sommes donc en droit d'affirmer qu'*il y a encore des miracles.*

2° Je réponds en second lieu : Il y a *moins* de miracles qu'au commencement du christianisme, et il en doit être ainsi.

Pour trois raisons :

1° Parce que le but véritable des miracles a été atteint, savoir : la conversion du monde et l'établissement de la Religion chrétienne.

2° Parce que ce but atteint, n'ayant pu l'être sans des miracles, et d'immenses miracles, atteste à tout jamais le fait même de ces miracles.

L'évidence de la divinité de la Religion chrétienne, manifestée *par de grands prodiges*, a seule pu convaincre les païens si sensuels et les juifs si opiniâtres 1° de la divinité de Jésus-Christ pauvre et crucifié ; 2° de la vérité de sa doctrine, tout opposée à leurs idées les plus enracinées ; 3° de la divine mission des Apôtres et de leurs successeurs.

Le monde converti au christianisme sans miracle eût été lui-même le plus étonnant, le plus incompréhensible des miracles.

3° Parce que nous avons aujourd'hui sous les yeux une preuve aussi éclatante de la divinité de notre foi que les miracles l'étaient pour les premiers chrétiens : je veux dire les prophéties de l'Évangile et leur accomplissement dans le monde.

Il y a deux faits surnaturels et divins qui prouvent

la divinité du christianisme : 1° les miracles de Jésus-Christ et de ses envoyés ; 2° l'accomplissement des prophéties de l'Évangile.

Les premiers chrétiens voyaient les miracles, *ils ne voyaient pas* l'accomplissement des prophéties que faisait leur Maître : ils étaient obligés cependant d'y croire fermement (1), et ils y croyaient facilement à cause des miracles qu'ils voyaient.

Nous autres, nous ne voyons point les miracles qu'ont vus nos pères ; mais nous *voyons* l'accomplissement des prophéties de l'Évangile ; et ce que nous *voyons* nous fait admettre aisément les miracles que nous n'avons pas vus.

Les miracles évidents faisaient admettre aux premiers chrétiens l'accomplissement certain des prophéties ; l'accomplissement évident des prophéties nous fait admettre la réalité certaine des miracles.

Le miracle était la preuve des premiers chrétiens ; la prophétie, au contraire, est notre preuve, à nous, par l'évidence du fait divin de son accomplissement.

Et observons que cette preuve, tirée de l'accomplissement des prophéties, est peut-être plus péremptoire encore que celle tirée des miracles, en ce sens que le temps en augmente la force de jour en jour.

(1) *Croire*, c'est admettre la vérité d'une chose sur le témoignage d'autrui.

Ainsi, la stabilité du Siége de saint Pierre, la permanence de la dispersion et, à la fois, de la conservation des Juifs, pendant dix-neuf siècles, etc., sont des faits bien plus frappants que s'ils ne subsistaient que depuis trois ou quatre siècles. Et si le monde dure encore quelques milliers d'années, cette preuve de la divinité de la Religion sera encore bien plus entraînante dans trois ou quatre mille ans qu'elle ne l'est de nos jours.

Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait moins de miracles maintenant qu'aux premiers siècles du christianisme.

XXXVIII

Pourquoi parler latin? Pourquoi se servir d'une langue inconnue?

RÉP. Parce que, à des dogmes immuables, il faut une langue immuable qui garantisse de toute altération la formule même de ces dogmes.

Parce que, à une société universelle, il faut une langue universelle qui maintienne, resserre, proclame hautement l'unanimité de la foi et la fraternité universelle de la Religion véritable.

Les Protestants et tous les ennemis de l'Église catholique lui ont toujours durement reproché le latin. Ils sentent que l'immobilité de cette cuirasse défend

merveilleusement de toute altération ces antiques traditions chrétiennes, dont le témoignage les écrase. Ils voudraient briser la forme pour atteindre le fond. — L'erreur parle volontiers une langue variable et changeante.

Ce reproche, d'ailleurs, si on l'examine de plus près, n'a aucun fondement. N'y a-t-il pas une foule de personnes qui savent le latin? La prédication, c'est-à-dire la partie du culte divin qui s'adresse directement aux fidèles, n'est-elle pas en langue vulgaire? Pour le reste des offices, n'y a-t-il pas un nombre infini de traductions des prières de l'Église? Quel est le chrétien que la langue mystérieuse de l'autel empêche de suivre l'office? Certaines cérémonies, certains bruits n'avertissent-ils pas tous les assistants de ce qui se fait et de ce qui se dit? S'ils sont distraits, n'est-ce pas leur faute?

Rien n'égale, en outre, la dignité, la grandeur, la clarté, la beauté de la langue latine. C'est la langue des conquérants de l'univers, des Romains; c'est la langue de la civilisation; c'est la langue de la science. Cette langue est la reine des langues; elle méritait de devenir la langue de la Religion.

Outre les grands changements qui dénaturent les langues vivantes, il en est beaucoup d'autres qui semblent peu importants, mais qui le sont beaucoup. Ainsi tous les jours l'usage change le sens des mots et souvent le gâte par libertinage. Si l'Église parlait notre langue, il pourrait dépendre d'un bel esprit ef-

fronté de rendre le mot le plus sacré de la liturgie ou ridicule ou indécent.

Sous tous les rapports imaginables, la langue religieuse doit être mise hors du domaine de l'homme.

Voilà pourquoi l'Église catholique parle latin.

XXXIX

Les Prêtres demandent toujours de l'argent !

RÉP. Oui, mais est-ce pour eux-mêmes ?

Ils n'en demandent, que je sache, que pour les pauvres et pour les frais du culte divin. Les en blâmez-vous ? Ne sont-ils pas les pourvoyeurs des pauvres et les pères des indigents ? Ne sont-ils pas les ministres de Dieu, chargés de l'honneur de son culte, et du soin de ses temples ?

Ils vous demandent souvent, c'est vrai ; mais n'est-ce pas un peu votre faute ? Pourquoi, si prodigue pour vos plaisirs, êtes-vous si parcimonieux pour faire le bien ? Pourquoi leur donnez-vous si peu quand ils vous quêtent ? N'est-ce pas votre économie intempestive qui les oblige à revenir, malgré eux, à la charge ?

Puis, croyez-vous qu'il soit possible de subvenir à de grandes dépenses sans de grandes ressources ? Mettez-vous donc un moment à la place de votre Curé, avec la charge de tous les pauvres de la paroisse, avec l'obligation d'entretenir, de fonder des œuvres

de bienfaisance, avec l'obligation, plus dispendieuse qu'on ne pense, de tenir dans un état décent, de propreté l'église et tout son mobilier. Ne faut-il pas de l'argent pour tout cela?

Ne vous étonnez donc pas s'il vous en demande. Cette dépense, soyez-en sûr, ne vous laissera point de remords. Elle ne vous ruinera pas non plus. Jamais l'aumône n'a ruiné personne. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu ; mais ce peu que vous donnez, donnez-le de bon cœur.

Le Prêtre est l'homme de la foi et de la charité. Ayons plus de foi et plus de charité, et nous comprendrons pourquoi il demande toujours !

XL

Ce sont les Prêtres qui ont inventé la confession.

Rép. Voici une grande question.

Vous comprenez sa portée, ami lecteur? Si c'est le bon Dieu, il faut nous soumettre, car c'est folie de résister à Dieu. Si ce n'est pas lui, mais un homme comme vous et moi, il faut (passez-moi le mot) l'envoyer promener, lui et son invention, car c'est l'invention la plus désagréable que l'on puisse voir.

Se confesser, c'est avouer ses péchés, c'est dire à un Prêtre tout ce qu'on a fait de mal, quelque honteux que ce soit. — Quoi de plus désagréable, je le

demande ? Quel plus grand sacrifice demander à l'orgueil de l'homme ?

Faut-il donc le faire ce sacrifice ? Suis-je obligé, obligé en conscience, sous peine de révolte contre Dieu, de me confesser ?

Oui.

Car la confession des péchés, faite au Prêtre, a été instituée par JÉSUS-CHRIST lui-même, le Fils du Dieu vivant descendu sur terre et fait homme pour nous sauver.

Ouvrons en effet son Évangile.

Nous y trouvons deux paroles de ce divin Maître, relatives à la confession des péchés et au pouvoir donné par lui à ses ministres de remettre aux pécheurs leurs fautes en son nom.

La première de ces paroles est la *promesse* faite par JÉSUS-CHRIST à ses Apôtres de leur donner ce pouvoir. La seconde est l'accomplissement de cette promesse.

1° *La promesse.* Elle se trouve dans l'Évangile de saint Matthieu, au chap. 18 : « *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux,* ET TOUT CE QUE VOUS DÉLIEREZ SUR LA TERRE SERA DÉLIÉ DANS LES CIEUX. »

2° *La réalisation de la promesse* (saint Jean, ch. 20). C'est le jour de Pâques, le jour même de la Résurrection. (Ce divin pouvoir que JÉSUS-CHRIST va conférer à ses Apôtres, qu'est-ce autre chose, en effet, que le pouvoir de ressusciter les âmes mortes par le péché ?)

Les Apôtres sont réunis, tremblants de frayeur,

dans la salle du Cénacle. Ils sont enfermés de peur des Juifs, qui ont crucifié leur Maître l'avant-veille.... Tout à coup, les portes étant fermées, JÉSUS paraît au milieu d'eux. « La paix soit avec vous, dit-il; c'est moi, ne craignez point. » — Ils s'effraient; ils ne veulent pas en croire leurs yeux! Mais ils touchent le corps sacré, les plaies des mains, des pieds, du côté. Ils tombent aux pieds du Sauveur ressuscité et l'adorent.

JÉSUS souffle sur eux: « *Recevez le Saint-Esprit*, leur dit-il; *de même que mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie.* De même que mon Père m'a envoyé Sauveur des hommes, moi, égal à mon Père, Dieu éternel et tout-puissant comme lui, moi, je vous envoie. Je vous envoie sauveurs de vos frères; je vous envoie dépositaires des trésors de salut que j'ai amassés pour les répandre sur les hommes, dépositaires et dispensateurs de mes sacrements, où j'ai renfermé tous les mérites de ma Passion et de ma mort. « *Comme mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie.* RECEVEZ LE SAINT-ESPRIT. LES PÉCHÉS SERONT PARDONNÉS A CEUX A QUI VOUS LES PARDONNEREZ, ET ILS SERONT RETENUS A CEUX A QUI VOUS LES RETIENDREZ. »

Est-il besoin, je le demande, de raisonner sur de pareilles paroles? Qui osera nier que JÉSUS-CHRIST donne ici à ses Apôtres, premiers prêtres, premiers pasteurs de son Église, la puissance de pardonner les péchés ou de les retenir, selon qu'ils le jugeront convenable? Qui pourra nier qu'il les établisse ici juges

des consciences, juges avec plein pouvoir de pardonner ou de retenir?

Donc, c'est lui, JÉSUS-CHRIST, le Fils de Dieu fait homme, qui a voulu, qui a ordonné que tout homme qui a commis un péché et qui veut en obtenir le pardon, aille recourir au ministère de ses Prêtres, lesquels sont chargés de juger son âme et de prononcer, au nom de Dieu, sa sentence. Donc c'est lui, et lui seul, qui a institué, ordonné, imposé au monde la confession.

A quoi, en effet, servirait au Prêtre de JÉSUS-CHRIST ce pouvoir de pardonner ou de retenir les péchés, s'il y avait un autre moyen d'en obtenir la rémission? Quel sens auraient les paroles du Seigneur? A quoi bon donner les clefs de la porte au gardien, si l'on peut entrer dans la maison par une autre issue?

Et, ensuite, quel moyen aurait le Prêtre de porter raisonnablement sa sentence si le coupable ne venait lui-même avouer ses péchés dont souvent il a seul le secret?

Les chrétiens sont donc obligés de *confesser* leurs fautes à leurs Prêtres, s'ils veulent obtenir le pardon de Dieu. La confession est, de droit divin, la voie du pardon; qui veut la fin, veut aussi le moyen; qui ne prend pas le moyen, n'atteindra point à la fin.

Aussi s'est-on confessé aux Prêtres dans tous les siècles.

L'histoire nous a conservé le nom du confesseur de Charlemagne, au IXe siècle.

Au IVe siècle, on voit le grand saint Ambroise, évêque de Milan, appliqué à entendre les confessions des pénitents; et l'auteur contemporain de sa vie ajoute « qu'il pleurait tellement sur les péchés « qu'on lui avouait, que les pécheurs étaient obligés « de pleurer avec lui. »

A la même époque, on entend saint Augustin reprocher aux hérétiques d'Afrique cette prétention, renouvelée depuis par les Protestants, de ne vouloir se confesser qu'à Dieu seul. « Est-ce donc en vain, « s'écrie-t-il, que le Seigneur a remis les clefs du « Ciel à l'Église ? Est-ce en vain qu'il a dit : *Tout ce « que vous délierez sur la terre sera délié dans les « cieux?* » — Vous vous moquez de l'Évangile! Vous « promettez ce qu'il refuse ! »

Au IIIe et au IIe siècle, on trouve encore, dans les livres qui nous ont été conservés des anciens docteurs, des témoignages très-frappants sur la nécessité de la confession faite aux Prêtres pour être pardonné de Dieu.

Dans les Catacombes, on a découvert plusieurs siéges qui, par leur forme, leur position dans les chapelles, etc., étaient évidemment des siéges confessionnaux.

Enfin, dans le livre même des Actes des Apôtres, on voit les païens convertis d'Éphèse, dociles à la voix de l'apôtre saint Paul, « *venir en foule* POUR AVOUER ET POUR CONFESSER LEURS ACTIONS. (1) »

(1) « Confitentes et annuntiantes actus suos » (Actes des Apôtres, ch. 19, v. 18 et 19).

Confesse-t-on autre chose que des actions coupables, des péchés? Et que signifie ce passage du livre des Actes, s'il n'indique pas la confession des péchés?

Vous le voyez donc, c'est le bon Dieu, notre Sauveur, qui nous a donné la *confession* comme le remède des maux de notre âme, comme le moyen de rentrer en grâce avec notre Père céleste.

C'est une invention de miséricorde, de douceur et de tendresse. Il en coûte un peu, il est vrai, surtout quand une longue négligence a laissé accumuler beaucoup de fautes, et des fautes graves. Mais ce premier moment passe vite, et après, quelle joie! quelle paix! quel bonheur de se retrouver comme jadis l'enfant de DIEU, l'ami de JÉSUS-CHRIST! Si la confession est un joug, c'est « *ce joug* SUAVE *et ce fardeau* LÉGER » dont parle le Sauveur. « *Prenez-le*, ajoute ce bon Maître, *là seulement vous trouverez le repos de vos âmes.* »

Allez vous confesser, et vous verrez.

XLI

A quoi sert la confession?

RÉP. D'abord, il faut qu'elle serve à quelque chose de bon, puisque c'est une institution divine, et que Dieu ne fait rien sans motif.

Mais, de plus, vous demandez à quoi sert la confession ? *Confessez-vous, et vous verrez à quoi cela sert.*

Vous verrez que cela sert à devenir bon, de mauvais que l'on est ; vous verrez que cela sert à se corriger de ses vices et à avancer à grands pas dans les vertus les plus héroïques.

A quoi sert la confession? Demandez-le à ce pauvre enfant que de honteuses habitudes dégradaient, et dont la flétrissure s'imprimait déjà sur son visage.. Le voici tout changé au physique comme au moral. Qu'a-t-il donc fait? Il s'est confessé, il se confesse... Auparavant il ne se confessait pas.

A quoi sert la confession? Demandez-le à cet ouvrier naguère si libertin, si passionné pour le cabaret ; actuellement si chaste, si sobre, si rangé, si travailleur, devenu en peu de temps le modèle de ses camarades ! Sa femme et ses enfants trouvent que la confession sert à quelque chose.

A quoi sert la confession? Demandez-le à cette pauvre femme, accablée de misère, chargée d'enfants, maltraitée par son mari... Elle a voulu plusieurs fois, la malheureuse, aller finir ses peines dans la rivière... La pensée de Dieu et de ses enfants l'a retenue. Elle s'approche du confesseur... Je ne sais ce qu'il lui dit ; mais voici qu'elle rentre chez elle la paix dans le cœur, presque la joie sur le visage. Elle porte doucement ses peines ; elle souffre sans rien dire les duretés de son mari... Celui-ci s'étonne du change-

ment, puis il admire, puis il aime, puis il imite. Comptez : un suicide de moins ; une mère conservée à six ou sept enfants ; un bon ménage et une famille vertueuse de plus.

Après cette pauvre femme, c'est un serviteur qui, depuis longues années, faisait des *petits profits* un peu hasardés, aux dépens de son maître. Un remords l'a troublé ; il va trouver le Prêtre... Si le maître a l'œil à ses affaires, il peut voir que la dépense diminue sans que le train de sa maison ait baissé... Et il reçoit un jour un billet de quatre ou cinq cents francs d'une main inconnue (1).

Comptez : un voleur de moins ; peut-être la flétrissure du bagne épargnée à une honorable famille ; un honnête serviteur de plus.

A quoi sert la confession? Demandez-le aux pauvres de telle commune. Le riche propriétaire du lieu les laissait dans leur misère ; il dépensait pour lui toute son immense fortune... Depuis quelque temps il se confesse... et le voici devenu le père des malheureux ; il va au-devant de leurs privations.. Ils trouvent, les pauvres gens, que la confession sert à quelque chose !

(1) Jean-Jacques Rousseau, malgré ses haines religieuses, reconnaît lui-même l'utilité de la confession : « *Que de restitutions*, dit-il dans son *Emile, que de réparations la Confession ne fait-elle pas faire chez les catholiques !* » — Un Prêtre remit un jour à un ministre protestant, habitué à tourner en dérision la confession et la communion catholiques, une somme considérable qui lui avait été dérobée. Cet argument très-sensible fit impression sur le cœur du ministre. « *Il faut avouer*, a-t-il répété depuis, *que la confession est une bien bonne chose !* »

La confession, *c'est l'égide de la persévérance et de la vertu.* — C'est l'écorce, âpre et rude, je l'avoue, mais l'écorce protectrice qui conserve intact ce fruit merveilleux qui s'appelle *la conscience.*

C'est la confession qui rend, qui conserve la paix du cœur sans laquelle il n'y a pas de bonheur.

C'est elle qui prévient une foule de crimes et de malheurs.

C'est elle qui relève le pauvre pécheur que sa faiblesse a séparé de Dieu ! C'est elle surtout qui console le mourant prêt à paraître devant son Dieu et son juge (1) !

Quel changement vous verriez en France si tout le monde se confessait, sincèrement et sérieusement comme on doit le faire !

Les lois et les gendarmes n'auraient plus guère à s'exercer. Il y aurait dans cette seule loi de l'Église : « Tous tes péchés confesseras, à tout le moins une fois

(1) M. Tissot, célèbre médecin genevois, protestant comme presque tous les habitants de cette malheureuse Genève, citait avec admiration la guérison inespérée d'une dame catholique mourante, opérée par la confession. Cette dame se trouva dans un tel calme, dans une joie si profonde, après qu'elle eut reçu les Sacrements de l'Église, que sa santé s'en ressentit presque aussitôt. La fièvre baissa, les symptômes alarmants disparurent et la malade guérit. « *Quelle est donc*, s'écriait M. Tissot, *la puissance de la confession chez les catholiques !* »

Un autre médecin protestant, M. Badel, fait le même aveu. Il prouve par des exemples multipliés « que la confession est utile, non-seulement aux individus, mais à la société entière, et qu'elle mérite de fixer l'attention de quiconque cherche le bien-être de l'espèce humaine. »

l'an, » de quoi régénérer la France, et arrêter toutes ses révolutions.

Jugez donc de l'arbre par ses fruits.

Il en est de la confession comme de toute la Religion; elle n'a pour ennemis que l'ignorance, les préjugés et les passions.

XLII

Je n'ai pas besoin de me confesser. Je n'ai rien à me reprocher; je n'ai ni tué, ni volé, ni fait de tort à personne. Je n'aurais rien à dire.

RÉP. C'est là le résultat de votre examen de conscience! Mon cher ami, de deux choses l'une : ou bien vous êtes un homme exceptionnel, ou bien vous ne voyez pas clair dans votre conscience.

Et voulez-vous que je le dise franchement? *Je suis sûr* que vous êtes un homme semblable aux autres, et que la seconde hypothèse seule est la véritable.

Vous n'avez rien à vous reprocher? — Examinons un peu. — Ce serait singulier que je visse plus clair que vous en vous-même!

1. D'abord où en êtes-vous par rapport au bon Dieu? Vous m'avouerez que vous lui devez bien *quelque chose!* Il n'est pas *pour rien* votre Créateur, votre maître, votre père, votre fin dernière...

L'adorez-vous? — Le priez-vous *chaque jour?* — Le remerciez-vous de ses bienfaits?

Lui demandez-vous pardon des fautes que vous commettez contre sa loi? — Obéissez-vous à cette loi?

CELUI qui devrait être la première occupation de votre vie y entre-t-il seulement pour quelque chose? Les pauvres sauvages idolâtres honorent leurs faux dieux. Et vous, qui connaissez le Dieu vivant et véritable, ne vivez-vous point comme s'il n'existait pas?

Voilà donc un point que vous aviez bien mal examiné, lorsque tout à l'heure vous me disiez que vous n'aviez rien à vous reprocher, et que vous seriez embarrassé de trouver quelque chose à dire à M. le Curé.

2. Et vos devoirs envers autrui, y êtes-vous plus fidèle? Mettez la main sur la conscience: là encore que de misères!

Charité fraternelle, efficace et sincère; dévouement aux autres; miséricorde envers les pauvres; indulgence pour les fautes de vos frères; respect pour leur réputation; pardon des injures; support mutuel; bon exemple; devoirs de citoyens; devoirs envers la famille, devoirs de bon fils et de bon père, devoirs de bon époux; devoirs de bon maître et de bon serviteur; devoirs de bon et fidèle ami; devoirs d'ouvriers consciencieux ou de patrons justes et humains, etc.; la liste en est longue. Les remplissez-vous TOUS?

Encore là une belle matière pour votre prochaine confession.

3. Pour vos devoirs envers vous-même, je crois pouvoir vous garantir que, si vous ne pratiquez pas la Religion, il y a plus à dire encore. Voyez :

Vous avez une âme; quel soin en prenez-vous? Vous vivez presque comme si vous n'en aviez pas.

Quand vous faites le bien, quels motifs vous animent? Vous savez que c'est l'intention qui fait l'action, comme dit le proverbe. Une intention mauvaise rend mauvaise les actions les meilleures en apparence. Est-ce donc le motif du devoir qui vous fait agir? Est-ce le désir d'accomplir la volonté de Dieu, de plaire à Dieu, ou n'est-ce pas plutôt l'intérêt personnel, l'ostentation, le désir d'être estimé et considéré par le monde?...

Où en êtes-vous de la sobriété, de la tempérance?

Où en êtes-vous surtout *de la chasteté?...* Si votre fils faisait en votre présence ce que vous faites devant Dieu, qui voit tout, vous le chasseriez de votre maison comme un infâme?... Si un autre homme disait à votre femme, à votre sœur, à votre fille, ce que vous avez dit tant de fois à des femmes, à de jeunes filles, que penseriez-vous de lui, et ne le jugeriez-vous pas bien coupable?

N'êtes-vous donc point souillé de ce qui souille les autres?...

Nous pourrions pousser bien plus avant cet examen de votre conscience; la mine, croyez-moi, n'est pas épuisée.

En voici bien assez pour vous convaincre, si vous voulez être convaincu, que, malgré votre parfaite innocence, vous avez fait tout ce qu'il faut pour faire une excellente et longue et solide confession. Vous avez, d'une part, les péchés; je viens de vous exhiber les plus gros; d'autre part, vous avez, je n'en doute pas, la bonne volonté. Vous connaissez quelque bon Prêtre, qui va être enchanté de vous recevoir et de vous pardonner, au nom du Bon Dieu.

Allez donc le trouver, et de bon cœur.

Il n'y a que le premier pas qui coûte; la peine passe bien vite; la joie demeure.

— « Mais il y a si longtemps que je n'y ai été ? »
— Raison de plus, vous en avez plus besoin.

— « Mais j'en ai trop à dire. » — Tant mieux; les gros poissons sont les meilleurs. Les confesseurs aiment bien mieux les grands pécheurs que les petits, dès qu'ils se repentent.

— « Mais je ne me rappellerai jamais tout? » — Qu'est-ce que cela fait? Dites ce que vous vous rappelez; repentez-vous de tout, et Dieu, qui ne demande que la bonne volonté, vous pardonnera tout. Le repentir est le principal dans la confession.

Allez vous confesser, croyez-moi. Vous verrez que vous serez heureux et enchanté quand vous aurez fini.

Le vrai bonheur sur la terre, c'est la paix du cœur, fruit de la bonne conscience.

XLIII

C'est ennuyeux de se confesser.

Rép. Aussi ne vous dit-on pas d'y aller pour vous amuser !

Tout ce qui est bon et utile n'est pas toujours amusant. — Ce n'est pas *amusant* de prendre médecine quand on est malade. On la prend cependant pour guérir. — Ce n'est pas *amusant* de travailler du matin au soir, pour gagner sa vie, celle de sa famille, pour faire quelques économies que l'on retrouvera dans la vieillesse. Mais c'est utile, mais c'est nécessaire ; et l'on travaille *quoique* l'ouvrage soit dur, désagréable, pénible.

Ainsi en est-il de la confession. C'est un remède, un remède désagréable, d'autant plus désagréable, qu'on en a plus besoin ; mais c'est un remède NÉCESSAIRE. Ce n'est pas pour m'amuser que je me confesse, c'est pour me guérir et pour me préserver.

Ayez donc plus d'énergie. Ne vous laissez point gagner par la grande maladie de notre siècle, qui est *l'affaiblissement de l'estime du* DEVOIR. Le DEVOIR, ce grand et sublime mot, ne dit plus rien à bien des âmes. Elles ne comprennent que le PLAISIR.

Gardez-vous de cette faiblesse déplorable et souvenez-vous du jugement de Dieu !

XLIV

Aller à confesse, c'était bon quand j'allais à l'école ; mais maintenant !...

RÉP. *Mais maintenant* que j'en aurais dix fois plus besoin, je n'y vais plus !

Mais maintenant que mes passions se développent, que les dangers du monde m'entourent, que je suis exposé au mal de tous côtés, à quoi bon prendre des précautions ?...

Pauvre cœur humain ! comme il bat la campagne quand, au lieu d'obéir à la raison, il la dirige !

On a besoin de se confesser à tout âge, parce qu'à tout âge on a besoin d'accomplir la loi de Dieu, promulguée par l'Église catholique. Or, la loi de Dieu ordonne à *tout homme* capable de pécher, sans aucune exception, de se confesser au moins une fois par an.

A tout âge on a besoin de se confesser, parce qu'à tout âge on pèche, parce qu'à tout âge on peut mourir, et que la confession seule est le remède divin qui efface le péché et tient l'âme prête à paraître devant Dieu.

A mesure que l'on avance dans la vie, les combats deviennent plus violents, les attaques plus fréquentes et plus redoutables, les ennemis plus nombreux..... Est-ce le moment de quitter les armes?

XLV

Je connais des dévots qui ne sont pas meilleurs que les autres hommes. UN TEL, qui se confesse, n'est pas meilleur pour cela.

RÉP. Cela prouve 1° ou bien que cet *un tel* se confesse fort mal et n'est pas sérieusement chrétien ;

2° Ou bien que sa nature est singulièrement rebelle, puisqu'une influence aussi puissante ne le rend pas meilleur que le commun des hommes ;

3° Ou bien (et c'est le plus probable), que vous vous trompez et que *vous êtes injuste pour lui.*

Les chrétiens, remarquez-le bien, ne cessent pas d'être hommes parce qu'ils sont chrétiens. Ils conservent la faiblesse, l'inconséquence de notre pauvre nature humaine, que le péché a si fort corrompue ; leur conduite, dès lors, n'est pas toujours en accord avec leurs principes, avec leurs désirs, avec leurs résolutions.

Mais si la Religion ne corrige pas *tous* les défauts de caractère, si elle ne détruit pas *entièrement* et *de suite* toutes les imperfections, du moins elle les diminue, elle les détruit peu à peu. Elle ordonne sans cesse de les combattre ; elle offre des moyens très-simples et très-puissants pour devenir non-seulement bons, mais parfaits autant que l'humanité le comporte.

Voyez les Saints ; voyez saint François de Sales, saint François-Xavier, saint Vincent de Paul ; c'étaient de *vrais chrétiens*, rien de plus !

Aussi les âmes droites et courageuses qui usent de ces moyens se corrigent-elles promptement, et finissent-elles par devenir meilleures, puis bonnes, puis excellentes.

Ce qui est certain, c'est que la plupart de ceux qui crient contre les dévots sont, les trois quarts du temps, dix fois plus mauvais qu'eux ; ils voient la paille dans l'œil de leurs voisins, et ils n'aperçoivent pas la poutre qui est dans le leur.

La Religion ne peut que rendre meilleur. Celui qui a des défauts, tout en étant chrétien, aurait ces mêmes défauts, et plus forts encore, s'il ne l'était pas.

Et, de plus, il aurait le très-grand et très-capital défaut que vous avez, vous qui le blâmez d'être religieux : de ne pas rendre à Dieu le culte d'adoration, de prière et d'obéissance qu'il exige de tous les hommes.

XLVI

Comment le corps de Jésus-Christ peut-il être réellement présent dans l'Eucharistie ? C'est impossible.

RÉP. Je n'ai qu'une chose à vous répondre, mais elle suffit.

CELA EST ; *donc c'est possible.*

CELA EST; *donc vous devez le croire*, bien que vous ne compreniez pas comment cela peut se faire.

Je dis donc que *cela est*, que Jésus-Christ est vraiment et substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, et qu'après la consécration de la Messe, il n'y a plus de pain sur l'autel, entre les mains du Prêtre, mais le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ vivant, voilé sous les simples *apparences* du pain et du vin.

Pour vous en convaincre, je ne vous montrerai pas tous les siècles chrétiens, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, croyant, adorant, proclamant hautement cette présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement d'Eucharistie. Ce serait, certes, beaucoup que de voir les plus grands génies, les plus profonds et les plus savants docteurs, adorer avec la foi la plus entière le sacré mystère de l'autel....

Mais, outre que cela nous entraînerait à de trop longs développements, je ne veux faire de ceci qu'une affaire de bonne foi; c'est à elle seule que je m'adresse, et je ne veux ici que vous citer textuellement, presque sans commentaires, les paroles mêmes de JÉSUS-CHRIST, qui déclare que l'Eucharistie, c'est lui-même, son corps, sa chair, son sang.

Il parle deux fois de l'Eucharistie dans l'Évangile: la première fois, pour la promettre (environ un an avant sa Passion); la deuxième fois (la veille de sa Passion), pour l'instituer, et accomplir ainsi sa promesse.

1° La première parole est dans saint Jean, au chapitre VI; la voici : je la propose à votre bon sens:

« *En vérité, je vous le dis, celui qui* CROIT *en moi a la vie éternelle.* » Il exige d'abord la foi à sa parole; car ce qu'il va dire est le mystère le plus profond de la foi.

« *Je suis le pain de vie.*

« *Je suis le pain descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai* (1), C'EST MA CHAIR POUR LA VIE DU MONDE. »

Les Juifs, à qui il parlait, se dirent alors ce que vous dites vous-même : Comment peut-il nous donner sa chair à manger? Comment cela peut-il se faire? — Et ils ne voulaient pas le croire.

Voyez comme Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST leur affirme de nouveau sa présenee réelle dans le pain qu'il leur promet :

« EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DÉCLARE : *si vous ne* MANGEZ LA CHAIR DU FILS DE L'HOMME, *et si vous ne* BUVEZ SON SANG, *vous n'aurez point la vie en vous.*

« *Celui qui mange* MA CHAIR *et qui boit* MON SANG

(1) Observez cette parole ; Jésus-Christ *promet* ce pain mystérieux ; il ne le donne pas encore ; il le donnera plus tard : « le pain *que je donnerai.* »

Ce n'est donc pas, comme le disent les Protestants, une manière figurée de parler de la doctrine qu'il prêchait, car cette doctrine il la donnait ; on ne peut *promettre* ce qu'on a déjà donné et ce qu'on donne.

a la vie éternelle; et moi, je le ressusciterai au dernier jour.

« CAR MA CHAIR EST VRAIMENT UNE NOURRITURE, *et* MON SANG EST VRAIMENT UN BREUVAGE.

« *Celui qui* MANGE MON CORPS *et qui* BOIT MON SANG *demeure en moi, et moi je demeure en lui. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.* »

Qu'en dites-vous? Ne croyez-vous pas à la parole de Jésus-Christ lui-même, vous affirmant que l'Eucharistie est son corps et son sang, avec une clarté d'expressions si désespérantes, que les Protestants se tournent et se retournent en vain depuis trois cents ans, se mettent l'esprit à la torture pour se soustraire à l'évidence?

2° Si cette première parole de Jésus-Christ est claire comme la vérité elle-même, la deuxième, qui est la parole même de l'institution de l'Eucharistie, ne l'est pas moins.

La veille de sa Passion, Notre-Seigneur, après la Cène, prend du pain entre ses mains divines et vénérables, le bénit, et le présente à ses Apôtres en disant: « *Prenez et mangez-en tous; car* CECI EST MON CORPS. »

Est-ce clair? — CECI, ce que je tiens et que je vous présente, EST, quoi? MON CORPS.

Puis il donne à ses Apôtres, qui furent ses premiers prêtres, l'ordre et le pouvoir de faire ce qu'il vient de faire lui-même, en ajoutant ces paroles: « *Et vous,*

toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi; » c'est-à-dire, comme moi-même, comme je viens de les faire.

Hommes de bonne foi, entendez et jugez : CECI EST MON CORPS ! ! !...

Pour moi, je le déclare, cette seule parole me suffit; et, non-seulement elle est pour moi la preuve éclatante de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, mais elle me prouve d'une manière non moins irréfragable sa divinité. Jamais un homme n'a dit, *n'a pu dire* une chose semblable !...

Une observation bien simple vous facilitera, du reste, la croyance au mystère eucharistique :

La nature nous offre de nombreux exemples de ce changement, soi-disant *impossible*, d'une substance en une autre.

Le plus frappant de tous est celui de la nourriture corporelle. Le pain que je mange est changé, par l'œuvre mystérieuse de la digestion, en mon corps, en ma propre chair et en mon propre sang. La substance du pain est *changée* en celle de mon corps.

Ce que Dieu opère tous les jours en nous-mêmes naturellement, pourquoi ne pourrait-il pas l'opérer surnaturellement dans le mystère de l'Eucharistie ?

Vous voyez donc qu'il n'est pas IMPOSSIBLE que, par la toute-puissance divine, le pain et le vin soient changés, sur nos autels, en la substance du corps et du sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ; et que l'É-

glise, en enseignant sa présence réelle dans le Saint-Sacrement, ne dit point, comme le prétendent des ignorants ou des étourdis, une absurdité, une chose impossible et révoltante pour la raison.

Maintenant COMMENT ce prodige admirable s'opère-t-il? *Je n'en sais rien*, et les plus grands docteurs ne le savent pas plus que les autres. C'est le mystère de la foi, le secret de Dieu. Ce que nous savons, c'est qu'il EST, et cela suffit.

Par cette adorable présence, JÉSUS-CHRIST, le roi des âmes, la vie des chrétiens, le chef de l'Église, le refuge des pécheurs, le bon et doux Sauveur, le consolateur de toutes les douleurs, est sans cesse au milieu de ses enfants..... Dieu et Homme tout ensemble, il est le lien vivant qui nous unit à son Père et à notre Père. Il l'adore parfaitement et supplée à l'imperfection de nos hommages. Il demande miséricorde pour les continuels péchés du monde.

Il est présent à toutes les générations humaines, qu'il aime et qu'il a sauvées également, pour recevoir de chacune d'elles, jusqu'à la fin du monde, l'hommage de sa foi, de son adoration, de son culte, de ses prières.

Si le Saint-Sacrement est le mystère de la foi, il est aussi, et plus encore, *le mystère de l'Amour!...*

Croyons, aimons et adorons.

XLVII

Je n'ai que faire d'aller à la messe : je prie aussi bien le bon Dieu chez moi.

RÉP. Et le priez-vous bien fort *chez vous?* Pardonnez-moi si je me trompe ; mais je vous soupçonne un peu de ne le prier pas plus chez vous qu'à l'Église.

La question, voyez-vous, n'est pas de savoir si vous priez le bon Dieu aussi bien chez vous qu'à la Messe; mais de savoir si le bon Dieu *veut* que, le dimanche et les fêtes, vous le priiez à la Messe et non chez vous.

Or, il le veut.

Vous vous souvenez que nous avons déjà causé de cela ensemble, et nous sommes convenus que les lois religieuses des Pasteurs de l'Église catholique étaient obligatoires en conscience, parce qu'ils portent ces lois par l'autorité même de Jésus-Christ. « *Qui vous écoute, m'écoute; et qui vous méprise, me méprise.* »

L'Église nous ordonnant d'assister à la Messe, les dimanches et les grandes fêtes, c'est désobéir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est désobéir à Dieu même, que de négliger d'y aller.

La raison qui a fait porter cette loi est très-importante; aussi la loi elle-même l'est-elle beaucoup. C'est la nécessité du culte public qu'il faut rendre à Dieu,

Nous ne vivons pas seulement individuellement comme hommes, comme chrétiens; nous vivons encore *comme société religieuse:* et cette société, dont nous sommes les membres, établie par Dieu même, a envers lui des devoirs à remplir, aussi bien que chacun de nous en particulier.

Or, le culte public de la société (ou Église) chrétienne, c'est précisement *l'assistance au Sacrifice de la Messe*, qui nous réunit tous, en la présence de notre Dieu, dans son temple, à des jours fixés à cet effet, les uns par Dieu lui-même (1), les autres par Notre-Seigneur, les autres enfin par les Apôtres ou leurs successeurs.

Ne pas se joindre, à ces moments solennels, au reste de la famille chrétienne, c'est, en quelque sorte, renoncer à son titre de chrétien, d'enfant de Dieu, de disciple de Jésus-Christ, de membre de l'Église catholique.

Aussi est-ce *un péché grave* que de manquer à la Messe, le dimanche et les fêtes obligées, sans une nécessité véritable.

La gravité de cette négligence se comprend d'autant mieux que l'on connaît davantage la grandeur, la sainteté, l'excellence divine du Sacrifice de la Messe.

(1) C'est le bon Dieu qui a institué, dès l'origine du monde, le repos du septième jour, en souvenir perpétuel de la création et de l'éternité. Le dimanche est le jour du bon Dieu, le jour où il faut nous occuper de lui tout spécialement, et nous préparer à notre éternité, qui sera le repos éternel et l'éternel dimanche.

La MESSE *est le centre de toute la Religion.*

Elle est la continuation non sanglante, à travers les siècles et les générations, du sacrifice sanglant de Jésus-Christ.

Il n'y a aucune différence essentielle entre le sacrifice de la croix et le sacrifice de la Messe. *C'est le même et unique sacrifice, offert sous une forme différente.* — Le *Prêtre* est le même; c'est Jésus-Christ; visible sur le Calvaire, invisible et caché dans le Prêtre, à l'autel. La *victime* est la même: Jésus-Christ; sanglant au Calvaire, non sanglant et voilé sous le Sacrement, à l'autel. Les différences ne sont que purement extérieures et apparentes; le fond, le sacrifice est le même.

Par la parole mystérieuse et toute divine du Prêtre, ou plutôt de Jésus-Christ même qui parle par son ministre, le même miracle d'amour qui s'est opéré à la sainte Cène, le Jeudi-Saint, se renouvelle chaque jour sur nos autels. Le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ, et ne conservent plus que la simple *apparence* du pain et du vin; de sorte qu'il n'y a plus sur l'autel, après la Consécration, que le corps et le sang de Jésus-Christ; que Jésus-Christ vivant, résumant ainsi dans le Saint-Sacrement, tous les mystères de sa vie mortelle et de sa vie glorieuse.

Comprenez donc les grandeurs de votre foi et changez de langage.

Venez avec tous vos frères, venez à votre Sauveur; c'est pour vous qu'il descend, qu'il s'immole dans ce grand mystère. Sans lui, vous ne pouvez sauver votre âme; et cependant vous le négligez, vous le dédaignez, vous lui préférez de futiles occupations, des niaiseries, des bagatelles!...

Croyez-moi, rentrez en vous-même. Remplissez un devoir aussi facile qu'il est grave et nécessaire.

Allez le dimanche aux pieds du bon Dieu, faire votre revue de la semaine passée et votre provision pour la semaine suivante. Dieu vous bénira et vous serez heureux.

XLVIII

Je n'ai pas le temps.

Rép. Avez-vous le temps de manger?

— Sans doute.

— Et pourquoi mangez-vous ?

— Quelle question ! Pour ne pas mourir. La nourriture est la vie du corps.

— Lequel vaut mieux, votre âme ou votre corps ?

— Quelle question encore ! Mon âme, sans aucun doute.

— Eh ! faites donc alors pour votre âme au moins autant que pour votre corps ! Vous trouvez, vous pre-

nez le temps de faire vivre votre corps, et vous ne prenez pas celui de faire vivre votre âme !

Je voudrais bien voir que votre patron prétendît vous ôter le temps de manger ! Vous le laisseriez certainement là, lui et sa boutique, et vous diriez : *Avant tout*, il faut vivre.

Eh bien, je vous dis d'une manière bien plus pressante encore : *Avant tout*, même avant la vie de votre corps, *avant* TOUT, ne laissez pas mourir votre âme, qui est la principale partie de vous-même ; votre âme, qui fait de vous un homme ; car par le corps nous ne sommes qu'un animal ; c'est l'âme qui fait l'homme et le distingue de la bête.

La Religion vous donne la vie de votre âme, en l'unissant à Dieu, et vous dites : Je n'ai pas le temps de pratiquer la Religion ? Eh bien, prenez-le, ce temp *nécessaire*. Prenez-le, coûte que coûte, n'importe où, n'importe aux dépens de qui.

Personne au monde n'a le droit de vous en priver, ni votre patron, ni vos maîtres, ni votre père, ni votre mère ; *personne*, sans exception !

Le salut éternel de votre âme ne peut vous être enlevé par aucune créature, et si quelqu'un osait attenter au plus sacré de vos droits, ce serait le cas de pratiquer cette grande règle des Apôtres : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*

« Mais mon état, dites-vous, m'empêche de travailler à mon salut. »

Est-ce vrai ? Faites attention à la réponse ; car si vous me répondiez : *Oui*, après y avoir bien réfléchi, je vous dirais : Alors il faut le quitter et en prendre un autre.

La vie passe promptement, en effet ; mais l'éternité demeure. A quoi vous servirait de gagner tout le monde si vous veniez à perdre votre âme ?

Mais soyons francs. Est-il bien vrai que vous ne puissiez vous sauver, vivre chrétiennement dans votre état ?

Est-ce votre état qui vous empêche de faire une petite prière matin et soir ? Est-ce votre état qui vous empêche d'élever de temps en temps votre cœur à Dieu dans la journée, de lui offrir vos prières, votre travail, vos privations ?

Ce n'est pas lui qui vous fait jurer, blasphémer le nom de Dieu, fréquenter les mauvais théâtres, les bals, les cabarets, les lieux de débauche... Le temps que vous passez ainsi serait cent fois suffisant pour faire de vous un bon chrétien, si vous l'employiez à travailler à votre salut.

Ce n'est pas non plus votre état qui vous empêche, le soir, après votre journée, aux approches des grandes fêtes, d'aller trouver un confesseur, d'aller recevoir, avec le pardon de vos péchés, des conseils et des encouragements pour mieux vivre à l'avenir.

En fait de conscience, voyez-vous bien , *on a le temps de faire ce qu'on veut.* Mais il faut le vouloir fortement, énergiquement, avec persévérance.

Ne dites donc plus : « Je n'ai pas le temps de vivre chrétiennement ; » car vous vous tromperiez vous-même.

Dites, si vous le voulez : « Je n'ai pas autant de temps, autant de facilités que je le voudrais. » — Soit ; mais, après tout, c'est le *cœur* que Dieu demande et la bonne volonté ; et il n'est pas besoin de beaucoup de temps pour aimer le bon Dieu, éviter le péché, se repentir de ses fautes ; il ne faut pas beaucoup de temps pour faire ses prières de chaque jour ; il ne faut pas même beaucoup de temps pour aller à une messe basse, d'une petite demi-heure, le dimanche, et pour aller se confesser quatre ou cinq fois par an.

D'autres font tout cela et plus encore. J'en connais qui ne passent jamais un mois sans recevoir les sacrements ; et ils n'en sont pas plus mauvais ouvriers. Comment font-ils ? Ayez bonne volonté comme eux ; et, comme eux, vous vivrez en vrai chrétien ; et, comme eux, vous irez en paradis au lieu d'aller en enfer.

Qui ne donne pas à Dieu son *temps*, Dieu lui refusera son *éternité*.

XLIX

Je ne peux pas ! C'est trop difficile !

Rép. Dites donc que *vous ne voulez pas !* On peut tout ce qu'on veut, en ce qui touche la conscience et le salut.

Ce qui manque, ce n'est pas le pouvoir, c'est le courage. *On a peur* du travail, on recule. Le vrai chrétien est un brave; semblable à un bon soldat que les efforts des ennemis ne font qu'exciter davantage au combat, il n'a peur de rien. Appuyé sur Jésus-Christ, il tire de lui toute sa force. S'il tombe, il se relève, et recommence le combat plus fort qu'auparavant.

« Je ne peux pas ! » Le paresseux qui, le matin, bâille, se détire, se retourne dans son lit, et se rendort, au lieu de travailler, dit aussi : « Je ne *peux* pas ! »

Un jour viendra où vous verrez que vous pouviez. Mais il ne sera plus temps alors, et le moment du travail sera passé.

Vous serez devant le tribunal de Jésus-Christ, et vous entendrez sa redoutable parole : « Retirez-vous de moi, maudits, au feu éternel, qui a été préparé au démon (1). » Vous comprendrez, ce jour-là, que vous *pouviez !*

Cependant il y a quelque chose de très-vrai dans ce que vous dites. Non, vous ne pouvez pas vaincre vos passions et pratiquer les vertus si hautes du chrétien, si vous n'allez chercher, là où elle est, la force nécessaire pour cela.

Non, vous ne pouvez éviter les péchés dont vous

(1) Saint Matthieu, ch. XXV.

avez l'habitude, si vous n'employez les moyens que JÉSUS-CHRIST votre Sauveur a déposés à cet effet dans les mains de son Église.

Ces moyens, vous les connaissez; dans des temps plus heureux, quand vous étiez bon, pur, honnête, parce que vous étiez chrétien, vous les avez employés. et vous avez connu par vous-même toute leur douceur, toute leur puissance.

C'est la prière;

C'est la sanctification du dimanche;

C'est l'instruction religieuse;

C'est surtout la fréquentation de la confession et de la sainte communion;

C'est la fuite des occasions dangereuses, des plaisirs coupables, des mauvais camarades et des mauvaises lectures.

Sans ces moyens, non, vous ne pouvez pas être bon. Avec ces moyens, non-seulement vous le pouvez, mais rien n'est plus doux et plus facile.

Combien de jeunes gens, d'hommes de tout âge et de toute condition, ont des passions plus violentes que vous, qui les domptent cependant, et en sont devenus les maîtres! Plusieurs sont plus exposés que vous ne l'êtes, et ont plus d'obstacles de tout genre à surmonter. Ce qu'ils font, pourquoi ne pourriez-vous le faire?

J'ai connu un vieux militaire qui avait l'habitude de jurer le nom de Dieu depuis son enfance. Il ne pouvait pas dire deux phrases sans jurer. Touché par une

bonne exhortation, il se décida à remplir ses devoirs de chrétien. Il résolut énergiquement de vaincre son défaut ; et *en quinze jours de temps*, il en vint à bout. Chaque fois que le nom de Dieu lui échappait, il disait en son cœur : « *Mon Dieu, pardonnez-moi, que votre saint Nom soit béni !* » — Également, quand il entendait ses camarades commettre le même péché. — « Je suis obligé, me disait-il, de me tenir à quatre ; je me réprime plus de cinquante fois par jour. »

On a vu souvent des hommes travaillés de la terrible passion de l'ivrognerie, obtenir une victoire encore plus difficile, avec un courage semblable. Le célèbre général Cambronne, quand il était simple soldat, avait cette détestable habitude. Ivre un jour, il frappa un officier et fut condamné à mort. Son colonel qui l'aimait pour sa bravoure et sa loyauté, obtint sa grâce à condition qu'il ne boirait jamais plus de vin. — Vingt-cinq ans après, le caporal Cambronne était devenu le général Cambronne, et s'était immortalisé par son héroïque retraite de Waterloo. Retiré dans sa famille, à Paris, il vivait tranquillement, aimé et estimé de tous. Son ancien colonel l'invite un jour à dîner, avec quelques vieux frères d'armes. La place d'honneur était pour Cambronne, à la droite du maître. On apporte un vin exquis, réservé pour les grandes occasions. « Mon général, dit le vieux colonel, vous allez m'en dire des nouvelles ; » et il s'apprête à remplir le verre de Cambronne. Celui-ci refuse, — l'autre insiste ; Cambronne se fâche. « Mais, mon général, je

vous assure qu'il est excellent ! » — « Il s'agit bien de cela ! dit vivement Cambronne. Il s'agit de mon honneur ! Et ma promesse, colonel, ma promesse de caporal, l'avez-vous donc oubliée ?... Depuis ce jour pas une goutte de vin n'a touché mes lèvres. Ma parole et ma conscience valent mieux que votre vin ! »

Voilà de l'énergie ! Voilà des hommes !

Du courage donc ; c'est là ce qui manque. ON EST CHRÉTIEN DÈS QU'ON LE VEUT.

L

On se moquerait de moi ! Il ne faut pas se singulariser ; il faut faire comme les autres.

RÉP. Raisonnement de chèvre, mon pauvre ami ! Les chèvres, je le sais, se suivent les unes les autres : si la première se jette dans un trou, la seconde la suit, la troisième suit la seconde, la quatrième suit la troisième, ainsi de suite ; elles s'y jettent parce que leurs compagnes s'y sont jetées ; *elles font comme les autres.*

Mais les hommes doivent-ils agir d'une manière aussi stupide ?

Hélas ! combien sont chèvres en ce point ! combien vont en enfer parce que les autres y vont !

« Il ne faut pas se singulariser, » dit-on. Si fait, il faut se singulariser, non point par orgueil et parce qu'on

dédaigne les autres, mais parce qu'il *faut* être bon au milieu du monde qui est mauvais.

Le mal abonde, et le bien est rare ; il y a beaucoup de méchants et peu de bons, beaucoup de païens et peu de chrétiens. Les mauvais forment la masse ; ce sont eux qui font la mode, la coutume. Celui qui veut suivre l'autre voie, qui est la bonne, est donc forcé de se singulariser.

Eh bien ! cette singularité, il faut l'avoir. Elle est le signe, la condition nécessaire de votre salut éternel.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST l'a déclaré en termes formels : « *Entrez*, dit-il (1), *par la porte étroite, parce que la porte qui conduit à la mort est large et la voie qui y mène est spacieuse, et il y en a un grand nombre qui y entrent. Combien est étroite la voie qui mène à la vie éternelle, et comme il y en a peu qui la suivent !* »

« *Ne craignez pas*, ajoute-t-il en un autre endroit de l'Évangile, *ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et qui, après cela, ne peuvent plus rien sur vous. Je vais vous dire qui vous devez craindre : Craignez celui qui peut tuer le corps et perdre l'âme dans l'enfer. Ah ! je vous le dis, craignez celui-là* (2) ! — *Celui qui rougira de moi et de ma religion devant les hommes, je rougirai de lui devant mon*

(1) Saint Matthieu, ch. VII.
(2) Saint Matthieu, ch. X, XXVIII.

Père et devant tout l'univers au jugement dernier. ET CELUI QUI AURA PERSÉVÉRÉ JUSQU'A LA FIN, » malgré tous les obstacles, malgré surtout les railleries, les exemples et les efforts des libertins, « CELUI-LA SEULEMENT SERA SAUVÉ. » (Saint Matth. XXIV, 13.)

L'avertissement est-il clair? C'est le *Juge* éternel qui nous le déclare. C'est celui qui ne parle pas en vain, et qui proclame de sa propre bouche que « le ciel et la terre passeront, » mais que « ses paroles ne passeront pas. »

Il faut donc, sous peine de damnation éternelle, être dans le monde différent du monde.

Il faut se faire gloire de cette singularité, loin de la craindre et d'en rougir. C'est elle qui nous fait chrétiens.

« Mais on se moquera de moi? » — Eh bien! laissez se moquer de vous; vous n'en mourrez pas! Moquez-vous de ceux qui se moquent de vous; ils sont les ridicules, et vous vous êtes le sage. Lequel doit se moquer de l'autre : le fou du sage, ou le sage du fou?

Si on se moquait de vous parce que vous mangez, ou parce que vous marchez sur vos pieds et non sur votre tête, cesseriez-vous pour cela de manger, et vous mettriez-vous à marcher sur vos mains? Non. Et pourquoi? Parce que ce que vous faites est bien, est raisonnable, et que ce qu'on voudrait vous voir faire est absurde.

Combien plus est-il absurde de perdre votre âme

pour plaire à quelques étourdis dont vous méprisez le libertinage au fond de votre cœur ! La louange de pareilles gens, voilà la vraie honte : leur blâme est un bien. C'est signe qu'on ne leur ressemble pas.

Mais ne vous exagérez pas les choses. Vous ne serez pas le seul de votre parti. Quoiqu'il y ait plus de méchants que de bons, le nombre de ceux-ci est cependant plus grand qu'on ne le pense ; surtout de nos jours, où la Religion reprend de plus en plus son bienfaisant empire. — Dans les classes éclairées de la société, c'est maintenant une recommandation honorable que d'être chrétien.

Il y a quelques années, le jeune C***, un des élèves les plus distingués de l'École polytechnique, perdit son chapelet. Un camarade le trouva, et à l'heure de la récréation, il appela toute l'École, attacha le chapelet à un des arbres de la cour, et d'un air de défi : « Que celui à qui appartient ce chapelet vienne le réclamer, » s'écria-t-il. « C'est moi qui l'ai perdu, dit tranquillement le jeune C***, en s'avançant au milieu des élèves ; ce chapelet est un souvenir de ma mère ; j'y tiens beaucoup et le récite tous les jours. » — « Bravo ! » s'écrie une grosse voix. Tous se retournent : c'était le général commandant l'École. « Bravo, mon ami, dit-il en serrant la main du jeune chrétien ; vous êtes un homme de cœur et d'énergie. Continuez ainsi, vous ferez votre chemin ! » — C*** sortit le premier de l'École ; et pendant tout le temps qu'il y demeura, il fut le plus estimé, le plus aimé de tous.

Soyez bon, aimable, obligeant envers tout le monde ; riez avec les autres de ce dont on peut rire sans offenser Dieu ; et ils vous laisseront bien vite tranquille au sujet de la Religion, si tant est seulement qu'ils vous attaquent.

Je connais un Alsacien, fort bon chrétien, qui, à son arrivée au régiment, fut raillé par plusieurs de ses camarades. On l'appelait *cagot*, *bigot*, *cafard*, et le reste. Un jour que la bataille s'engageait plus vivement que de coutume, il demanda permission à son capitaine de réunir sa compagnie dans la chambrée. Il monta sur un banc et leur adressa ce petit discours : « Vous avez beau faire, vous ne me ferez point changer. Le bon Dieu vaut mieux que vous, n'est-ce pas ? Eh bien ! j'aime mieux lui plaire qu'à vous. Allez vous coucher si vous n'êtes pas contents ! Tout le régiment serait là, que je ne reculerais pas d'un pouce ! » Ses camarades se mirent à rire et à applaudir, et depuis ce temps on ne dit plus un mot désobligeant à ce digne garçon.

Un autre jour, un voyageur arrive à une table d'hôte, c'était un samedi ; il demande du maigre. Quelques convives ricanent. Un d'eux plus hardi lui adresse la parole : « Monsieur fait maigre ? dit-il d'un air moqueur. » — « Oui, Monsieur, répond le voyageur sur le même ton : et Monsieur fait gras ? » — « Oui, Monsieur, dit l'autre un peu attrapé de voir qu'on se moquait de lui. » — « Tant pis pour Monsieur, répond l'autre. Monsieur pense-t-il donc qu'un homme d'hon-

neur doive préférer une cotelette à sa conscience ? Moi, j'aime mieux ma conscience qu'une cotelette. » — Les rieurs se mirent de son côté. Et mieux que cela, un convive, se tournant vers lui, le félicita de sa fermeté à remplir son devoir; « Je ne veux pas, Monsieur, ajouta-t-il, que vous soyez le seul ici ; je profiterai de votre aimable leçon ; car moi aussi je suis catholique. — Garçon, apportez-moi du maigre. »

Ne faiblissez pas devant une parole, devant un regard, devant un sourire...

Laissez se perdre *les autres* qui veulent se perdre ; vous, qui savez ce qui en est, sauvez votre âme. Laissez rire qui voudra rire. *Rira bien qui rira le dernier.*

LI

Il ne faut pas être bigot.

RÉP. Eh ! sans doute, il ne faut pas être *bigot !* Qui vous parle de cela ?

La bigoterie n'est pas la Religion, elle en est l'abus.

Les défauts des personnes qui abusent ainsi de la Religion, ordinairement par ignorance, ne doivent pas lui être imputés.

On abuse d'elle, comme on abuse de toutes les bonnes choses. Il faut rejeter l'abus et garder l'usage.

Il faut être pieux; il ne faut pas être bigot. Dieu aime l'un, et il n'aime pas l'autre. Il veut voir en notre cœur de la *dévotion*, c'est-à-dire du *dévouement* à son service, du dévouement pour les devoirs qu'il commande et de l'amour pour sa loi; mais il n'y veut pas voir de la *bigoterie*, c'est-à-dire de ces petites manies, de ces habitudes mesquines ou superstitieuses de religion, qui souvent font remplacer le principal par l'accessoire et prendre les moyens pour la fin.

Cependant, il faut le dire, ces abus de religion ne sont ni aussi grands ni aussi odieux qu'on veut bien le dire.

Ils ne font ordinairement de mal à personne et ne nuisent qu'à ceux qui les commettent. Ceux qui y tombent sont des personnes (des femmes, communément; les hommes sont moins portés à ces défauts), des personnes peu éclairées, qui se fatiguent, qui s'embrouillent dans des pratiques extérieures, bonnes en soi, mais trop multipliées; qui ont des manières singulières; qui se tourmentent la conscience dans la crainte de mal faire; qui prennent feu, par un zèle mal entendu, lorsqu'il eût été plus à propos de se taire, etc.

Voilà ce qu'est la bigoterie. C'est un défaut; mais plaise à Dieu qu'il n'y ait jamais d'autre abus sur la terre! Ceux qui déblatèrent contre la bigoterie, ceux qui s'indignent de ses ridicules, me rappellent cet homme qui, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour un affreux *assassinat*, s'indignait de ce

qu'au bagne on lui avait donné pour compagnon de chaîne... un *voleur.*

Ils sont bien plus condamnables que ceux qu'ils attaquent.

Leur libertinage, leur inconduite, leur oubli des devoirs les plus sacrés, leur ignorance religieuse, leurs discours impudiques, leurs exemples, etc., etc., toutes ces choses ne sont-elles pas des *abus ?* Ne sont-elles pas souvent des *crimes?*

Leur vie entière est un *abus ;* et l'abus de la dévotion est, je crois, le seul abus dont ils ne sont pas coupables. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils l'échangeassent contre les autres, je le demande?

Ne soyez donc pas bigot, mais chrétien, et bon chrétien. Aimez Dieu, servez-le fidèlement, observez tous ses commandements ; remplissez, pour plaire à Dieu, tous vos devoirs, et soyez docile aux enseignements des ministres de Jésus-Christ.

LII

La vie chrétienne est trop ennuyeuse. C'est trop triste. Se priver de tout, avoir peur de tout, quelle vie !

Rép. Hé ! là, là ! tout doucement, mon pauvre ami ! ne vous effarouchez pas si vite ! La vie chrétienne ne vous oblige pas « à craindre tout et à vous priver de tout. » Vous vous exagérez les choses ; si la loi de

l'Évangile est un joug, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous l'impose, nous déclare lui-même « que ce joug est doux et que ce fardeau est léger. »

Vous connaissez sans doute de bons chrétiens? Ont-ils l'air si triste, si maussade, si malheureux?

Tous ceux que je connais ont, au contraire, quelque chose de paisible, d'honnête, de content sur le visage; leur vue seule fait du bien.

Je ne nie pas qu'il faille, pour être un vrai chrétien, veiller sur soi-même et éviter certains plaisirs mauvais ou dangereux. Je ne nie pas que la lutte de la volonté contre les passions ne soit quelquefois très-difficile.

Mais trouvez une condition sans luttes et sans sacrifices! Pour apprendre votre état, pour gagner votre vie, ne faut-il pas que vous vous donniez du mal, et beaucoup de mal?

Même pour *s'amuser*, il faut ordinairement s'imposer quelques sacrifices...

Et l'on voudrait que la plus grande, la plus importante, la seule nécessaire de toutes les choses, qui est l'œuvre du salut éternel, ne coûtât rien! C'est impossible.

Le monde voit des chrétiens prier, faire pénitence, s'imposer des contraintes, donner ce qu'ils ont aux pauvres, étouffer leurs passions, se priver des plaisirs sensuels, et faire telles ou telles autres choses qui lui font paraître cette vie désagréable et rigoureuse.

Mais ce n'est là que l'écorce. Regardez au dedans, et vous verrez le cœur tout réjoui et tout généreux, qui rend faciles, agréables même, ces sacrifices en apparence si pénibles.

Un bon fils, qui se prive pour sa mère, n'est-il pas heureux des privations qu'il s'impose ?

La piété chrétienne change en douceur ce qui est amer dans la pratique du devoir ; comme les abeilles, qui changent en miel le suc très-amer qu'elles cueillent sur la fleur de thym.

Essayez, et vous verrez. Il faut sentir ces choses ; les paroles ne les peuvent faire comprendre à qui n'en a pas l'expérience.

Vous n'avez peut-être, pour cela, qu'à vous reporter aux jours de votre enfance. Il est peu d'hommes qui n'aient goûté ce pur bonheur de l'amour de Dieu au grand et solennel moment de leur première communion... Vous étiez heureux alors !... Pourquoi ? Parce que vous étiez pur, chaste, appliqué au bien, en un mot, parce que vous étiez chrétien.

Redevenez-le, et vous serez heureux encore. Le Dieu de votre enfance n'a pas changé... comme vous, hélas ! il vous aime toujours, et attend le retour de son enfant prodigue. N'ayez pas peur de lui ; il est le bon Sauveur, il est le refuge des pécheurs repentants. « *Jamais*, nous a-t-il dit, *jamais je ne rejetterai celui qui vient à moi !*

Prenez ce joug doux et léger de la vie chrétienne, et vous trouverez le repos, la paix du cœur, la vraie

joie en ce monde, et après votre mort les joies éternelles du paradis.

LIII

Je ne suis pas digne de m'approcher des sacrements. Il ne faut pas abuser des choses saintes.

RÉP. Non, mais il faut en user.

Après le sacrilége, la plus grande injure que l'on puisse faire à JÉSUS-CHRIST dans le Saint-Sacrement, c'est l'abandon.

Il y a deux espèces de personnes qui doivent s'approcher des sacrements : les bons qui veulent rester bons ; et les méchants qui veulent devenir bons.

En vous abstenant, vous fuyez la vie. Pour réchauffer l'eau, l'éloigne-t-on du feu ? Pour guérir de la maladie, s'abstient-on du remède ?

Les Sacrements sont des remèdes. Allez-y, non parce que vous en êtes digne (personne n'est digne de Dieu), mais pour en devenir moins indigne ; non parce que vous êtes fort, mais pour guérir votre faiblesse.

Allez à JÉSUS-CHRIST ; sans lui, vous ne pouvez vous sauver. Allez le chercher là où il est : dans la confession, où il purifie son temple, qui est votre cœur ; et dans la Sainte-Communion, où il entre en personne dans cette demeure qu'il vient de purifier.

Faites ce qui dépend de vous, et ne craignez pas. Ayez seulement de *la bonne volonté;* toujours vous en reviendrez meilleur.

LIV

J'ai fait de trop grands péchés; il est impossible que Dieu me pardonne !...

RÉP. Impossible? Pauvre âme, qui ne connaissez pas le cœur de JÉSUS-CHRIST!

En avez-vous fait, dites-moi, plus que Madeleine? Madeleine, la femme de mauvaise vie, Madeleine la pécheresse publique, Madeleine que chacun repoussait comme si son contact seul eût été une souillure! — Ne vous souvient-il plus de son histoire?

Le bon JÉSUS a été invité à dîner chez Simon le Pharisien. Il est à table, étendu selon l'usage des Juifs. Une femme entre dans la salle, elle se jette aux pieds du Sauveur, et sans rien dire, mais en pleurant, elle saisit ses pieds sacrés, elle les arrose de ses larmes, elle les couvre de ses baisers.... Le Pharisien la reconnaît; c'est Madeleine la pécheresse! « Si cet homme était le Fils de Dieu, pense-t-il en lui-même, il saurait que cette femme est une misérable!.... » — JÉSUS, connaissant ses pensées: « Simon, dit-il, j'ai quelque chose à te dire. » — « Maître, répond le Pharisien, parlez. » — « Un

homme avait deux débiteurs; l'un devait cinq cents pièces d'or, l'autre cinquante oboles. Il leur remit leur dette à tous deux. Lequel, penses-tu, doit l'aimer davantage? » — « Celui-là sans doute, répond Simon, à qui il a remis la plus grosse dette. » — « Tu as raison, » dit JÉSUS-CHRIST. Et, se tournant vers la pauvre Madeleine : « Tu vois cette femme? Quand je suis entré chez toi, tu ne m'as point donné le baiser de paix; et elle, depuis qu'elle est entrée dans ta maison, elle n'a point cessé de baiser mes pieds. Tu ne m'as point offert de l'eau pour me purifier selon l'usage; et elle, elle me couvre de ses larmes... En vérité, en vérité je te le déclare, beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle m'a aimé beaucoup. » — Puis, sans s'inquiéter davantage des murmures de l'orgueilleux Pharisien : « Femme, dit-il à SAINTE Madeleine, va en paix et ne pèche plus. »

Et, après cela, vous désespéreriez de la bonté de Dieu?... Oh! non; le cœur de votre Sauveur est toujours le même. Il vous attend avec une merveilleuse douceur. Allez, allez vous jeter à ses pieds; allez pleurer vos fautes. Elles sont grandes, oui; mais sa bonté est plus grande encore! Il l'a déclaré de ses lèvres divines : « JAMAIS *je ne repousserai celui qui vient à moi.* »

Rappelez-lui les souffrances qu'il a endurées pour vous; rappelez-lui sa crêche, sa pauvreté, son agonie,

sa passion, sa couronne d'épines, sa flagellation, sa croix, sa mort... Rappelez-lui sa Mère, sa douce Mère qu'il vous a donnée précisément pour être auprès de lui votre avocate, votre refuge, votre espoir...

Puis, le repentir dans le cœur, allez trouver le ministre du pardon, le juge de miséricorde, le confesseur... Demandez-lui indulgence et secours. Il vous les donnera, soyez-en sûr; car Dieu veut qu'il les donne à tous et toujours. Puis, vous entendrez à travers vos larmes, la grande parole de vie éternelle qui a ressuscité Madeleine, et qui, de *Madeleine la pécheresse*, a fait l'admirable *sainte Marie-Madeleine!* « Tes péchés sont pardonnés; lève-toi et ne péche plus. »

LV

Il faut que jeunesse se passe.

RÉP. A quoi faire? Des sottises? des péchés? à perdre son âme, son honneur, sa santé, son argent avec des libertins? à faire ce que Dieu défend de faire? Voilà, certes, une étrange morale! et je ne sais pas de quel endroit de l'Évangile elle est tirée!

Oui, il faut que jeunesse se passe; mais il faut qu'elle se passe, comme toute la vie, dans la pratique

du bien, dans la fuite du mal, dans l'accomplissement du devoir.

La seule différence entre elle et la vieillesse, c'est que la jeunesse a plus de vivacité et de forces, et qu'ainsi elle doit faire le bien avec plus de zèle, plus d'ardeur, plus de dévouement.

Oui, il faut que la jeunesse se passe de la sorte, pour être honorable devant Dieu et devant les hommes; pour être le prélude d'une vieillesse respectable et bénie de Dieu; pour préparer de loin la moisson que l'âme recueillera, au jour de son départ, sur le seuil de l'éternité.

Il n'y a rien de plus ravissant au monde qu'une jeunesse sainte et pure. Il n'y a rien de plus beau, de plus touchant, de plus aimable qu'un jeune homme chaste, modeste, laborieux, fidèle à ses devoirs!

Oh! si les jeunes chrétiens savaient ce qu'ils sont! pour rien au monde, ils ne voudraient perdre leur gloire!

Une fois perdue, elle ne peut revenir. Le repentir a ses charmes; mais ce n'est plus l'*innocence!*

Si jeunesse savait! si vieillesse pouvait!

LVI

L'Extrême-Onction fait mourir les malades. Il y a de quoi les tuer. Il ne faut appeler le Prêtre que quand il n'y a plus de connaissance.

RÉP. C'est cela; il faut appeler le confesseur quand on ne peut plus se confesser; il faut appeler le Prêtre quand sa présence est devenue inutile! — Il y aurait quelque chose de plus simple encore; ce serait de ne pas l'appeler du tout et de laisser mourir les gens comme des chiens...

Est-ce donc que JÉSUS-CHRIST est le Dieu des morts? et est-ce pour des cadavres qu'il a donné ses Prêtres?

On ne saurait calculer le nombre des malheureuses âmes que ce fatal préjugé a perdues, perdues éternellement. L'expérience de chaque jour a beau le démentir; on a beau voir les malades pleurer de joie après avoir reçu les derniers secours de la Religion, rien n'y fait; et l'on voit des familles entières qui se prétendent chrétiennes, se liguer, en quelque sorte, contre le Prêtre, pour l'empêcher de sauver l'âme d'un père, d'une mère, d'un enfant, d'un ami, prêts à paraître devant Dieu!

Et puis, quand il est trop tard, quand le Prêtre adresse quelques reproches à cette famille insensée:

« Oh, dit-on, il était si bon! C'était un si honnête homme! Une si brave femme! Il était si rangé! Elle aimait tant ses enfants! Il n'y a pas de craintes à avoir... » — Et souvent il y avait dix ans, vingt ans que ce malheureux mort avait oublié JÉSUS-CHRIST et négligé les devoirs essentiels de la vie chrétienne!!

Mais non, mais non, sachez-le donc une bonne foi, les pauvres mourants n'ont pas peur du Prêtre! mais non, sa visite ne les tue pas! Elle les sauve, au contraire, elle les console, elle les fortifie, elle les soulage, quelquefois même physiquement. Les médecins passent leur vie à constater les résultats non moins inattendus que touchants de l'accomplissement des devoirs religieux chez les malades.

Il y a peu de temps, au moment où je trace ces lignes, j'en ai eu un exemple que je n'oublierai de ma vie. Je fus appelé le mardi-gras de l'année 1850 auprès d'un enfant malade, condamné par son médecin. La pauvre mère n'avait plus aucun espoir. Je donnai à ce pauvre petit les derniers sacrements des chrétiens, je le confessai, je l'administrai et je lui fis faire en viatique sa première communion.. ou plutôt, sa dernière! L'enfant tenait ses petites mains jointes pendant cette triste et pieuse cérémonie. Et lorsque, après, je lui demandai s'il était bien content, il rassembla ses forces pour me répondre avec un sourire: « Oui, mon père, bien content. » Je le quittai, n'espérant plus le revoir...

Le lendemain matin, le médecin fut surpris de le trouver encore vivant. Mais sa surprise augmenta bien davantage quand il l'examina de près. Il n'y avait plus de fièvre ; les symptômes de mort avaient disparu. Il n'y comprenait rien.

Trois jours après, le petit ressuscité jouait avec son frère.

L'Extrême-Onction l'avait-elle fait mourir ?

N'ayez donc pas peur du Prêtre. Quand vous êtes gravement malade, envoyez-le chercher tout d'abord. Demandez-lui les consolations de la Religion. Tenez-vous prêt à tout événement et mettez-vous en paix avec Dieu. Avoir son passe-port en règle n'oblige point à partir.

LVII

Je pratiquerai la Religion plus tard, quand je n'aurai plus tant d'affaires. Je me confesserai plus tard, à la mort. Bien certainement je ne mourrai pas sans sacrements.

RÉP. Plus tard ?

Bien certainement ?

Oui, s'il y a un *plus tard* pour vous, et si vous en avez les moyens au moment de mourir, ce qui, *bien certainement*, est douteux.

Combien ont dit comme vous : « Demain, plus tard, » pour qui il n'y a eu que le jugement et l'éternité !...

Combien ont négligé de se confesser quand ils le pouvaient facilement, qui ne l'ont pu faire quand ils l'ont voulu !

Vous vous confesserez *à la mort ?* Mais si Dieu mettait la mort avant la confession ?

« Oh ! répondez-vous, il est miséricordieux ? » — Oui ; aussi vous offre-t-il aujourd'hui un pardon que vous ne méritez pas.

Mais celui qui a promis le pardon au pécheur pénitent ne lui a pas promis le lendemain.

Tout au contraire, il l'a averti de se tenir toujours sur ses gardes, parce que la mort lui serait envoyée à l'improviste... Écoutez le Maître et le Juge : « *Je vous le dis à tous, veillez ! Soyez prêts, parce que je viendrai à l'heure où vous n'y penserez pas... Oui, le Seigneur viendra en un jour où vous ne l'attendez pas et au moment que vous ignorez ; et il rejettera le serviteur trouvé infidèle.... C'est alors qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.* » (Év. saint Matthieu, ch. 24.)

Quelle folie de risquer son éternité sur un *peut-être !*

Il y a peu d'années, à la prison cellulaire de la Roquette, à Paris, un jeune détenu, âgé de 17 ans, avait refusé à l'Aumônier de venir le trouver pour remplir le devoir pascal. *Tous*, excepté lui, avaient accueilli la parole du Prêtre.

« Plus tard, avait-il répondu, pas maintenant; l'année prochaine, pas cette année! »

Le lendemain de son infructueuse visite, l'Aumônier descend aux cellules de l'infirmerie. Il voit sur une des portes le *numéro* de son détenu de la veille. Il entre, et le trouve couché, endormi et fort pâle. Il appelle la sœur infirmière, et demande ce qu'a le nouvel arrivé. « Pas grand'chose, répond-elle; un mal de tête, quelque indigestion peut-être. » — Ils rentrent tous deux; la sœur approche et parle au jeune malade qui ne répond pas. « Mais, ma sœur, dit le Prêtre effrayé, ce garçon-là se trouve mal. Envoyez chercher le médecin. » — Au bout de quelques minutes le docteur arrive... Le malade était en effet sans connaissance. Le médecin lui prend le pouls, met la main sur le cœur.... « Ah, mon Dieu !.... s'écrie-t-il d'un air de stupéfaction. — Qu'y a-t-il donc? demande le Prêtre. » — De nouveau, le docteur examine: « Ce qu'il y a!... s'écrie-t-il. Il y a que ce jeune homme est mort! »

— « Mort! répéta l'Aumônier, en poussant un cri de terreur, mort! »

Et il regardait avec effroi ces lèvres encore ouvertes qui venaient de repousser Dieu, et avaient dit: « *Plus tard, à l'année prochaine!* »

... Dans la cellule voisine gisait un autre détenu, âgé, lui aussi, de dix-sept ans. Administré depuis quelques jours, on attendait ses derniers moments: « O mon père, murmura-t-il, quand il vit entrer le

Prêtre, mon bon père, que je suis heureux !... Je vais voir le bon Dieu... sera-ce bientôt ? » — Et comme l'Aumônier lui donnait quelques paroles d'espoir pour sa guérison : « Ne me dites pas cela, dit-il avec un sourire. J'aime bien mieux mourir ; je pourrais pécher, oublier Dieu, si je revenais à la santé... J'aime mieux mourir pour aller au paradis !... » —

Et le soir, ce jeune homme expirait doucement en mêlant à son dernier soupir le nom sacré de JÉSUS !...

Les exemples de morts subites, entièrement imprévues, sont quotidiens. Il y a peu de temps (en 1849), un ouvrier, père de famille, tomba d'une hauteur de quelques pieds sur le pavé de la rue de Vaugirard, à Paris. Il se tua roide. Il ne put même pousser un cri ! — Il avait entendu l'avertissement de l'Évangile... Il se confessait et communiait *tous les huit jours.*

S'il vous en arrivait autant ce soir, seriez-vous prêt, comme lui, à entrer dans votre éternité ?

Plus récemment encore un homme passait dans la rue de... Il chancelle, tombe. On l'entoure aussitôt ; on le porte dans une boutique voisine. Un médecin est appelé ; il l'examine, et déclare que la mort avait été instantanée, avant même que l'infortuné fût entièrement tombé à terre. Celui-ci n'était pas préparé.

Après cela comptez donc *sur le lendemain* pour vous sauver !

Après cela parlez-moi de *plus tard!* Après cela dormez tranquille avec cette pensée: Je me confesserai *bien certainement* à la mort!

Un pauvre apprenti avait fait depuis quelques mois sa première communion. Il avait pris une seule résolution, mais l'avait prise sérieusement: « *Si je viens à tomber dans un péché mortel, j'irai me confesser avant de me coucher, le jour même.* »

Ce malheur lui arriva. C'était un samedi; il faisait mauvais temps. Le prêtre était loin. Il se dit d'abord: « J'irai me confesser dans quelques jours. » Mais sa promesse lui revenait en la mémoire, et quelque chose lui disait: Fais ce que tu as promis; va te confesser.

Il hésitait. Dans ce combat intérieur, il se met à genoux et dit un *Ave Maria*, pour obtenir la grâce de connaître la volonté de Dieu... La prière est le salut de l'âme....

Il se lève et se met en chemin.

A son retour, il est rencontré par sa marraine qui lui demande d'où il vient; il le lui raconte, la joie sur le visage, et lui dit qu'il va dormir en paix, ayant recouvré l'amitié du bon Dieu.

Sa mère avait coutume de le laisser au lit un peu plus longtemps le dimanche que les autres jours.

Selon son usage donc, elle ne l'éveille qu'à sept heures, en frappant à la porte de sa chambrette et en l'appelant.

Un quart d'heure après, Paul dormait encore. La

mère l'appelle de nouveau, et, impatientée de n'avoir pas de réponse, elle entre dans la chambre: « Allons donc, paresseux! il est près de sept heures et demie, n'es-tu pas honteux ?... »

Elle approche de son enfant, qui ne bougeait pas... Elle lui prend la main, qu'elle trouve glacée.... Effrayée, elle regarde... et, poussant un affreux cri, elle tombe à terre sans connaissance... L'enfant était mort, et son cadavre déjà froid!!

Heureux de n'avoir pas remis à *plus tard!* de n'avoir pas remis même *au lendemain!!*

Puissiez-vous être aussi sage, vous qui lisez ceci, et faire de même!

CONCLUSION.

Vous le voyez, cher lecteur, toutes ces réponses sont la voix du bon sens, pas autre chose. Il n'y a pas là de finesses d'esprit ni de subtils tours de rhétorique. La vérité se prouve en se montrant.

Il existe sans doute, dans le monde, d'autres préjugés contre la Religion. Les erreurs, comme les folies n'ont point de bornes. — Je crois néanmoins avoir réuni, dans ce petit volume, les objections les plus répandues.

Les autres, je vous le garantis, ne sont pas plus fondées. Quelles qu'elles soient, ce sont des sophismes, c'est-à-dire des raisonnements qui ont l'apparence du vrai, mais qui pèchent par quelque point. — On ne peut avoir raison contre la vérité.

Si une de ces objections vous arrêtait, allez, croyez-moi, trouver quelque bon Prêtre (Dieu merci, il n'en manque pas au milieu de nous), et soyez sûr d'avance de son bienveillant accueil. Exposez-lui franchement votre difficulté; il vous en montrera la solution.

Tâchez de vous instruire de la Religion: plus on la

connaît, plus on l'aime; et plus on l'aime, plus on la pratique. Beaucoup l'attaquent parce qu'ils ne la connaissent pas. Ils se la figurent tout autre qu'elle n'est, et ils ont beau jeu, dès lors, pour s'en moquer.

Je souhaite que mes causeries avec vous soient utiles à votre âme. — Relisez et méditez les points qui vous arrêtaient davantage. Si les raisons que je vous donne vous semblent insuffisantes, soyez bien persuadé que la faute en est à moi seul, et non pas à la sainte cause de la vérité que j'ai voulu défendre. La nécessité d'être très-court dans mes réponses, et mon peu de talent, sont les seuls motifs de la faiblesse de la défense.

Puissé-je cependant avoir réussi! Puissé-je avoir augmenté dans votre cœur le respect pour la foi, l'amour pour la vertu, le zèle pour votre salut! C'est là toute ma prétention dans ce petit ouvrage!... J'aurais travaillé à votre *bonheur*, et mon livre serait une bonne action.

Je prie le bon Dieu de le bénir, de vous bénir, et de me bénir moi-même. Et sur ce, je vous quitte, mon cher lecteur; au revoir, j'espère, dans le Paradis.

G. S.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie, R. GARANCIÈRE, 5.